NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ NÉOPHILOLOGIQUE DE HELSINKI

ACHTUNDVIERZIGSTER JAHRGANG

1947

HERAUSGEBER

ARTHUR LÅNGFORS

ord. Professor der romanischen Philologie

PEKKA KATARA

ao. Professor der deutschen Philologie

NEUPHILOLOGISCHER VEREIN IN HELSINKI
FINNLAND

Inhaltsverzeichnis

I. Aufsätze

Seite

Grundy, J. B. C., Ce qu'un Anglais trouve en France 76
Jaatinen, Martta, Professor Dr. Agathe Lasch zum Gedächtnis 130
Kalima, Jalo, Über die Benennung des Paradieses im Slawischen 58
Kuujo, E. O., Ein mittelniederdeutscher Rechtsausdruck. 49
Lewy, Ernst, Ein Gedicht Gottfried Kellers 68
Öhmann, Emil, Der Sprachatlas der deutschen Schweiz 36
—»— Über unregelmässige Lautentwicklung 145
Renkonen, W. O., L'espagnol *emperrarse* et quelques expressions analogues 169
Ross, Alan S. C., Uno Lindelöf 1
Spitzer, Leo, Neidgetroffen 164
Väänänen, Veikko, Le »fabliau» de Cocagne 3
Weiss, Roberto, Francesco Negri, voyageur italien du XVII^e^ siècle en Laponie et au Cap Nord 97

II. Besprechungen

Contes pieux en vers du XIV^e^ siècle tirés du recueil intitulé *Le tombel de Chartrouse* et publiés par *E. Walberg* (*A. Långfors*) 141
Didot Perceval (*The*), according to the Manuscripts of Modena and Paris edited by *William Roach* (*A. Långfors*) 171
Floriant et Florete, edited by *Harry F. Williams* (*A. Långfors*) 175
Ghatrif, s. *Moamin.*
Iordan, Iorgu, Stilistica limbii române (*Grigore Dobrinescu*) 90
Kayser, Wolfgang, Kleine deutsche Versschule (*P. Trost*) 188
Låftman, Emil, Fiasko (*A. Långfors*) 143
Lehr-Spławiński, T., Ursprung und Urheimat der Slaven (*V. Kiparsky*) 40
Moamin et Ghatrif, traités de fauconnerie et de chiens de chasse, p. p. *Håkan Tjerneld* (*Noël Dupire*) 182

Seite

Muller, Henry François, L'époque mérovingienne, essai de synthèse de philologie et d'histoire (*Veikko Väänänen*) 85
Niederdeutsche Mitteilungen (Lund), I—II (*Pekka Katara*) 37
Roach, William, s. *Didot Perceval.*
Rosetti, Al., Istoria limbii române, I—VI (*V. Kiparsky*) 44
Tjerneld, Håkan, s. *Moamin.*
Tombel de Chartrouse (*Le*), s. Contes pieux.
Walberg, E., s. Contes pieux.
Williams, Harry F., s. *Floriant et Florete.*

III. **Protokolle des Neuphilologischen Vereins** 93
IV. **Eingesandte Literatur** 191
V. **Mitteilungen** 48, 144

HELSINKI 1947
Druckerei-A.G. der Finnischen
Literaturgesellschaft

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

HERAUSGEGEBEN VOM NEUPHILOLOGISCHEN VEREIN IN HELSINKI

REDAKTION

A. LÅNGFORS
Professor der romanischen Philologie

P. KATARA
ao. Professor der deutschen Philologie

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis Fmk. 150 für Finnland, $ 1.50 für das Ausland, Die Mitglieder des Vereins erhalten die Zeitschrift unentgeltlich. — Beiträge sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. A. LÅNGFORS (Rahapajankatu 3 B), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früherer Jahrgänge an die AKADEMISCHE BUCHHANDLUNG (Keskuskatu 2) einzusenden.

XLVIII. JAHRGANG 1947

Uno Lindelöf

English philologists everywhere will have learnt of the death of Professor UNO LINDELÖF on February 7th, 1944, with deep regret. An obituary, at *Neuphilologische Mitteilungen* xlv, 1—4, pays tribute to Lindelöf's work on English philology, considered as a whole. But Lindelöf's work in one special field so far surpasses in importance his general work on English philology that a small tribute (by one who is a fellow-worker in that field) may not be inappropriate. I refer to Lindelöf's work on the late Northumbrian dialect of Anglo-Saxon. This work will endure and future historians of Anglo-Saxon philology will always ascribe to Lindelöf the laying of a sound foundation in this difficult subject. The texts of late Northumbrian are only three in number — the glosses to the Lindisfarne Gospels, the greater part of the Rushworth Gospels and the Durham Ritual. Of these the first is of great extent.

It comprises the four gospels in their entirety and the long and very difficult prefaces; moreover, the scribe was much addicted to multiple glossing and variant forms. Late Northumbrian was first studied by Hickes in his *Linguarum Vett. Septentrionalium Thesaurus grammatico-criticus et archaeologicus* (1705) and he made no mean contribution to the subject. The next real advance was due to Bouterwek in his *Die vier evangelien in alt-nordhumbrischer sprache* (1857) — for Rask, Bosworth and Grimm made no real contribution in this field. In 1862, Heyne in his *Kurze laut- und flexionslehre der altgermanischen sprachstämme* interpreted Bouterwek's findings philologically. The four volumes of Skeat's edition of the Anglo-Saxon gospels, which included Lindisfarne and Rushworth, appeared 1871—87. These, with Sievers' *Angelsächsische grammatik* (1882) were, essentially, the foundations on which Lindelöf had to build. In a comparatively short space of time, Lindelöf edited the Ritual, produced the standard glossaries and grammars of the Ritual and Rushworth [2] and made a fundamental contribution to the study of Lindisfarne, *viz.*, his elucidation of the gender-conditions (*Beiträge zur Kenntnis des altnorthumbrischen*, 1893). His conclusion, *Die südnorthumbrische mundart des 10. jahrhunderts* (1901), p. 3, that the scribe of Rushworth [2] had access to the glossed version of Lindisfarne, is also of fundamental importance for Northumbrian studies. In these studies Lindelöf's work was indeed of intrinsic importance. But further: since it appears that at least two of the great developments of later English (those affecting flexion and gender) are directly forecast in late Northumbrian, it is clear that his work must also influence our whole view of the history of the English language. So English philologists will always acknowledge their great indebtedness to Uno Lindelöf and revere his memory.

The University of Birmingham, England

Alan S. C. Ross

Le »fabliau» de Cocagne

Le motif du pays d'abondance dans le folklore occidental

Le paradis terrestre et le pays d'abondance, compensations imaginaires des peines et des misères d'ici-bas, appartiennent aux motifs les plus populaires chez toutes les races et de tous les temps.[1] C'est la littérature hellénique qui fixa, la première, les traits essentiels du conte qui ensuite fera fortune comme le *Pays de Cocagne* des peuples romans et comme le *Schlaraffenland* des Allemands. Dès le V^e^ siècle av. J.-C., la comédie attique, qui aimait à puiser dans les récits populaires, imagina un pays de béatitudes sensuelles, pendant burlesque des anciens mythes relatifs à l'âge d'or et à l'île des bienheureux. On peut s'en faire une idée d'après les fragments reproduits par Athénée dans son *Banquet des sophistes*. On y voit se dessiner le *Schlaraffenland:* c'est un séjour délivré de peur et de maladies; toutes les choses nécessaires et même luxueuses s'apprêtent et s'offrent d'elles-mêmes; poissons et oiseaux rôtis, pain et gâteaux viennent se faire croquer dans la bouche, des ruisseaux de jus roulent des morceaux gras. Veut-on des assaisonnements? Des canaux remplis de sauces piquantes sont là. On s'abreuve du meilleur vin, dont débordent les rivières. Selon une autre version, les tables se mettent d'elles-mêmes, la vaisselle, les gobelets arrivent et se remplissent sur l'ordre, ou bien on est

[1] Des études relatives à ce motif, il y a à mentionner surtout: J. Poeschel, *Das Märchen vom Schlaraffenlande*, dans *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* p. p. Herrmann Paul et Wilhelm Braune, t. V, 1878, p. 389—427; Arturo Graf, *Miti, leggende e superstizioni del medio evo*, I, Torino, 1892, 1. *Il mito del Paradiso terrestre*, App. III: *Il paese di Cuccagna e i paradisi artificiali;* Erich Schmidt, *Charakteristiken*, Berlin, 1901, I, p. 51—8: *Das Schlaraffenland;* J. Bolte-G. Polivka, *Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen der Brüder Grimm*, Leipzig, 1918, III, p. 244 sqq.

servi par des jeunes filles féeriques. Une autre tradition encore fait neiger de la farine et pleuvoir de la purée et du pain.[1] Ce fonds populaire ne tarda pas à s'enrichir de raffinements orientaux et d'histoires fabuleuses qui se répandaient sur l'opulence et les merveilles des Indes et de l'Éthiopie. Ces fables servaient à la parodie dès le début, mais c'est Lucien qui, le premier, en a tiré tout le parti. L'île des bienheureux décrite dans son *Histoire vraie* est à la fois la somme et la charge des éléments fantaisistes qui depuis des siècles passaient de bouche en bouche. Lucien dépeint une cité tout en or et en pierres précieuses, où il règne un printemps éternel, sans nuit ni chaleur de midi, où l'air est adouci du zéphyr incessant chargé de parfums exquis et vibrant de mélodies douces qu'on dirait le son de la flûte. Les bienheureux habitants de cet Elysée, nourris de lait et de vin qui sourdent des fontaines et coulent dans les ruisseaux, ne vieillissent point, se baignent dans des rivières aromatiques, se livrent impunément à tous les plaisirs sensuels. La joie et la volupté sont assurées par l'élixir qui jaillit tout autour des tables de banquet, qui sont aspergées de rosée parfumée. Du reste, ce qui nous semble des avantages superflus, les vignes y donnent douze récoltes par an, les arbres fruitiers même treize, et les blés portent des pains tout cuits au lieu d'épis.

Dans les auteurs romains, on ne peut relever que quelques échos chez Ovide et Horace faisant allusion à l'âge d'or comblé de biens semblables à ceux que nous venons de passer en revue, tels que ruisseaux et fontaines de lait et de vin, arbres qui dégouttent de miel. La première description du pays d'abondance dans la littérature occidentale est le poème français du XIII[e] siècle qui fournit l'objet de cette étude. Le pays fabuleux y est nommé:

> Li païs a a non Cocaingne;
> Qui plus i dort, plus i gaaigne. 28

[1] Voir Poeschel, *l. c.*, p. 391 sqq.

Le nom de *Cocagne*, quelle qu'en soit l'origine [1], est pourtant de date plus ancienne. Il est connu depuis Aymeri de Narbonne dans la locution consacrée (*cuidier*) *avoir cocaigne trovee* '(croire) avoir trouvé une bonne aubaine', 'se croire au comble de ses désirs' [2]. Une pièce d'allure goliardique, censée faire partie d'un poème dirigé contre Frédéric I^er^ Barberousse datant de 1164 environ, désigne le roi des ribauds comme *abbas Cucaniensis* [3].

Il aurait donc existé un terme latinisé *cucania* au sens '(terre de) bombance'. En Italie, un nom de lieu *Cuccagna* figure dans les documents dès 1142, mais les contes portant ce nom, bien que jouissant d'une popularité extraordinaire, ne remontent pas plus haut que le XV° siècle.[4] Cependant, Boccace

---

[1] Les étymologistes ne sont pas d'accord là-dessus. L'étymologie donnée par Meyer-Lübke et adoptée par Gamillscheg, moyen haut all. *kokenje*, est contestée par Leo Spitzer (*Zeitschrift für romanische Philologie*, XLVI, p. 601), d'après lequel ce mot allemand serait lui-même emprunté au français. Il s'agit évidemment d'une formation populaire ou enfantine à réduplication emphatique, et dont le sens primitif apparaît sans doute dans provençal *cocanha* 'friandise', dérivé de *coco* 'gâteau' (Dauzat, *Dictionnaire étymologique*, s. v. *cocagne*); cf. *mât de cocagne*, it. (*palo di*) *cuccagna*, esp. (*palo de*) *cucaña* 'mât élevé, lisse et graissé, au sommet duquel sont suspendues des bouteilles et des friandises qu'il faut aller décrocher, pendant des fêtes publiques'.

[2] Tobler-Lommatzsch, *Altfranzösisches Wörterbuch*, s. v.

[3] Voir Poeschel, l. c., p. 406; *Carmina Burana*, n:o 196 (éd. J. A. Schmeller, p. 254):

Ego sum abbas Cucaniensis et consilium meum est cum bibulis, et in secta Decii voluntas mea est, et qui mane me quesierit in taberna, post vesperam nudus egredietur, et sic denudatus veste clamabit:

Wafna, wafna!
Quid fecisti, sors turpissima!
Nostre vite gaudia
Abstulisti omnia.

[4] Voir Arturo Graf, l. c., p. 232, et Francesco Novati, dans *Giornale storico della letteratura italiana*, V (1885), p. 258 sqq.

(*Décaméron*, VIII[e] journée, 3[e] nouvelle) raconte les merveilles tout italiennes de la contrée qui a le nom suggestif de *Bengodi*, située dans le »pays des Basques»: les vignes y sont liées avec des saucisses, toute une montagne de fromage parmesan râpé s'y élève, le macaroni et le ravioli ne sont pas moins abondants, et le tout s'arrose du vin généreux qui forme une rivière. En Espagne, ce motif a inspiré le poème populaire *Isla de Jauja*[1] où les éléments traditionnels ont dégénéré en un luxe dépeint avec prolixité sur le modèle des fables relatives au paradis islamique.

Le fabliau de Cocagne, pour employer le titre que fournit le manuscrit n° 1593 (*B;* v. ci-après p. 12), a joui d'une notoriété considérable, à en juger par les pièces populaires ou littéraires qui en trahissent l'influence plus ou moins directe. Parmi celles-là, sont à citer surtout *The English Poem of Cokaygne*, à cheval sur la limite entre l'ancien et le moyen anglais[2], et le poème néerlandais *Dit is van dat edele land van Cockaengen*, ainsi nommé dans un des deux manuscrits, du XV[e] siècle, qui l'ont conservé (voir plus bas, *Appendice*). Le poème anglais, qui est une satire assez crue de la vie des moines et des nonnains, ne saurait remonter directement au fabliau français, dont il ne révèle

---

Des concordances frappantes avec le fabliau français n'y manquent pas, tel le distique de cette allure:

E questo si costuma in la Cuccagna,
Quello che più ci dorme, più guadagna.

[1] A. Duran, *Romancero general y colección de romances castellanos anteriores al siglo XVIII*, Madrid, 1851, t. II, p. 393 sqq., n:o 1347.

[2] Publié entre autres par Mätzner, *Altenglische Sprachproben*, 1867, I, p. 147 sqq. Voir Poeschel, l. c., p. 413 sq. — Par contre, le poème satirique *L'Ordre de Bel Eyse* (p. p. Thomas Wright, *The Political Songs of England from the Reign of John to that of Edward II*, Londres, 1839, p. 137—148), qui fait la charge des divers ordres fondés sous Edouard I[er], n'a rien à voir avec notre fabliau, comme le semble penser Victor Le Clerc, *Histoire littéraire*, XXIII, p. 149.

que de vagues réminiscences. Ainsi, de même que dans le pays de Cocagne plus on y dort plus on gagne, le plus grand dormeur parmi les religieux débauchés est élu abbé. Par contre, le rapport intime entre le conte hollandais et le poème que nous étudions saute aux yeux. C'est pourquoi nous en avons reproduit des extraits étendus. Le poète demande la permission de raconter ses aventures dans un pays étrange appelé *Cockaengen*, royaume de jolies femmes, supérieur à l'Espagne et à la Batavie, et où l'on vit sans peine ni travail, et gagne en dormant. Les murs sont de saucisses, les fenêtres et les portes de saumons et d'esturgeons, les poutres de pains de froment, les lattes d'anguilles, enfin tout, bancs, chaises, outils sont faits de victuailles. Partout se trouvent des monceaux de beaux vêtements; quiconque peut manger et boire aux tables dressées dans les rues sans payer un sou; il pleut trois fois par jour des flans et des pâtés; oies, poissons et chapons gras se rôtissent tout seuls. Il y a un fleuve de vin et de bière; il fait toujours beau comme en mai, et tout le monde vit en parfaite concorde. Chaque mois a cinq semaines, chaque an quatre Pâques, quatre Pentecôtes et quatre Noëls, et il n'y a qu'un carême en cent ans. Le pays est traversé par un »Jourdain» dont l'eau rajeunit tous ceux qui en boivent. Quelques vers s'accordent presque mot à mot avec le fabliau, par ex.

64 Daer gilt nyet gelaech[1] Ne ja n'i paieront escot 56
Als men hir te landen doit. N'après mangier n'i conteront
Ausi comme en cest païs font.

Soe wat men daer int lant vint legghen Sanz contredit et sanz desfensse
77 Dat neemt men sonder wederseghen Prent chascuns quanques son cuer pensse 60

Or ce qui nous intéresse particulièrement, ce sont les concordances que présente la version néerlandaise avec la rédaction du manuscrit de Berne à l'encontre des deux autres rédactions:

[1] Mot signifiant 'écot'.

le mois a cinq semaines (v. 80, six selon *A*; *B* est ici corrompu, voir les *Remarques*), la fontaine miraculeuse, identifiée au fleuve de Jourdain [1], ramène les baigneurs à l'âge de vingt ans (v. 160, trente selon *A*, dix selon *B*); enfin dans le pays de Cocagne néerlandais il règne la paix, l'harmonie, l'amour exempt de convenances et le printemps éternel, ce qui est conforme à la rédaction particulière du manuscrit de Berne. Le poète hollandais a sans doute remanié un modèle français non conservé, antérieur aux trois rédactions que nous connaissons, mais qui ressemblait surtout à celle du manuscrit de Berne.

Le *Schlaraffenland* du folklore allemand présente, depuis la fameuse fable de Hans Sachs, de l'an 1530, de nombreux traits communs avec le fabliau de Cocagne. Sans vouloir établir une comparaison du conte français et de l'allemand, nous nous bornons à signaler que dans l'un et l'autre, la fontaine de Jouvence joue un rôle important, et les dormeurs sont payés à l'heure.

Plusieurs auteurs ont, depuis Rabelais, utilisé le motif du pays de Cocagne pour la satire. Pour laisser de côté les adaptations et les parodies plus modernes [2], signalons le passage de *Pantagruel*, livre II, chapitre 32, qui nous renvoie nettement au poème médiéval. Lors de ses prétendues aventures

---

[1] La vertu de rajeunir les gens qui en boivent est attribuée au Jourdain aussi dans le poème *Voyage de Seth au paradis terrestre* (ms. fr. L, II, 14 de la Bibliothèque nationale de Turin, fol. 4 v° — 6 r°), p. p. Arturo Graf, o. c., p. 218 sqq. Une fontaine de Jouvence est décrite dans *Huon de Bordeaux* (éd. Guessard et Grandmaison, Paris, 1860, v. 5540 sqq.), comme un cours d'eau venant du paradis, et que le héros aurait trouvé lors de ses aventures en Orient. Pausanias, géographe et historien grec du II[e] siècle, signale l'existence d'une fontaine mythologique nommée *Calatos* dans laquelle Junon avait l'habitude de se baigner afin de paraître toujours jeune à Jupiter.

[2] Voir Arturo Graf, o. c., p. 236, note 29, et E. Schmidt, o. c., p. 56 sqq.

dans la bouche du héros géant, l'auteur aurait trouvé une accueillante bourgade où il aurait gagné de l'argent à la façon du pays: à dormir. »Car l'on loue les gens à journée pour dormir, et gaignent cinq et six solz par jour; mais ceux qui ronflent bien fort gaignent bien sept solz et demy.» C'est une réminiscence des vers 28—30 de notre fabliau:

> Qui plus i dort, plus i gaaigne,
> Cil qui dort jusqu'a mïedi
> Gaaingne .v. sols et demi.

Analyse du poème

Dans le folklore se rapportant au pays de Cocagne, le fabliau français se distingue par sa concision ainsi que par certains détails originaux.[1] Le poète se présente en s'excusant de son jeune âge: la sagesse, dit-il, n'est pas dans la barbe; s'il en était ainsi, les boucs et les chèvres en auraient à revendre. La situation géographique du royaume fabuleux — une île d'océan imaginaire dans la tradition grecque, une contrée réelle dans Boccace, un lieu facétieusement situé chez Hans Sachs, qui place son *Schlaraffenland* »à trois lieues au delà de Noël» — ne nous est point révélée. En revanche, nous apprenons que le poète, après s'être rendu à Rome pour chercher l'absolution de ses péchés auprès du pape, a été envoyé par celui-ci dans une terre de toutes les félicités qui s'appelle Cocagne. Cet épisode curieux introduit par le trouvère français sert sans doute à parodier les contes pieux tels que le *Miracle de l'excommenié qui ne pouoit trouver qui l'asousist* par Gautier de Coinci.[2] Un grand pécheur excommunié vient à son curé pour l'absolution, celui-ci l'envoie à l'évêque, qui

---

[1] Cf. *Histoire littéraire de la France*, XXIII, p. 149 sqq.; G. Gröber, *Grundriss der romanischen Philologie*, II, p. 905.

[2] Ed. Poquet, Paris, 1857, col. 575.

à son tour lui dit d'aller voir l'*apostoile* de Rome. Comme le pape lui-même n'est pas capable d'absoudre le malheureux, il est obligé d'errer de désert en désert, d'ermitage en ermitage à la recherche d'un homme assez saint pour lui sauver l'âme. Il finit par rejoindre un ascète censé fou habitant Alexandrie et qui appartient corps et âme à Dieu. Leurs prières jointes sont exaucées: la sainte Vierge leur apparaît et accorde rémission au pénitent en lui apprenant le moyen de trouver l'absolution. Or le pays de Cocagne est le monde renversé: porté à se moquer du thème pieux, le poète le représente comme la destination qu'assigne le Saint-Père à un grand pécheur.[1]

Les merveilles racontées dans la suite, toutes traditionnelles qu'elles soient essentiellement, sont en quelque sorte tenues à jour. En effet, l'intérêt spécial de la nomenclature gastronomique et sartoriale fournie par notre poème consiste dans le fait qu'elle nous renseigne sur les préférences des gourmets et des élégants du XIII[e] siècle.[2] Ce sont d'abord les poissons: bars, saumons, aloses et esturgeons, dont se construisent clôtures et maisons. En fait de viande, on y trouve jambon, saucisses, viande rôtie en broche, *cours os* (jambonneaux?) servant à des usages semblables; les oies grasses se rôtissent d'elles-mêmes, accompagnées de la sauce à l'ail; la viande de cerf et d'*oisel volant*, soit en rôti soit en pot, s'étale avec d'autres mets non précisés sur des tables dressées tout le long

---

[1] Poeschel, *o. c.* p. 408, qui rapproche ce passage des *lügenlieder* allemands, renvoyant à Uhland, *Schriften zur Geschichte der Dichtung und Sage*, III, p. 228, en déduit, à tort semble-t-il, que le poème français tout entier viserait à la moquerie des contes de pèlerins.

[2] Les mets dont il est question dans notre poème figurent aussi dans la *Bataille de Caresme et de Charnage*, fabliau du XIII[e] siècle, p. p. G. Lozinski (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, fasc. 262), Paris, 1933, avec un glossaire technique bien documenté. Pour les draps et les étoffes, consulter la *Contribution à la terminologie des tissus en ancien français* par Kurt Zangger, Zurich, 1945.

des chemins, et où l'on peut se servir sans bourse délier. La rivière de vin y est aussi, moitié vin rouge, »le meilleur qu'on puisse trouver à Beaune et outre-mer» (ou encore à Saint-Omer, selon *B*), moitié vin blanc, »le plus fin qui jamais crût à Auxerre, à la Rochelle ou à Tonnerre».[1] Nous apprenons de même quels étaient à cette époque les draps les plus estimés. Car dans le pays de Cocagne, on peut commander, toujours sans payer, des robes de *biffe*, de *brunette*, d'*escarlate* ou de *roié*, fines étoffes teintes ou rayées (voir le *Glossaire*), ou des produits orientaux comme la soie d'Alexandrie ou le camelin (qui cependant commençait dès le XIII[e] siècle à se fabriquer de laine en France et en Belgique). L'échelle des couleurs comprenait le violet, le vert, le pie et le gris. D'aucuns affectaient même des robes à fourrure d'hermine. La coupe des chaussures enfin était étroite, voire »en biais»; à en juger par la rédaction *B*, on recherchait les houseaux et les estivaux bruyants c.-à-d. qui craquent. Les cordonniers de Cocagne savent contenter le plus difficile des clients: qu'il commande troits cents paires de souliers par jour, il les aura.[2]

Le pays de Cocagne a encore d'autres attraits: le mois a six (cinq d'après le ms. de Berne) semaines, l'année conte quatre Pâques, autant de Saints-Jeans, de Chandeleurs, de Toussaints, de Noëls et de vendanges; par contre, le carême ne tombe que tous les vingt ans, et encore le jeûne quadragési-

---

[1] Dans la *Bataille des vins* de Henri d'Andeli, p. p. A. Héron, Paris, 1881, Philippe Auguste fait venir à sa table les vins de la Rochelle comprenant ceux d'Aunis et de Saintonge, qui se vantent d'abreuver les royaumes du Nord, ainsi que les vins de Bourgogne, d'Auxerre et de Beaune.

[2] M. Viollet-Le-Duc, dans son *Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque carlovingienne à la Renaissance* (Paris, 1874—1875), III, p. 160 sqq., constate en effet que la mode exigeait vers 1250 que les chaussures suivissent exactement les contours des pieds; la forme était exagérée, les côtés taillés droits et la pointe rétrécie. Aussi les gentilshommes les avaient-ils souvent neuves, pour qu'elles ne perdent point la forme.

mal n'est-il point rigoureux, d'autant qu'il pleut des flans chauds trois fois par semaine. Les dames et les demoiselles sont belles et complaisantes, enfin tout le monde est généreux et courtois, y compris les drapiers et les cordonniers. Qui mieux est, on peut jouir d'une jeunesse éternelle, grâce à la fontaine de Jouvence, qui ramène toute personne qui s'y baigne, si vieille et chenue soit-elle, à l'âge de trente ans (la rédaction *A*; selon *B* et *C*, de dix ou de vingt ans respectivement). Le passage indépendant du manuscrit *C* (après le vers 100, voir la *varia lectio*) ajoute quelques détails intéressants, non sans réminiscences de l'île des bienheureux de la comédie grecque: tout le monde vit plantureusement sans avoir besoin ni de foire ni de marché; il fait toujours beau comme en mai; on peut avoir une nouvelle femme chaque année, sans *sairemanz ne foiz*; il y a communauté de tous les biens; les guerres et les mêlées sont bannies, c'est la paix éternelle, on n'entend que les douces mélodies des vielles, des violons et des flûtes.

Le poème se termine par une réflexion d'ordre général. Il y a beaucoup de gens assez fous et naïfs pour ne pas rester tranquilles même dans un pays d'abondance. Le poète lui-même l'a quitté, hélas, mais c'est parce qu'il voulait y ramener ses amis. Trop tard il se rend compte que le chemin du pays de Cocagne ne peut se retrouver. Moralité: qui bien est, ne se meuve.

Manuscrits, édition et texte

Le poème de Cocagne est conservé dans trois manuscrits, tous bien connus notamment par les recueils de contes et de fabliaux qu'ils contiennent:

A = Bibliothèque nationale, fr. 837, fol. 167 v° a — 168 r° b,
B = » » » 1593, » 147 v° b — 148 v°a,
C = » de la ville de Berne, 354, fol. 67 r° a — 68 r° a.

Le ms. 837 (*A*) a été décrit, en dernier lieu, par M. Henri Omont, dans l'introduction de la publication intégrale en

fac-similé qu'il a donnée de ce célèbre volume (Paris, 1932). La transcription est du dernier tiers du XIII^e^ siècle, mais à la fin du XIV^e^ ou au début du XV^e^, les titres ont été ajoutés à la tête de chaque pièce, d'après l'explicit. Le dialecte est francien avec quelques traits picards ou wallons.

Le ms. 1593 (*B*), qui a appartenu jadis au président Fauchet [1], renferme nombre de textes connus, entre autres plusieurs pièces de Rutebeuf. Il est exécuté vers la même époque que le n:o 837, en francien, par un copiste très peu soigneux qui a souvent estropié son modèle.[2] Aussi la rédaction *B* du fabliau de Cocagne est-elle un abrégé maladroit (158 vers contre 186 de *A*) qui en retranche surtout la fin et que déparent divers bourdons et vers fautifs ou ajoutés mal à propos.

A l'encontre de *A* et de *B*, le ms. 354 de Berne (*C*), qui date du début du XIV^e^ siècle, est teinté de traits dialectaux assez prononcés le plaçant dans l'Est ou le Nord-Est (voir ci-dessous). Ce qui caractérise encore ce manuscrit, c'est que la teneur des pièces qu'il contient diffère sensiblement de celle des autres manuscrits.[3] Notre fabliau, tel qu'il est donné dans la rédaction *C*, fortement resserré (136 vers), n'en suit pas moins d'assez près le texte de *A* jusqu'au vers 100, mais remplace 101—148 par vingt vers qui ne correspondent que très vaguement à la leçon de *A*. A part ce passage indépendant, on note dans *C* certains éléments individuels, tels que les formules de renforcement v. 99 *por nul avoir* (A *jel sai de voir*), 154 et 168 *por nule rien* (A 154 *ce sai je bien*), Add. 9 *por nul argent.*

---

[1] *Catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque impériale*, I, p. 266—268, Paris, 1868.

[2] Voir Harry Lucas, *Les poésies personnelles de Rutebeuf*, Paris, 1938, p. 8.

[3] Voir A. Långfors, *Huon le Roi, Le Vair Palefroi avec deux versions de la Male Honte par Huon de Cambrai et par Guillaume* (Les classiques français du moyen âge, 8), p. XI.

Le fabliau de Cocagne a été publié par Méon dans son recueil connu de *Fabliaux et contes des poètes françois des XI, XII, XIV et XV^e siècles* (Paris, 1808), IV, p. 175 sqq. Méon a connu les manuscrits *A* et *B*, reproduisant principalement *A*, auquel il a néanmoins substitué, sans motifs bien visibles, la leçon de *B* d'un certain nombre de vers (74, 98, 127, 139 et 159), et dont il a corrigé d'autres.[1] Il existe en outre une brève adaptation en prose moderne par Le Grand d'Aussy, *Fabliaux ou contes du XII^e et du XIII^e siècle traduits ou extraits d'après divers manuscrits du tems* (Paris, 1779), I, p. 227 sqq., faite sur la rédaction bernoise.

Un classement des manuscrits n'est pas à tenter sur la base des trois rédactions que nous possédons. Il n'y a pas de fautes communes à deux d'entre elles à signaler, si ce n'est le vers 24 *Qu'il n'ont nule autre contree* BC — *Que il n'ont une a. c.* A, qui ne saurait prouver grand chose. Les vers 29—30 de *A*:

> Cil qui dort jusqu'a mïedi
> Gaaingne .v. sols et demi,

qui font défaut dans *B* et *C*, peuvent ne pas provenir du poème primitif.

Tout en reproduisant le texte de *A*, la plus étendue et la plus soigneuse des trois rédactions, nous avons néanmoins préféré la leçon de *B* dans deux passages. Après l'énumération des fêtes qui, au pays de Cocagne, reviennent quatre fois par an et non une fois comme chez les mortels ordinaires, il est dit (v. 88 sqq.) que le jeûne quadragésimal ne s'observe que tous les vingt ans, et encore est-ce un jeûne pour rire, car »dès le matin jusqu'après none» on peut manger tout ce que le bon Dieu vous donne. Ensuite on lit dans *A*:

---

[1] Par ex. v. 16 *Tels l'a grant n'a de sens demie* AB, *Tels l'a grant qui n'a sens demie* Méon, correction oiseuse; le titre de l'édition Méon est celui de *B*, tandis que l'explicit qu'elle porte (*Explicit le fabliau de Coquaigne*) n'est dans aucun manuscrit.

Ne cuidiez pas que ce soit gas,
Ja n'iert ne si haut ne si bas
Qui de gaaignier soit en paine:
.iij. jors i pluet en la semaine
Une ondee de flaons chaus . . .

Or dans *B* le vers 97 se lit ainsi: *Qui de jeüner soit en paine.* A notre avis, c'est la bonne leçon. En effet, ce passage rappelle de près les vers d'Eustache Deschamps, où le carême est décrié comme ennemi des pauvres gens:

Caresme met les povres gens au bas,
Jeuner les fet et estre mal servis . . .[1]

Seuls les gens riches pouvaient se permettre des *flaons en caresme*, plat spécial dont on trouve la recette dans le *Menagier de Paris* composé vers 1393, et dans le plus ancien traité de cuisine en langue française, du début du XIV^e^ siècle.[2] Dans le pays d'abondance, par contre, personne, si pauvre soit-il, ne doit souffrir à cause du jeûne, grâce à la pluie de flans chauds.

Au v. 155, *A* donne, en rime avec *bien* (adverbe), *rien* substantif au pluriel (*plusor autre rien*), forme anormale pour *riens*. La leçon de *B*: *p. a. bien* nous semble préférable, d'autant plus qu'elle rétablit la rime équivoque que l'auteur semble rechercher (4—5 *pere* : *pere*, 11—12 *savoir* : *savoir*, 51—52: *char* : *char*, 89—90 *bons* : *bons*, 99—100 *chaus* : *chaus*, 119—120 *voie* : *voie*).

Pour le début du poème, nous avons respecté le texte de *A*, tout en admettant que *C* peut fournir l'incipit originaire,

[1] *Œuvres complètes*, p. p. le M^is^ de Queux de Saint-Hilaire et G. Raynaud (Paris, Société des anc. textes fr., 1878 sq.), III, p. 76; cités par G. Lozinski, *La Bataille de Caresme et de Charnage*, p. 25.

[2] *Enseingnemenz qui enseignent a apareillier toutes manieres de viandes*, p. p. L. Douet d'Arcq dans *Bibl. de l'Ecole des Chartes*, 21^e^ année, 5^e^ série, t. I, 1860; Lozinski, *o. c.*, p.140.

vu la rime riche *a mi* : *ami* dans ce dernier. *A* et *B* auront modifié la fin de ce vers pour éviter la forme dialectale *mi*, *B* y substituant simplement la forme francienne *moi*, ce qui a entraîné la suppression des quatre vers suivants.

Après v. 8, on lit dans *B* et *C* un distique dont *A* n'a pas de correspondant et qui, sans être de teneur identique, exprime une idée assez analogue dans les deux rédactions:

Por ce se n'ai les cheveus blans
Ne sui je mie mains sachans *B*.

N'est mie trop granz mes aages,
Por ce ne sui je pas mains sages *C*.

Comme le contexte semble demander ici une transition de ce genre, il sera légitime de présumer une omission dans *A*. Sans pouvoir établir en définitive l'authenticité de l'une ou de l'autre leçon, nous avons admis celle de *C* qui est appuyée par la rime riche, d'autant que *C* s'accorde avec *A* plus intimement que *B*, quant au passage initial du poème.

Langue, provenance et date du poème

Les particularités linguistiques que révèle l'étude de la versification se réduisent à ceci.

1° *-ent* rimant avec *-ant*: *talant* : *volant* 53, *arrivant* : *argent* 64, *chauçanz* : *cenz* 148. Mais *talant* fait partie des mots rimant, en picard, facultativement en *-ent* ou en *-ant*.

2° Absorption de la voyelle en hiatus: *age* 160 (*aage B* et *aaje C* ne sont que de simples graphies, à en juger par le nombre des syllabes; par contre, il faut lire *aages* en trois syllabes 10, vers rétabli d'après *C*), *juner* 89 (*jeüner BC*, de même 97 *B*, cf. plus haut). Ailleurs on trouve la forme pleine: *gaaigne* 28 et 30, *gaains* 187 (pour *gaaignier* 97, cf. ci-dessus), *beneüree* 60 et 140, *flaons* 99, *creüst* 71.

3° Confusion de *-z* et *-s*: *chaus* (c a l i d o s) : *chaus* (c a l v o s) 99 sq., *chanz* (c a m p o s) : *besanz* (b y s a n t i o s) 105 sq.

4° *vendenges*: *dïemenches* 83 sq.

Pour révéler la provenance de notre poème, seul le n° 3, qui est un trait picard, donne une indication positive, à laquelle les autres points relevés ne s'opposent en tout cas pas. En effet, la fusion de *e* et *a* nasaux devant consonne, propre au centre, apparaît sporadiquement dans les textes du Nord aussi. Quant à la contraction attestée par le n° 2, le cas de *juner* est sujet à caution, étant donné les variantes du v. 89: *Cist est en jeüner si bons* B, *Cil est a geüner si boens* C[1]. Le n° 4 enfin est surtout une rime picarde. Vu la place prépondérante que le poète donne aux poissons de mer, nous sommes porté à voir son pays dans la région côtière du Nord-Ouest.

Pour la datation, la forme contractée *age* indique une époque assez proche de celle où ont été exécutés les manuscrits *A* et *B*, qui est le dernier tiers du XIII[e] siècle. Les allusions faites dans le poème à la mode des chaussures (cf. plus haut) nous renvoie vers le milieu de ce siècle.

Langue des manuscrits

A

1° Confusion de *an* et *en* devant consonne: *penitance* 19, *ensamble* 173.

2° *el* devant cons. > *iau*: *Biausne* (B e l n a) 68, *quaresmiaus* 87, *housiaus* 145.

3° Réduction de *-iee* en *-ie*: *aillie* 42.

---

[1] Voir les réserves faites à propos de ce critère linguistique par M. A. Långfors dans *Deux recueils de sottes chansons* (*Annales Academiæ scientiarum Fennicæ*, B LIII, 4, Helsinki, 1945), p. 98 sqq.

4° *oie* 40, forme de l'Est qui finit par supplanter celle du centre *oue, oe* (* a u c a).

5° *chanue* pour *chenue* (c a n u t a) 159, manière du copiste de rendre le picard *canue*?

6° *Biausne* 68, graphie inverse attestant l'amuïssement de *s* devant consonne sonore.

7° Confusion de *-s* et *-z*: *petis* 187, *escris* 188.

A part quelques formes picardes (notamment les n^{os} 2, 3 et 7), la dialecte de *A* est celui de l'Ile-de-France.

B

I P h o n é t i q u e.

1° *el* devant cons. > *iau*: *Biaune* 68.

2° *ue* > *oi*: *Auçoire* 71 (*Auçuerre A*, de A l t e s s i o d o r u m), T o n o i r r e 72 (*Tonnuerre A*, de T o r n o d o r u m).

3° Amuïssement de *s* dans *chacun* 52, 54, 90, 111 et 124.

II M o r p h o l o g i e.

Déclinaison négligée: *bous* 14, *touz ceus* 48, cas sujets pluriels; *l'un* 120, cas sujet singulier.

C

I P h o n é t i q u e.

1° *en* est le plus souvent écrit *an*, par ex. *entandez* 1, *sanz* 4, *san* (= *sens*) 13, 18 et 19, *anvoia* 20, *prant*, *panse* 50, *an* (i n) 60, *an* (i n d e) 168 et 186 (*am*), *l'an* (= *l'en*, *l'on*) 45 et 90; inversement: *prenenz* 87, *quenque* 92 (*quanque* Add. 2).

2° Réduction de *-iee* > *-ie*: *meaignie* = *maisniee* Add. 5.

2° *ai* pour *a*: *avantaige* 151, *aaige* 152 (mais *aages* 9, *sage* 10); inversement *a* pour *ai*: *sa* = *sai* (s a p i o) 167.

3° *an* (*en*) pour *ain*: *ençois* 79.

4° *chevres* pour *chievres* 14.

5° *vaigne* (v e n i a t) 160.

6° *e* + *l* mouillé (et *el*?), *ol* devant cons. > *iau*: *miauz* (m e l i u s) 25, *viaut* (*v o l e t) 55 et Add. 2, *vialt* 50 et 55, *quialt* (q u a e r i t? c a l e t?) Add. 1 (rimant avec *viaut*).

7° *eu* pour *iu*: *seust* = *siut* (*s e q u i t) 42.

8° *oi* pour *ei* devant palatale et pour *ei*, *ai* devant nasale: *mervoille* 21, *aparoille* 22, *poine* 97, *caroisme* 87, *caroime* 88; de même pour *ui* < *o* + *i* épenthétique: *poise* = *puisse* (*p o t e a t) 173.

9° Inversement, *ei* pour *oi* du francien dans *peison* = *poisson* 51.

10° *ar* au lieu de *er* du francien: *sarmoné* 6.

11° *a* initial non affaibli dans *aüree* (a u g u r a t a) 60; à rebours, *henap* 64, *lenier* 78; *o* initial affaibli en *e*: *enorez* 3.

12° Amuïssement de *l* dans *il* devant initiale consonantique: *i vialt* 55, *i ne* 186.

13° Amuïssement de *s*; devant consonne sonore: *caroime* 88 (*caroisme* 87), *meaignie* = *maisniee* Add. 5, *mellee* Add. 11, *blanche napes mises* 46; devant sourde (graphies inverses): *lastes* = *lates* 35, *seust* = *seut*, *siut* 42.

14° *s* pour *ss*: *rostisant* 39, *grases* 40, *peison* = *poisson* 51, *poise* = *puisse* 173.

15° formes dissimilées: *panre* = *prendre* 74, *merodies* Add. 18.

16° *n* paragogique dans les adverbes *autresin* 158 et *ausin* 183.

II M o r p h o l o g i e.

1° Cas sujet tonique du pronom de la 1ère pers. sing. *mi* 1.

2° Terminaison étymologique *-oiz* de la 2e pers. plur. au futur: *porroiz* 8, *seroiz* 181.

Il s'agit de traits qui trahissent le copiste lorrain, notamment les nos I, 1, 2, 6, 8; II, 1 et 2.

(*Paris, Bibliothèque nationale, fr. 837, fol. 167 v°*)

De Cocaingne

Or entendez qui estes ci,
Tuit devez estre mi ami
Et honorer con vostre pere,
S'est bien droiz et reson que pere
Li granz sens que Diex m'a doné;
Mes ainz quel vous aie conté,
I porrez vous tel chose oïr
Qui mout vous fera resjoïr.

Les titres sont ajoutés après coup, dans A et C de mains plus modernes; C'est li fabliaus de Cocaigne *B*, Ci fenit li Esbaubisemanz Et comance Coquaigne *C*.

A la place de 1—17 *B lit*:

Or entendez .j. poi a moi, 1
Ainz que de ci parte, ce croi, 6
Porrez tex noveles oïr 7
Que vous feroit ja esjoïr. 8
Por ce se n'ai les cheveus blans 9
Ne sui je mie mains sachans. 10
A la barbe ne gardez mie, 15
Tel l'a grant n'a de sens demie: 16
Se li barbé le sens avoient, 13
Bous et chievres trop en avroient. 14
Touz li sens est mes en jeune home. 17

1—8 *se lisent ainsi dans C*:

Or entandez .j. po a mi,
Tuit devez estre mi ami;
Enorez moi con vostre pere.
Droiz est et raison que hui pere
Li granz sanz que Dex m'a doné.
Avant que j'aie sarmoné,
Porroiz [vos] tel parole oïr
Don mout vos porroiz esjoïr.

N'est mie trop granz mes aages,
Por ce ne sui je pas mains sages.
Une chose poez savoir:
Qu'en grant barbe n'a pas savoir;
Se li barbé le sens seüssent,
Bouc et chievres mout en eüssent.
A la barbe ne baez mie,
Tels l'a grant n'a de sens demie:
Assez ont de sens li jone homme.

Entor l'apostoile de Romme
Alai por penitance querre,
Si m'envoia en une terre
La ou je vi mainte merveille:
Or oiez comment s'apareille
Li pueples qui ou païs maint.
Je cuit que Diex et tuit si saint
L'ont miex beneïe et sacree
Que il n'ont une autre contree.
Li païs a a non Cocaingne;
Qui plus i dort, plus i gaaigne:

9—10 *manquent dans A* — 13 barbu lo san avoient *C* — 14 Borc (*sic*) . . . avroient *C* — 15 n'esgardez *C* — 16 Tex l'a g. qui de san n'a mie *C* — 17 de gent (*sic*) *A*; Tot lo san ont mais li joene home *C* — 18 l'apostole de Rome *C*; Droit a l'apostole de Rome *B* — 19 Fui ja *C* — 20 Si m'en entrai en *B* — 21–22 *se lisent ainsi dans B*:

Ou je trovai mout de merveilles,
Onques (*lire* Onc?) mes n'oïstes leur pareilles.

21 mervoille *C* — 22 oez commant s'aparoille *C* — 23 Un pueple *B*, Li siegles *C* — 24 dex *BC*; Je croit *C* — 25 miauz *C*; beneoite *B* — 26 Qu'il n'ont nule a. c. *BC* — 27 Li p. si a n. coquaigne (coqaigne *C*) *BC* - 29—30 *manquent dans B et C* - 30 sols *est en abrégé* — 32 I sont t. les m. closes *BC* — 33 i *omis*

Cil qui dort jusqu'a mïedi
Gaaingne .v. sols et demi.
De bars, de saumons et d'aloses
Sont toutes les mesons encloses;
Li chevron i sont d'esturjons,
Les couvertures de bacons,
Et les lates sont de saussices.
Mout a ou païs de delices,
Quar de hastes et de cours os
I sont li blé trestuit enclos;
Par les rues vont rostissant
Les crasses oies et tornant
Tout par eles, et tout adés
Les siut la blanche aillie aprés,
Et si vous di que toutes voies
Par les chemins et par les voies
Trueve l'en les tables assises,
Et desus blanches napes mises,
S'i puent et boivre et mangier (*fol. 167 v° b*)
Tuit cil qui vuelent sanz dangier;
Sanz contredit et sanz desfensse
Prent chascuns quanques son cuer pensse,
Li uns poisson, li autres char;
S'il en voloit chargier .j. char

---

dans C; esturgons *B*, esturjon *C* - 34 coverstures (*sic*) *C* — 35 lastes *C*; saucices *B* — 36 el p. grant (*sic*) devices *C* — 37 Car *BC*; *le second* de *est omis dans C*; courz *B*, corz *C* — 38 I s. t. li b. e. (blef enclox *C*) *BC* — 39 rostisant *C*; Par les rues rostissant vont (*sic*) *B* — 40 Grasses oes *B*, grases hoes *C* — 41 Tot . . . tot *C* — 42 Lor seust *C*; ailliee *BC* — 43 s *de* totes *semble exponctué dans C* — 44 *Entre* Et *et* par *deux ou plusieurs lettres ont été grattées dans B* — 45 Trove *BC* — 46 blanche nape mises *C* — 47 Si puet l'en et *A*, Si puent b. *B*, La puent tuit b. *C* — 48 Touz ceus qui veulent *B*, Cil qui volent sanz nul dongier *C* — 50 P. chacun ce que s. *B*, Prant ch. ce qu'i vialt et panse *C* — 51 Li un p. (peison *C*) li autre ch. *BC* — 52 Se chacun en v. *B*, Ce ch. en v. plain ch. *C* — 53

Si l'avroit il a son talant;
Char de cerf ou d'oisel volant
Qui veut en rost, qui veut en pot,
Ne ja n'i paieront escot
N'aprés mangier n'i conteront
Ausi comme en cest païs font.
C'est fine veritez provee
Qu'en la terre beneüree
Cort une riviere de vin,
Si arrivent li mazerin
Et li voirre i vont arrivant,
Et li hanap d'or et d'argent.
Cele riviere que je di
Est de vin vermeil dusqu'en mi,
Du meillor que l'en puist trover
En Biausne, ne de la la mer;
Et d'autre part est de blanc vin
Le meillor et tout le plus fin
Qui onques creüst a Auçuerre,
A Rocele, ne a Tonnuerre.
Et qui que veut, si s'en acoste,
Prendre en puet en mi et encoste,

S'en a. *B*; il tot por noiant *C* — 54 oysel *B*, oisiau *C* — 55 Si viaut an r. si vialt en p. *C* — 56 n'en p. *B*; Que ja *C* — 57 ne c. *BC* — 58 *omis dans C* — 59 verité *B* — 60 bone aűree *C*, Ou païs et en la contree *B* — 61 Court *B* — 62 Ja a. *B*, O arivent *C* — 63 voire, arivant *C* — 64 henap *BC* — 65—72 *manquent dans C* — 66 jusqu'en *B* — 67–73 *se lisent ainsi dans B*:

L'en ne porroit meillor trover
A Biaune ne a Saint Omer.
Et d'autre part est de blanc vin
Qu'afiert a boivre a mazerin.
Nul meilleur ne croist en Auçoire,
A la Rochele n'a Tonoirre.
Et qui que veut s'il si acoste

73 si s'i a. *C* — 74 Panre *C*; devant et *BC* — 75 Et prandre

Et boivre par mi et par tout
Sanz contredit et sanz redout,
Ne ja n'i paiera denier.
La gent n'i sont mie lanier,
Ainçois i sont preu et cortois.
.vj. semaines a en .j. mois,
Et .iiij. pasques a en l'an,
Et .iiij. festes saint Jehan,
Et s'a en l'an .iiij. vendenges,
Toz jors festes et dïemenches,
.iiij. toz sainz, .iiij. noez,
Et .iiij. chandeliers anvez,
Et .iiij. quaresmiaus prenanz,
Et .j. quaresme a en .xx. anz,
Et cil est a juner si bons
Que chascuns i a toz ses bons;
Des le matin jusqu'aprés nonne
Menjue [on] ce que Diex li done,
Char ou poisson ou autre chose,
Que nus desfendre ne lor ose.
Ne cuidiez pas que ce soit gas,
Ja n'iert ne si haut ne si bas
Qui de jeüner soit en paine: *(fol. 168)*
.iij. jors i pluet en la semaine
Une ondee de flaons chaus

---

par *C*; tot *BC* — 76 redot *C* — 77 ne p. *B*; Que ja n'i paieront *C* — 78 ne s. *B*; lenier *C* — 79 Ençois i s. large et *C* — 80 .v. semoines i a el m. *C*, Une semaine fet .j. mois (*sic*) *B* — 81 passques *avec le second* s *exponctué*, l'am *C* — 82—86 *omis dans C, à la suite d'un bourdon* — 82 Johan *B* — 83—84 *omis dans B* — 85 noex *B* — 86 Et quatre festes chandeleurs *B* — 87 quaresmes *B*, caroismes *C* — 88 Et .j. seul qu. (sol caroime *C*) en .x. anz *BC* — 89 Cist e. en jeüner *B*, Cil e. a geüner si boens *C* — 91 jusque a none *B* — 92 Manguent *B*, Manjuent quenque *C* — 93—94 *manquant dans C* — 95 N'entendez *B* — 96 N'i a nul si aut *C* — 97 Qui de gaaignier s. *AC* — 98 Trois fois i *B* — 100 Don *C*; chevelu

Dont ja ne cheveluz ne chaus
N'ert destornez, jel sai de voir,
Ainz en prent tout a son voloir.
Et tant est li païs pleniers
Que les borsees de deniers
I gisent contreval les chanz;
De marbotins et de besanz
I trueve l'en tout por neent;
Nus n'i achate ne ne vent.
Les fames i par sont tant beles,
Les dames et les damoiseles
Prent chascuns qui afere en a,
Ja nus ne s'en coroucera,

B — 101 trestorné ce s. *B*, destorbez por nul avoir *C* — 102 Ainçois en p. a *B*, Qu'il n'en praigne a *C* — *C remplace* 103—150 *par ces vingt vers*:

Ne foire ne marchiez n'i quialt, (Add. 1)
Chascuns i a quanque il viaut.
Tot jorz i fait bel comm'an mai,
Ainz nule terre tant n'ammai (4)
Ne meaignie, ce sai de voir.
Novele fame i puet avoir
Chascuns hom en l'an une foiz,
Ne ja ne sairemanz ne foiz (8)
N'iert demandez por nul argent.
Tot est comun entre la jant;
Ne ja bataille ne mellee
N'avra en tote la contree, (12)
Ja n'i avra noise ne guerre,
Tot jorz est en tel pais la terre.
Si est li païs plains de joie
Que ja n'iert ore q'an n'i oie (16)
Guiges, flaütes et vïeles,
Qui font les merodies beles.
Festes et noces chascun jor
Ont cil qui la sont a sejor. (20)

106 Marbotins et estellins blans *B* — 107 noiant *B* — 109 fames p. i s. *B* — 112 Ne ja ne *B* — 113 tot son *B* — 114 lesir

Et si en fet a son plesir
Tant comme il veut et par loisir;
Ja por ce n'en seront blasmees,
Ainz en sont mout plus honorees.
Et s'il avient par aventure
C'une dame mete sa cure
A .j. homme que ele voie,
Ele le prent en mi la voie
Et si en fet sa volenté.
Ainsi fet l'uns l'autre bonté.
Et si vous di par verité
Qu'en cel païs beneüré
A drapiers qui mout sont cortois,
Quar il departent chascun mois
Volentiers et a bone chiere
Robe de diverse maniere;
Qui veut s'a robe de brunete,
D'escarlate ou de violete,
Ou biffe de bone maniere,
Ou de vert, ou de saie entiere,
Ou drap de soie alixandrin,
De roié ou de chamelin.
Que vous iroie je contant?
Diverses robes i a tant
Dont chascuns prent a sa devise,
Li uns vaire, li autres grise,
Qui veut s'a d'ermine forree.
La terre est si beneüree
Qu'il i a uns cordoaniers

B — 115 ne s. *B* — 116 Mes chier tenues et amees *B* — 118 C'une fame *B* — 121 Et il *B* — 122 l'un *B* — 124 ce p. *B* — 125 qui s. trop c. *B* — 126 Car, chacun *B* — 127 bele ch. *B* — 129–132 *manquent dans B* — 133 alixandrine *B* — 134 roiee, cameline *B* — 135–138 *manquent dans B* — 139 Qui vuet d'e. l'a f. *B* — 140 tant. b *B* — *A la place de* 142—156 *B lit:*

Que je ne tieng mie a laniers,
Qui sont si plain de grant solaz
Qu'il departent soullers a laz,
Housiaus et estivaus bien fais;
Qui veut si les a en biais,
Estrois es piez et bien chauçanz. (*fol. 168 b*)
S'il en voloit le jor .iij. cenz
Et encor plus, ses avroit il:
Tels cordoaniers i a il.
Encore i a autre merveille,
C'onques n'oïstes sa pareille,
Que la fontaine de Jouvent
Qui fet rajovenir la gent,
I est, et plusor autre bien.

Que je ne tieng pas a laniers (= 79)
Ainçois i sont preu et cortois. (cf. 80)
.v. semaines i font por .j. mois,
Et si sont plain de grant solaz,
Il departent souliers a laz,
Houseaus et estivaus bruianz, (145)
Estrois en piés et bien chauçanz.
Qui en vodroit le jour .iij. cenz,
Ses avroit il a son talent,
Et plus encor, ses avroit il,
Ainz qu'il ne fust a son plesir.
Encor i a autre merveille
A cui nule ne s'apareille: (152)
Cuar la fontaine de jovent
I est et pluseur autre bieng
En ce païs la dont je vieng.
Ja n'i avra, ce sai je bieng

151—162 *se lisent ainsi dans C:*
Encor i a autre avantaige,
N'oïstes tel en vostre aaige:
Car la fontaine de jovant
Qui fait rajovenir la gent
Est en cel païs plain de bien.

Ja n'i avra, ce sai je bien,
Homme si viel ne si flori,
Ne si vielle fame autressi,
Tant soit chanue ne ferranz,
Ne viegne en l'age de .xxx. anz,
S'a la fontaine puet venir;
Ilueques puet rajovenir
Cil qui conversent ou païs.
Certes mout est fols et naïs
Qui en cel païs entrer puet,
Quant il i est, s'il s'en remuet.
Je meïsmes, ce sai de voir,
M'en puis mout bien apercevoir,
Por fol me tieng et je si fui
Quant onques du païs me mui;
Mes je ving ça mes amis querre
Por la mener en cele terre,

Ja n'i avra por nule rien
Home si viel ne si flori
Ne [si] vielle fame autresin,
Tant soit chenue ne crolant,
Ne i vaigne en l'aaje de .xx. anz
S'en la fontaine va baignier,
Ensi se vont rajovenier.

159 chenue *B* — 160 l'aage de .x. a. *B* — 161 veut v. *B* — 162 *Il faut p.-ê. corriger* Iluec puent . . . — 163–166 *manquent dans C* — 164 fox *B* — *A la place de* 165—166, *B donne:*

Qui entrez i est, qui s'en vet,
Trop que fol et que nice fet.

167 je s. *A*, ce sa *C* — 168 M'an p. or *C*; apercevoir *est écrit avec un* p *barré dans tous les mss.* — 169 quant je i f. *B*; m'an tien con je *C* — 170 Qant je por nule rien m'an mui *C* — *Voici les vers qui terminent B*:

Mes je ving ça en ceste terre,
Ce sachiez, por mes amis querre.
Mes au chemin ne a la voie
Ne poi venir, se Dex me voie.

Se je peüsse, ensamble o moi.
Mes onques puis entrer n'i poi
Ou chemin que lessié avoie,
Ne ou sentier, ne en la voie
Ne poi je entrer onques puis.
Et des que je entrer n'i puis,
N'i a mes que du conforter.
Mes une rien vous vueil conter:
Esgardez quant vous estes bien,
Ne vous mouvez por nule rien,
Qu'il ne vous en meschiee ausi.
Quar je ai maintes foiz oï
En .j. proverbe que l'en trueve:
Qui bien est, qu'il ne se remueve,
Que li gaains seroit petis;
Ce nous raconte li escris.

Explicit de Cocaingne

173—186, *où C s'arrête, avec un explicit ajouté après coup, se lisent ainsi dans ce ms.:*

Se [je] poise, avoques moi.
Mais onques rasener n'i poi
Au païs que laissié avoie,
Ne au païs ne a la voie
Ne pois rasener onques puis.
Et puisque rasener n'i puis
N'i a mais que do consirrer.
Mais en la fin vos voil montrer
Que gardez con vos seroiz bien,
Ne vos movez por nule rien,
Que vos [ne] en meschiee ausin.
Car j'ai sovante foiz oï
En .j. reprovier que l'an trove:
Qui bien est, qu'i ne s'am remueve.
Ci fenit de coqaigne (*fol. 68 b*)
Et comance la bataille
D'anfer et de paradis.

— 183 meschiece (*sic*) *A.*

Glossaire

Afere: avoir a. de 111, *avoir besoin de*
afiert *B* 70, *prés. de* aferir, *convenir*
avient 117, *prés. de* avenir, *arriver*
aillie *A*, ailliee *BC* (blanche) 42, *sauce à l'ail*
acoster (soi) 73, *s'approcher*
anvez 86 *annuel, chaque année*
apareillier (soi) 22, *s'apprêter, s'arranger*
ainz 102, ainçois 79, *mais plutôt, au contraire*
apostoile *A*, apostole *BC* (de Romme) 18, *pape*
ausi comme 58, *comme*
autressi 158, *de même*
baer: a la barbe ne baez mie 15, *faire attention (sens qui ne semble pas être attesté ailleurs, v. Godefroy et Tobler-Lommatzsch, s. v.; ordinairement 'aspirer, tendre à qq. ch.')*
beneüré 60, 124, 140, *fortuné*
besanz 106, *ancienne monnaie d'origine byzantine*
biais: en b. 146, *taillé de biais*
biffe 131, *drap léger en laine généralement rayé en travers*
bruianz (houseaus et estivaus b.) *B* 145, *qui craquent*
brunete (robe de b.) 129, *fine étoffe recherchée, teinte de couleur presque noire*
chamelin (drap de ch. *A*, de cameline *B*) 134, *étoffe très estimée au XIII^e siècle, fabriquée en Orient avec le poil de chameau, imitée dès la même époque en France et en Belgique avec les laines du pays*
chandelier 86, *Chandeleur*
chaus 100, *personne chauve*
chiere: a bone ch. *A*, a bele ch. *B* 127, *avec bonne mine, volontiers*
conforter 179, *consoler (voir les Remarques)*
consirrer *C* 179, *s'abstenir*
contredit (sanz) 76, *opposition, contrariété*
contreval 105, *le long de*
converser 163, *s'entretenir, séjourner*
cours os 37, *jambonneau? Hypothèse, fort plausible, de G. Lozinski, La Bataille de Caresme et de Charnage, p. 140; addendum lexicis.*
crolant *C* 159, *tremblant*
cure: metre sa c. a 118, *s'intéresser à*
dangier: sanz d. 48, *gracieusement*
departir 126, 144, *distribuer*

destorber *C* 101, *déranger, empêcher*
devices *C* 36, *richesses*
devise: a sa d. 137, *à souhait*
dïemenches 84, *dimanche*
dusque 66, *jusque*
entor 18, *chez, auprès de*
escarlate 130, *drap de laine d'une qualité supérieure, teint en diverses couleurs*
escot 56, *écot, prix d'un repas*
esgarder 181, *se méfier*
esjoïr *C* 8, *réjouir*
estellin *B* 106, *ancienne monnaie d'origine anglaise*
estivaus 145, *bottines légères*
ferranz 159, *grisonnant*
flaons 99, *flan, tarte faite avec de la crème, de la farine et des œufs* (*voir ci-dessus, p. 15*)
gas 95, *plaisanterie*
guige *C* Add. 17, *gigue, sorte de violon*
haste 37, *morceau de viande rôti en broche*
housiaus 145, *bottes hautes de tige*
illueques 162, *là*
Jouvent: fontaine de J. 153, *fontaine de Jouvence*
lanier 78, 142, *lâche, méchant*
maniere 128, *qualité*
marbotin 106, *ancienne monnaie d'or arabe*
mazerin 62, *sorte de vase à boire*
meaignie *C* Add. 5, *pour* maisnie, maisniee, *ménage, famille, compagnie*
merodie *C* Add. 18, *mélodie*
meschiee 183, *prés. subj. de* mescheoir, *arriver du mal*
mi: en mi 66, 74, 120, par mi 75 *au milieu, par le milieu*
mïedi 29, *midi*
pere 4, *prés. subj. de* paroir, *apparaître*
quanques 50, *tout ce que*
quaresmiaus prenanz 87, *carême-prenant*
quialt *C* Add. 1, *prés. de* caloir, chaloir, *importer, ou de* querre, *pour* quiert? (*voir ci-dessus, p. 19*)
rajovenir, rajovenier *C* 162, *rajeunir, redevenir jeune*
rasener *C* 174, 177, 178, *retourner*
redout 76, *crainte*
reprovier *C* 185, *proverbe*
roié (roiee *B*) 134, *drap à raies*

saie 132, *étoffe de laine inférieure*
siegle *C* 23, *peuple*
solaz 143, *agrément*
souller 144, *soulier*
talent: a son t. 53, *à son gré*
trestorner *B* 101, *détourner*
vialt *C* 50, viaut *C* 55, Add. 2, *prés. de* voloir (*voir ci-dessus, p. 19*).

Index des noms de lieux

Alixandrin (drap) 133
Auçuerre (Auçoire *B*) 71, *Auxerre*
Biausne (Biaune *B*) 68, *Beaune*
Cocaingne (Coquaigne *BC*), *titre*, 27, *explicit*
Omer (Saint) *B* 68
Rocele (la Rochele *B*) 72
Tonnuerre (Tonoirre *B*) 72, *Tonnerre*

Remarques

12 C'est un proverbe: »En la barbe n'est pas li sens»; J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Paris, 1925, n° 658.

16 'Tel l'a grande qui n'a pas de bon sens'; cf. le proverbe »Maint fol a barbe», Morawski, o. c., n° 1152.

80 Vers corrompu dans *B*, qui répète les v. 80—81 après 142 à la suite d'un bourdon.

135 'Que dirai-je encore?'

160 'Qu'ils ne reviennent à l'âge de trente ans.'

179 'il ne me reste plus qu'à me résigner.'

186 »Qui bien est, ne se meuve», Morawski, o. c., n° 1841.

C Add. 10 Le ms. a *larjant* avec *r* exponctué, de même ibid. 19 *nocess*, second *s* exponctué.

Appendice

Extraits du poème néerlandais *Dit is van dat edele land van Cockaengen.*

Manuscrits: British Museum Add. 10, 286, fol. 135 a —135 b (*L*), mutilé en deux endroits d'environ vingt et dix vers respectivement, du XV^e siècle; Bibliothèque royale de Bruxelles,

II, 144, fol. 102 b – 105 a (*B*), du XVI[e] siècle. Les deux rédactions ont été publiées par R. Priebsch dans *Tijdschrift voor nederlandsche Taal- en Letterkunde*, 13 (1894), p. 185—191. *B*, qui a 132 vers, et qui s'intitule *Narratio de terra suaviter viventium*, supplée nombre de vers mutilés dans *L*, de 100 vers, sans dériver directement de celui-ci.

Nous donnons ces extraits d'après l'édition Priebsch. Les numéros à droite indiquent les vers correspondants du *Fabliau de Cocagne*.

L Die neringhe is menigherande,
Die men doet in allen lande
Om dat lijff mede tondraghen.
Hoert wat ic v sal ghewaghen:
Ick quam laesten in een lant — 20
Daer ic vreemt was ende onbekant. — 21
Nu moechdi horen wonder groot — 22
Wat god den luden daer gheboet. — 23
In dat land te wesen ende te sijn
Sonder arbeit ende sonder pijn
Dit wort den luden wel becant.
Sach ye man beter lant
Dan dat lant van Cockaengen? — (27)
Die helft is beter dan al Spaengen,
Dander helft is beter dan Betouwen.
Men hefter vil van schonen vrouwen.
Dit is lant van den heiligen gheist: — 24—26
Wie daer lancst slaept, de wint meest. — 28
Daer en derf nyemant doen werck,
Out, ionc, cranc of sterck.
Daer en mach nyemant yet gheborsten.
Die wanden sijn daer ghemaect van worsten,
Daer sijn die veynsteren ende doren — 31—35
Ghemaect van salmen ende van storen.
Tie tafelborden sijn struuen in pannen,
Van bier syn ghemaect die kannen.
Die platelen die inden huse sijn,
Sijn van fijn guldijn.
Dat broet al schoen, ter wijn
Also claer als die sonnenschijn.

---

16 *ms.* wil.

Die balken die daer in den huse leggen,
Sijn ghemaect van boterwegghen.
Haspelen, spinrocken ende alsulke dinghen
Sijn ghebacken van crakelinghen.
Daer syn die bancken ende stoelen
Ghebacken al van roffiolen,
Daer syn die solre plancken oeck
Ghebacken van claren pepercoeck.
Die latten syn palinghen ghebraden,
Die h[uise syn gedeckt mit vladen.]

B Dye tune, dye up den velde staen, (cf. 31—32)
Dye syn geflochten sonder waen
Uit groten, schonen lamperyen,
Dar op dansen ende ryngen.

B Schoen kleyder syn daer oeck goit koep, (125 sqq.)
Want voer allen huyseren lichter eyn hoep,
Ende dartoe haesen ende schoen.
Dye will dye maechse aendoyn.
In allen straeten vynt men gespreit 44
Schoen taffelen, dye men nyemant wederseit,
Mit witten laecken onbeflect, 46
Broit ende wijn daer op gesett,
Ende dartoe vische ende vleysche. 51
Egelick nae synen heysch[e] 50
Men mach daer eten ende dryncken alle den dach, 47
Daer gilt nyet gelaech 56
Als men hir te landen doit. 57
Och dat lant is soe goit!
Want het reghent .iij. werff sdages vladen, 98—99
Palingen ende pastien gebraeden.
Men vynt van alles genoich, (102—103)
Elick mynsche nae syn gefoech.
Daer en bleyff nymant onberaeden,
Want dye gansen gaent hem seluen braeden, 39—40
Visch, vleysche ende vette capunen
Koecken hem seluen tot allen nonen,
Ende dye vette vogelen mede.
Het is dar des lants sede.

---

40 Ende dye huise syn gedeckt mit vladen *B* 35.

L In dat lant loept een ryuier 60—61
Van goeden wijn, van goeden bier,
Muscadel ende oec clareyt,
Romeny die men ontseit(!)
Die machmen drincken goeden cost,
Wilmen wijn, wilmen most.
Mit ghengheuer ende mit muscaten
Sijn ghemaect al daer die straten.
Veel ghels(!) is daer goet tijt
Daer en draecht men hat noch nijt.
Soe wat men daer int lant vint legghen, 49
Dat neemt men sonder wedersegghen, 50
Ende doet daer mede sijn bederue,
Recht of waer syn eyggen erue.
Het is daer altijd oft waer meye, *C* Add. 33
Daer singt elc voghel sijnre leie,
Daer coemt in die maent vijf weken. : 80 (*C*)
. . . . niet ghebreken.

B Ende .iiij. paeschen syn daer int iaer 81
Ende vier pinxten, dat is waer, 82
Ende .iiij. kersdagen waeren, 85
Ende eynen vasten bynnen hondert iaeren. 88
Noch is daer eyn ander duecht 151
Daer elick mynsche is aff verhoecht:
Daer en roept(!) wijff noch man,
Dye den anderen geweygeren kan
Om eyn fruntelick slaepen gaen,
Dat segge ick v all sonder waen.
Daer syn trompen ende scalmeyen,
Daer syn(!) nae dansen ende reyen.
Schone vrouwen ende ionfrouwen 109 sqq.
Die mach ellick hebben all sonder truwen, (*C* Add. 8)
Sonder sunde ende sonder schande: 112
Het is daer dye sede van den lande.

L [Noch is da] er een beter doecht 151

---

57 *ms.* gepreit — 67—68 *se lisent dans L* 59—60:
Het reghent daer in allen hoecken
Vladen, pasteyen ende pannekocken.

88 [Daer elick m]ensche by is verhoecht:
. . . dat lant loept een Iordane. 153
. . . . den die daer quamen,
. men dat water in haren mont,
92 . . . . souden alle worden ionc
. echt of sy waren van twentich iaren. 160 (*C*)
Dat seg ic v voerware:
Daer sijn trompen ende schelmeyen, *C* Add. 17
96 Daer sy op dansen ende op reyen
Ende driuen vroechden sonder ghetal.
Ick hoept hem ewelic duren sal.
Soe wie dat daer coemt in gods namen,
100 Die mach voer waer wel segghen amen.

Veikko Väänänen

Der Sprachatlas der deutschen Schweiz

Der von Georg Wenker begründete Sprachatlas des Deutschen Reichs, auf Grund dessen Sammlungen dann der Deutsche Sprachatlas seit 1926 zuerst von Ferdinand Wrede und nach seinem Tode von Walter Mitzka und Bernhard Martin herausgegeben wurde, umfasst zwar seit dem Jahre 1935 auch die deutschsprachige Schweiz, aber ein Sprachatlas der deutschen Schweiz war trotzdem ein dringendes Desideratum.

Schon die Tatsache, dass der Deutsche Sprachatlas, in Übereinstimmung mit seinem ursprünglichen Plan, den Wortschatz nicht berücksichtigt, so dass das diesbezügliche Material nur als Nebenprodukt von dem gewaltigen Unternehmen abfällt, fordert geradezu zu einer ergänzenden Arbeit nach dieser Richtung aus. Dies gilt aber natürlich nicht nur für die Schweiz, sondern für das ganze deutsche Sprachgebiet. Teilweise könnte diese Lücke durch ein gleichmässiges und engmaschiges Netz von Dialektwörterbüchern ausgefüllt werden, aber die Durchführung eines solchen Planes ist vorläufig nur als ein Wunschtraum zu betrachten.

Von entscheidender Bedeutung für das Zustandekommen des Sprachatlasses der deutschen Schweiz ist, dass der vom Deutschen Sprachatlas angewandte Massstab 1: 2000000 der kleinräumigen, manchmal von Tal zu Tal bunt schillernden

schweizerischen Sprachlandschaft nicht gerecht werden kann. Um der Wissenschaft ein für verschiedene Aufgaben brauchbares und zuverlässiges Instrument zur Verfügung zu stellen, muss der schweizerdeutsche Atlas ein viel dichteres Ortsnetz als der reichsdeutsche haben.

Aus derartigen Erwägungen entschlossen sich im Jahre 1937 zwei Schweizer Gelehrte, Professor Dr. Rudolf Hotzenköcherle, Vertreter der Germanistik an der Universität Zürich, und Professor Dr. Heinrich Baumgartner, Vertreter der Sprache, Literatur und Volkskunde der deutschen Schweiz an der Universität Bern, einen Sprachatlas der deutschen Schweiz zu schaffen. Ein umfangreiches Fragebuch wurde ausgearbeitet und 450 Ortschaften gewählt, die von dem dazu ausersehenen Explorator Dr. K. Lobeck abgefragt werden sollen. Das Fragebuch beschränkt sich nicht nur auf ein vielseitiges sprachliches Material (Laut- und Formenlehre, Wortschatz, Satzbau), es sollen neben den Wörtern auch die Sachen berücksichtigt werden, so dass der Atlas auch für die Volkskunde einen reichen Gewinn verspricht.

Über die Hälfte der Materialsammlung war bereits durchgeführt, als Prof. Baumgartner im Jahre 1944 starb. Seit dieser Zeit trägt Prof. Hotzenköcherle allein die Verantwortung für die Leitung dieser grossen Unternehmung.

Der Sprachatlas der deutschen Schweiz, mit vorzüglicher Methode vorbereitet, mit grosser Energie und Umschau durchgeführt, wird nicht nur für die Schweiz von weittragender Bedeutung sein. Er wird auch auf den Gesamtaufbau des deutschen Sprachgebietes, auf seine Sprach- und Kulturlandschaften viel neues Licht werfen und hoffentlich wird er auch die allgemeine Sprachwissenschaft wesentlich bereichern.

Emil Öhmann

Besprechungen

Niederdeutsche Mitteilungen hg. von der Niederdeutschen Arbeitsgemeinschaft (Sällskapet för lågtysk forskning) zu Lund. Jahrg. I u. II. Lund 1945 bzw. 1946. Bezugspreis für den Jahrg. Kr. 5: —.

Die auf Prof. Erik Rooth und seine Schüler zurückgehende Lunder germanistische Schule hat sich in den zwei

letzten Jahrzehnten auf dem Gesamtgebiet der Germanistik, ganz besonders aber auf dem der niederdeutschen Philologie, in hervorragender Weise verdient gemacht. Beredtes Zeugnis dafür legen die zahlreichen wertvollen Veröffentlichungen ab, die aus ihrem Kreis hervorgegangen sind, vor allem die bisher erschienenen 19 Bände der »Lunder germanistischen Forschungen». Nunmehr hat die rege Aktivität dieses Forscherkreises auch zur Gründung einer »Niederdeutschen Arbeitsgemeinschaft» und einer als ihr Organ geltenden Zeitschrift »Niederdeutsche Mitteilungen» geführt.

»Der Zweck der neugegründeten Gesellschaft ist die wissenschaftliche Erforschung der niederdeutschen Sprache, Literatur und Kultur von den ältesten Zeiten bis auf unsere Tage.» Dabei soll auch auf die Ausstrahlungen des Niederdeutschen nach aussen geachtet werden. So wird ausdrücklich dessen Einfluss auf die skandinavischen Sprachen in den Forschungsbereich einbezogen. Die Zeitschrift will diesem Zweck dienen, indem sie den Fachgenossen in Schweden und in den Nachbarländern eine Möglichkeit bietet, kleinere Aufsätze, vorläufige Mitteilungen und Materialien zu veröffentlichen. Zugleich soll sie nach Vermögen auch die Lücke ausfüllen, die auf dem betreffenden Arbeitsfelde in Deutschland infolge des jetzigen Notstandes der Wissenschaften entstanden ist.

Bisher sind zwei Lieferungen erschienen. Von dem reichhaltigen Inhalte des ersten Heftes seien besonders hervorgehoben die Aufsätze von Tage Ahldén, Sprachliches Fremdgut im ältesten schwedischen Landrecht, und Torsten Båt, Zum mittelniederdeutschen Lehngut in den Gedenkbüchern von Stockholm. Sie zeigen, dass man die oft behandelte Frage nach den niederdeutschen Lehnwörtern im Schwedischen jetzt planmässiger und auf breiterer Front in Angriff nehmen will, als es früher geschehen ist. Durch weitere Beiträge von Edvin Brugge und Märta Åsdahl werden mittelniederdeutsche und jüngere niederdeutsche Texte bekannt gemacht. Eine bemerkenswerte lexikographische Studie stellt der Aufsatz von Erik Rooth, Zu einem lat.-nd. Vokabular im Reichsarchiv zu Stockholm dar. R. berichtet darin über eine umfangreiche und wortgeographisch wichtige Glossenhandschrift der Gräflich-Braheschen Bibliothek in Skokloster und bestimmt auf Grund einer Auswahl des Wortschatzes ihre Einstellung in die verwandte Überlieferung. Ein modernmundartliches

lautgeschichtliches Problem wird in einem kürzeren Aufsatz von Torsten Dahlberg behandelt. Das Heft schliesst mit Gustav Korléns eingehender Besprechung der Dissertation Gottfried Grunewalds über die mittelniederdeutschen Abstraktsuffixe.

Das zweite Heft erhält dadurch eine wissenschaftsgeschichtliche Bedeutung, dass darin von Conrad Borchling, als letzte Schrift von seiner Hand, ein meisterhaft entworfener Lebensabriss der während des Krieges so tragisch dahingegangenen Agathe Lasch, der Begründerin der mittelniederdeutschen Grammatik, enthalten ist, ebenso ein gleich fesselnder Nachruf auf den unterdessen verstorbenen Altmeister der niederdeutschen Philologie Borchling selbst, verfasst von Erik Rooth. Die Aufsätze von Rooth, Brugge und Constance Grönlund bringen neue Texte. Auch Unterzeichneter durfte mit der Anzeige eines Revaler Vokabulars zu der Edition beitragen. Wortgeschichtliche Untersuchung haben Stapelkamp und Einar Löfstedt geliefert.

Ein ausserordentlich wichtiger Beitrag, der diesem Hefte auf Jahre hinaus einen grossen praktischen Wert verleihen wird, ist ein von Gustav Korlén abgefasster Literaturbericht über die niederdeutsche Forschung in den Jahren 1939—45. Darin werden nicht nur alle in den betreffenden Zeitraum fallenden Neuerscheinungen nach Sprachgruppen und Forschungsgebieten gruppiert aufgezählt, sondern jede irgendwie bedeutende Veröffentlichung wird auch kurz beschrieben und treffend charakterisiert. Auffällig ist die grosse Belesenheit des Verfassers, sowie sein sicheres Urteilsvermögen. Bei der Lektüre dieses Berichtes muss unsereiner bloss bedauern, dass in der Kriegszeit so viel Arbeiten von Belang erschienen sind, die man hier zum erstenmal erwähnt findet.

Zuletzt folgen wiederum Buchbesprechungen, u.a. eine recht abfällige, aber gut begründete von C. A. Althin über Friedrich Maurers schon vor einigen Jahren erschienene Arbeit »Nordgermanen und Alemannen», die durch gewagte Hypothesen schon eine gewisse Sensation erweckt hat, ferner eine weitläufige, aber ergiebige Beurteilung der Dissertation Martta Jaatinens von Gustav Korlén.

Der Anfang des Unternehmens ist in jeder Hinsicht als gelungen und verheissungsvoll zu bezeichnen. Die ersten Nummern zeigen ein zielbewusstes Programm und ein hohes Niveau. Wir haben allen Anlass, der neuen Zeitschrift weite-

ren Erfolg zu wünschen und sie nicht nur unseren Germanisten und Nordisten, sondern auch anderen Philologen und Historikern aufs wärmste zu empfehlen.

Pekka Katara

Tadeusz Lehr-Spławiński, O pochodzeniu i praojczyźnie Słowian (= Ursprung und Urheimat der Slaven). Wydawnictwo Instytutu Zachodniego. Poznań, 1946. 237 Seiten + 6 Kartenbeilagen.

Nach den grundlegenden Arbeiten von Niederle[1] und Vasmer[2] hatten sich die meisten Gelehrten darauf geeinigt, dass die Urheimat der Slaven in der Gegend zwischen den Karpaten und dem mittleren Dnjepr, etwa im heutigen Wolhynien und Podolien, zu suchen ist. In seinem neuen Buch vertritt der bekannte polnische Slavist wieder eine stark abweichende Ansicht : er sucht die slavische Urheimat zwischen der Oder und der Weichsel, in einem Gebiet, das ungefähr demjenigen des im J. 1945 geschaffenen polnischen Staates entspricht. Er stützt sich auf linguistische, toponomastische, historische, anthropologische und ethnographische Argumente, vor allem aber auf die neuesten Ergebnisse der Archäologie. Manches wirkt sehr überzeugend, anderes reizt direkt zum Widerspruch. So lässt z.B. Lehr-Spławiński die Träger der sog. nordeurasischen kammkeramischen Kultur, die in der jüngeren Steinzeit (3000—1700 v. Chr.) von der Oder bis über den Ural und von den Karpaten bis zum Nordkap Jagd und Fischerei trieben, eine »urfinnische» Sprache sprechen, aus der dann (im Anschluss an die alten Theorien des polnischen Slavisten Rozwadowski) verschiedene Gewässernamen dieses ganzen Gebietes gedeutet werden. Ich habe bereits 1939 in meiner 'Kurenfrage' (die Lehr-Spławiński infolge des Krieges wohl nicht zugänglich gewesen ist) zu diesen Theorien Stellung genommen. Hier möchte ich nur darauf hinweisen, dass z.B. gegen die Erklärung des Flussnamens *Njemen* aus einer Ableitung von finn. *niemi* 'Landzunge, Halbinsel' der finnische Slavist Nieminen pro-

[1] Slovanské Starožitnosti I—II—III (Praha 1902—1925); Manuel de l'antiquité slave I—II (Paris 1923—1926).

[2] Beiträge zur historischen Völkerkunde Osteuropas I—II—III—IV (= Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Klasse, 1932—1936).

testiert hat.[1] Der im 13. Jh. in Mecklenburg erwähnte Flussname *Raja* hängt wohl auch kaum mit finn. *ruoja* 'Schlamm' zusammen, sondern gehört zu slav. *rajь** 'Strom' (> 'Paradies'), wie Kalima im nächsten Heft dieser Zeitschrift zeigt. — Ortsnamen ostseefinnischen Ursprungs kann man überhaupt kaum weiter westlich als im Memelgebiet antreffen.

In der jüngeren Steinzeit soll auch ein Ausläufer der im Mittelmeergebiete beheimateten sog. bandkeramischen Ackerbaukultur das Gebiet zwischen Weichsel und Oder erreicht haben. Die Träger dieser Kultur sprachen nach Lehr-Spławiński eine mit dem Etruskischen verwandte Sprache und er sucht Spuren derselben in Ortsnamen der Ostseeküste nachzuweisen. Am interessantesten ist seine Deutung des altpreussischen Flussnamens *Arse*, der auch in Kurland bereits im 13. Jh. erwähnt wird und heute Lettisch *Arze* lautet. Diese beiden Namen haben bisher jeglichem Erklärungsversuch getrotzt; ich selbst begnügte mich (Die Kurenfrage 79) mit der Feststellung, dass »die Bedeutung des zugrunde liegenden Stammes unbekannt» sei. Lehr-Spławiński stellt den altpreussischen Flussnamen zu etrusk. *ars* 'Stein', *Arsia silva*, ital. *Arsoli* u.dgl. Da Bandkeramiker für Kurland nicht nachgewiesen sind, muss, falls seine Deutung richtig ist, dieses etruskische Wort an der Weichsel in die urbaltische Toponomastik eingedrungen und nach Kurland übertragen worden sein.

Die nichtindogermanischen Kamm- und Bandkeramiker wurden um 2000 v. Chr. von einer aus Mitteldeutschland ausgehenden starken Welle der sog. schnurkeramischen Streitaxtkultur überdeckt, die sich über das Baltikum hinaus bis an die mittlere Wolga ausbreitete. Aus der Vermischung der nach allgemeiner Auffassung indogermanischen Schnurkeramiker mit den finnisch-ugrischen Kammkeramikern entstanden in diesem ganzen Gebiet die gemeinsamen Vorfahren der Balten und Slaven. Dort, wo die Schnurkeramiker unvermischt blieben, wurden aus ihnen die Vorfahren der germanischen Stämme. Durch diesen gemeinsamen Ursprung erklären sich, nach Lehr-Spławiński, die zahlreichen grammatischen und lexikalischen Übereinstimmungen zwischen diesen drei Zweigen der idg. Sprachfamilie. Aus der Substratsprache der Kammkeramiker sollen dagegen gewisse baltisch-slavische Eigentümlichkeiten stammen, die anderen idg. Sprachen zu fehlen scheinen, wie

[1] Virittäjä 1946, Seite 292.

z.B. der Instrumentalis praedicativus, der dem finn. Essiv entspricht (z.B. russ. *быть волком*, lit. *bũti vilkù*, finn. *olla sutena* 'Wolf sein') oder der Gebrauch des Genitivobjektes im negierten Satz, entsprechend dem finn. Partitiv. Auch einige Wörter sollen in dieser alten Zeit aus der finnisch-ugrischen Sprache der Kammkeramiker ins Slavische (warum aber nicht ins Baltische?!) eingedrungen sein, wie z.B. **polъ* (russ. *пол* 'halb, Geschlecht', poln. *pół*, tsch. *půl* 'halb') < finn. *puoli(so)*, mordw. *pola* 'Gatte, Gattin', wotjak. *pal*, syrjän. *pe̮l* 'Seite; eines von einem Paar; Gattin'; oder **sani* pl. (russ. *сани*, poln. *sanie*, tsch. *sáně* 'Schlitten') < wog. *šun*, lapp. *čüö'nne* 'Schlitten' usw. — Die Spaltung der baltoslavischen ethnischen und sprachlichen Einheit geschah nach Lehr-Spławiński in der Bronzezeit (1500—1000 v. Chr.) durch eine zweite indogermanische Invasion, die er die »venetische» nennt und mit den Trägern der sog. Lausitzer Kultur identifiziert. Diese Kulturwelle überspülte nur den äussersten Westen des baltoslavischen Gebietes, etwa bis zum Pregel, und dort entstanden aus der Vermischung der Urbaltoslaven mit den Venetern die Urslaven, die noch ein Jahrtausend später als *Venethi* bei Tacitus, *Οὐενέδαι* bei Ptolemaios erwähnt werden. Eingehende Kritik dieser Theorie muss den Prähistorikern überlassen werden; vom linguistischen Standpunkt erscheint sie vor allem wegen lit. *gel(e)žìs*, lett. *dzèlzs*, altpreuss. *gelso*, gemeinslav. *želězo* bedenklich, weil diese Wörter ausschliesslich 'Eisen' bedeuten und das Fortdauern einer baltoslavischen Spracheinheit wenigstens bis zum Beginn der Eisenzeit, also bis etwa 500 v. Chr. voraussetzen.

Den germanisch-slavischen Lehnbeziehungen widmet Lehr-Spławiński einen verhältnissmässig knappen Raum. Er gibt einerseits zu, dass es auf dem von ihm untersuchten Gebiet zwischen der Oder und der Wolga alte germanische Ortsnamen gibt (einen solchen erblickt er z.B. im Flussnamen **Polta*, altruss. *Полота*, wovon der Name der Stadt *Полот-ьскъ*, heute *Polozk*, den er zu deutsch. *Fulda* stellt) und er nimmt slavisch-germanische Berührungen für die Zeit vor der 1. Lautverschiebung an. Er betont aber anderseits oft und nachdrücklich, dass die germanischen Funde in dem obenerwähnten Raume nirgends einer sesshaften germanischen Bevölkerung angehören, sondern auf zufällige germanische Raubzüge zurückzuführen seien. Ich persönlich kann jedenfalls nicht seiner negativen Einstellung zu der ganz allgemein akzeptierten

Gleichung slav. *Sьlęd'źь* < german. *Siling-* zustimmen. Nach Lehr-Spławiński soll der Name eines Flusses oder eines Berges (poln. *Ślęza*, bzw. *Ślęża*, von dem *Śląsk* 'Schlesien' abgeleitet worden sei) nicht auf einem Stammesnamen beruhen können, da solche Fälle nirgends vorkämen. Im alten Kurland lassen sich aber eine *Letysche beke* und eine *Lyvesche beeke* (lett. *lībs vaĩks*) nachweisen (Die Kurenfrage 437 u. 441) und Bror Åkerblom hat in Finnland zahlreiche Berg- und Flussnamen festgestellt, deren erster Bestandteil den Stammesnamen *Lapp-* enthält.[1] Natürlich würde man, falls der Flussname direkt vom Stammesnamen **sьlęg-/ *sьlęd'ź-* < germ. *siling-* abgeleitet worden wäre, ein Suffix *-ja* erwarten, das im Namen des Berges *Ślęża* < **sьlęg-ja* auch tatsächlich vorliegt (vgl. den vom Waräger-Namen abgeleiteten russischen Ortsnamen *Вeряжа* < **vęring-ja*).[2] Der Landesname poln. *Śląsk* (alt *Śląsko*), tschech. *Slezsko* 'Schlesien', mag er nun vom germanischen Stammesnamen *siling-* oder, wie Lehr-Spławiński will, von einem echt slavischen Stamme **slęg-* (in poln. *ślęganina* 'Regenwetter'?) abgeleitet worden sein, muss früher einmal **Ślężsko* < **Sьlęgьsko* gelautet haben, vgl. z.B. russ. *Вeрясско* < **Veriažьsko* < **vęring-ьsko*.[3] Schwer zu erklären ist allerdings *Ślęza*, denn eine ähnliche Ableitung mit *-a*, etwa ein russ. **Вeряза* neben *варяг* oder **княза* neben *князь* < *kъnęďźь* < germ. **kuningaz* ist m.W. nirgends belegt, man beachte aber die Tatsache, dass z.B. Brückner (Slavia XIII, 1934—35, S. 276) auch den Flussnamen in der Form *Ślęża* anführt. Dass hohe Alter eines slavischen Stammes **slęg-* ist auch schon deswegen unwahrscheinlich, weil diese Form sogar im Polnischen, wie Lehr-Spławiński selbst zugibt, nur eine Nebenform zu **slęk-* (in poln. *ślęczeć* 'fortwährend sitzen, sich abmühen', urspr. 'nass sein') ist und z.B. im Russischen völlig unbekannt ist: dort kommt nur *слякоть* 'nasser Schmutz' (< **slęk-oti*) vor.

Nach Lehr-Spławiński sollen jedenfalls seit der Entstehung der Lausitzer Kultur im Gebiet zwischen Weichsel und Oder nur Vorfahren der heutigen Slaven gewohnt haben, die allerdings bereits in der Hallstattzeit (700—400 v. Chr.) nach

---

[1] Lappnamnen i Finland (= Folkmålsstudier XI, Helsingfors 1945).

[2] R. Ekblom: *Rus-* et *Vareg-* dans les noms de lieux de la région de Novgorod (= Archives d'Etudes Orientales, vol. 11, Stockholm 1915), Seite 40 ff.

[3] A.a.O., Seite 52 ff.

Wolhynien und Podolien vorgedrungen waren, wo sie Herodot als *Νευροί* erwähnt. Die übrigen Gebiete, wo wir die Slaven zu Beginn der historischen Zeit antreffen, sollen von ihnen erst später besiedelt worden sein.

Es ist unmöglich, die Masse des vom Verfasser mit erstaunlicher Klarheit behandelten Stoffes hier zu referieren; das Buch muss als ein grosses Ereignis auf dem Gebiete der Slavistik betrachtet werden. Der Verfasser wird sich auf einen sehr starken Widerspruch seitens der Sprachvergleicher, besonders der Finno-Ugristen, gefasst machen müssen, sein Werk wird aber ganz sicher manche befruchtende Anregung zu weiterer Forschung auf diesem Gebiete geben.

V. Kiparsky

Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, I—VI. București, Fundația Regală pentru literatură și artă.

Le grand ouvrage de M. Rosetti, destiné à remplacer l'*Histoire de la langue roumaine*, déjà vieillie, de O. Densusianu, se compose de six volumes, qui présentent l'évolution du latin au roumain moderne. Le premier volume (*Limba latină*, 1938, 220 pages) expose les changements phonétiques et morphologiques subis par le vieux vocabulaire latin sur le territoire qui devait devenir roumain. Le deuxième (*Limbile balcanice*, 2e édition, 1943, 157 pages) traite du problème compliqué des substrats balcaniques possibles: thrace, illyrien, grec, iranien et germanique. Le troisième volume (*Limbile slave meridionale*, 1940, 140 pages) présente l'influence slave sur le latin balcanique entre le VIIe et le XIVe siècles. Le quatrième (*Româna comună*, 1941, 123 pages, 2 cartes hors texte) s'occupe de la formation du roumain comme langue néolatine entre le VIe et le Xe siècles, c'est-à-dire jusqu'à la séparation définitive entre le dacoroumain et l'aroumain (méglénoroumain). Le cinquième volume, qui selon la préface que l'auteur a mise en tête du sixième, aurait dû traiter des relations linguistiques entre les roumains et les hongrois ainsi que de l'expansion de la langue roumaine des deux côtés du Danube après le Xe siècle, manque encore. L'auteur constate avec regret que dans les circonstances actuelles un voyage à Budapest, nécessaire pour un tel travail, n'est pas réalisable et se propose de le remettre à un temps plus propice aux recherches scientifiques. Enfin, le volume VI

(*Din secolul al XIII-lea până în secolul al XVII-lea*, 1946, 316 pages) nous présente l'évolution du roumain commençant par l'apparition des premiers mots roumains dans des textes slaves et autres jusqu'à l'éclosion d'une littérature originale en roumain.

Tout l'exposé de M. Rosetti est d'une clarté et d'une exactitude presque absolues. On pourrait même dire que l'auteur est parfois, de crainte d'être inexact, trop prudent et trop réservé dans ses jugements. C'est ainsi qu'un slavisant, par exemple, voudrait avoir une solution de l'énigme connue: pourquoi le roumain, qui aurait subi une très forte influence slave à partir de l'invasion slave aux Balkans, c'est-à-dire dès le VI^e siècle, n'a pas conservé, parmi ses emprunts slaves, plusieurs formes primitives des diphtongues slaves en *r* et *l* qui, comme on admet généralement, ne furent altérées qu'au VIII^e siècle? Vu que plusieurs langues devenues voisines du slave avant le VIII^e siècle ont conservé beaucoup d'emprunts du type ancien, on s'attendrait à en trouver aussi en roumain.[1] M. Rosetti cite, en effet, les mots roumains *baltă* 'bourbier, marais, étang, lac', *gard* 'haie, clôture', et *daltă* 'fermoir, ciseau' qui correspondent au vieux-slave *blato*, *gradъ* et *dlato*, mais ce n'est que pour les deux premiers qu'il admet, avec hésitation, la possibilité d'un emprunt ancien (»înainte de efectuarea metatezei», III, 60). Ailleurs (II, 110) il considère *baltă* comme non-slave: »în română nu poate veni din slavă». Quant à *daltă*, M. Rosetti est porté à croire que c'est un emprunt récent, dont le groupe initial *dl-*, inconnu en roumain, aurait subi une métathèse dans la bouche des roumains. Or on sait que le groupe initial *tl-*, aussi inconnu en roumain, n'a pas subi de métathèse, mais fut remplacé par *cl-* dans *clacă* 'corvée' < vieux slave *tlaka* 'id.' (cf. lit. *talkà* 'assistance mutuelle, festin après le travail terminé', d'où finn. *talkoo* 'id.'). On s'attendrait alors à un **glată* plutôt qu'à un *daltă* < *dlato*. Un autre savant roumain, G. Nandriș, semble admettre[2] que les trois mots mentionnés auraient été introduits dans la langue littéraire bulgare sous une forme dialectale, sans métathèse, par l'exarque Jean de Bulgarie, dont les œuvres contiennent, en effet, quelques formes semblables. Il est cependant

[1] Cf. mon compte rendu dans le XLV^e tome de la présente revue, page 43.

[2] Voir en dernier lieu *The Slavonic and East European Review*, XXIV, No. 63 (1946), page 169.

peu probable que ces mots, d'un caractère absolument profane, auraient pénétré dans le roumain parlé par l'intermédiaire du slavon ecclésiastique où ils ne pouvaient pas être employés trop souvent.

M. Rosetti est également prudent et réservé quant à la toponymie, qui n'est, malheureusement, que trop souvent l'objet d'une fantaisie presque illimitée. C'est ainsi que nous préférons absolument ses étymologies iraniennes des noms de fleuves *Danuvius*, *Δάναστρις*, *Δάναπρις*, *Πυρετός* aux étymologies thraces proposées par Lehr-Spławiński (voir page 40 du présent fascicule), qui supposent une population thrace là où les anciens géographes n'en savent rien. C'est pourquoi il est à regretter que l'article de K. Kasparsons *Illyrica*, publié en letton, à Riga, la veille du désastre européen [1], n'est certainement pas parvenu en Roumanie et que, par conséquent, nous ne savons pas l'opinion de M. Rosetti sur les rapprochements nombreux entre les noms de personnes et de lieux des anciens Balkans d'un côté et ceux de Lettonie de l'autre, faits par Kasparsons. Comme il s'agit, dans plusieurs cas, de mots d'une longueur imposante (par exemple *Ausancalione*, *Αὐσανκαλεί*, *Bausiona*, *Gailonius*, *Indenea*, *Πιγούντιον*, *Tautonius*- en Illyrie ancienne; *Aũsukalēji*, *Baũzani*, *Gailuonas*, *Ìndẽni*, *Pîguta*, *Tautuonas* en Lettonie moderne), il serait peut-être imprudent d'attribuer ces ressemblances au pur hasard. On serait même tenté de prolonger la liste de Kasparsons, par quelques appellatifs: roum. *mal* 'bord escarpé, berge, rive (d'un fleuve), rivage (de la mer)', expliqué d'ordinaire comme élément balcanique et rapproché de l'albanais *mal'* 'Berg, Gebirge' a une correspondance exacte en letton: *mala* y signifie 'Rand, Ufer, Ecke, Kante, Gegend'. Roum. *doină* 'chanson populaire' est à coup sûr en relation avec lit. *dainà*, lett. *daĩņa* qui a exactement le même sens. Seraient-ce des vestiges de la population protoillyrienne qui, d'après les archéologues, aurait occupé, pendant l'époque néolithique, tout le territoire entre la Dalmatie et la Prusse Orientale? — Je voudrais y ajouter encore une ressemblance curieuse: parmi les expressions communes »balcaniques» M. Rosetti cite (II, 126) roum. *a se spăla pe ochi* 'se laver le visage', littéralement = 'se laver les yeux', qui se trouve aussi en albanais, en bulgare et en nouveau grec.

[1] *Filologu Biedrības Raksti*, XX sējums (Rīgā 1940), p. 188—204.

Chose étrange, cette même expression se rencontre en letton (*acis mazgāt*) et même en finnois (*pestä silmänsä*). Ici, il pourrait évidemment s'agir d'une communauté d'usage chez une population primitive: en se débarbouillant on n'avait pour but que d'effacer la chassie des yeux, pour voir clair.[1]

Encore quelques observations de détail: les seules langues slaves qui aient encore conservé la voyelle *y*, le russe et le polonais, n'en connaissent qu'un seul type, et non deux variantes, comme le semble admettre M. Rosetti (III, 48); le *y* du russe *мы* 'nous' est exactement le même que celui du *быть* 'être'. Certes, chaque *y* russe ou polonais peut être allongé dans le langage affecté, mais cet allongement ne joue aucun rôle phonologique. Je me demande si roum. *costeliv* 'gringalet' est vraiment de formation roumaine avec le suffixe slave *-iv*, comme le croit M. Rosetti (III, 78): il existe en vieux slave, *костьлиєъ* 'osseux', en russe, *костли́вый* 'osseux' et *костля́вый* 'décharné, maigre', qui auraient bien pu être la source d'un emprunt direct pour le mot roumain.

M. Rosetti donne de précieux renseignements bibliographiques sur toutes les questions peu claires. Nous avons noté avec grande satisfaction que même les ouvrages publiés en Finlande ne lui ont pas échappé.

En somme, l'ouvrage de M. Rosetti est un manuel excellent pour tout romaniste, qui y trouvera un exposé admirablement clair des choses latines. Aux slavisants M. Rosetti pose une quantité de problèmes intéressants. Nous ne pouvons qu'accepter sans réserve sa constatation dans la préface du tome III: »Progresul cunoştinţelor noastre, în acest domeniu, va veni fie dela un slavist cu suficiente cunoştinţe în domeniul romanisticei şi al limbilor balcanice, fie dela un romanist balcanizant care să aibă cunoştinţe temeinice de slavistică».

V. Kiparsky

---

[1] Mais il suffit peut-être, pour expliquer ces sortes de formules, de rappeler que dans diverses langues »visage» et »vue» sont facilement synonymes, les yeux étant considérés comme l'élément essentiel de la figure humaine. »Visage» est étymologiquement identique à »voir». En ancien français la formule consacrée est *laver son vis*.

Mitteilungen

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: A. Långfors, Bespr. von Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CLXXVI — CLXXXIV (1939—1944), in Romania, LXIX (1946), S. 127—132.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: Neuphilologische Mitteilungen, XL—XLII (1939—1941), bespr. von Mario Roques in Romania, LXVII (1942—1943), S. 400—2. — Commentationes philologicae in honorem Arthur Långfors (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B. L), bespr. von M. Roques und A. Jeanroy, das., S. 371—3. — Pekka Katara, Die ursprünglich reduplizierenden Verba im Niederdeutschen, bespr. von A. G. van Hamel in Neophilologus, XXVII (1942), S. 154. — Erik v. Kraemer, Le type du faux mendiant dans les littératures romanes depuis le moyen âge jusqu'au XVII^e siècle, bespr. von Mario Roques in Romania, LXIX (1946), S. 140—1. — Ilmari Lahti, La métathèse de l'R dans les idiomes romans, bespr. von M. Roques, Romania, LXVII, S. 419, von Antonio Llorente Maldonado de Guevara in Revista de filología española, XXIX (1945), S. 330—338. — — A. Långfors, L'arriereban d'Amours, poème du XIII^e siècle inspiré par le Bestiaire d'Amour de Richard de Fournival (in Mélanges de philologie offerts à M. Johan Melander), bespr. von M. Roques in Romania, LXVII, S. 540. Ders., Miracles de Gautier de Coinci, extraits du manuscrit de l'Ermitage (Annales Academiae Scientiarum Fennicae B XXXIV, 1937), besprochen von Jiří Straka in Časopis pro moderní filologii XXV (1939). S. 211—212; von Robert Bossuat in Bibliothèque de l'École des Chartes XCIX (1938), S. 365—66; von K. Sneyders de Vogel in Neophilologus, XXVII (1941), S. 72. — Eero K. Neuvonen, Los arabismos del español en el siglo XIII, bespr. von F. Lecoy in Romania, XLIX (1946), S. 138—9. — Holger Petersen Dyggve, Le manuscrit fr. 1708 de la Bibliothèque nationale, bespr. von K. R. Gallas in Neophilologus, XXVII (1941), S. 72. Ders., Trouvères et protecteurs de trouvères dans les cours seigneuriales de France, bespr. von M. Delbouille in Revue belge de philologie et d'histoire, XXIV (1945), S. 242—4. Ders., Moniot d'Arras et Moniot de Paris (in Mémoires de la Société néophilologique, XIII), bespr. von Maurice Wilmotte in Le Moyen Age, LIII (1940), S. 117—121. — Veikko Väänänen, Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes, bespr. von Jeanne Vieilliard in Bibliothèque de l'École des Chartes, CII (1941), S. 210.

Ein mittelniederdeutscher Rechtsausdruck[1]

In einer Urkunde des Hamburger Erzbischofs aus d. J. 1059 heisst es: X talenta annone cum universo ad haec pertinente *oftomo*.[2] Hier kommt in den Urkunden anscheinend zum ersten Mal ein Wort vor, von dem ausserdem noch folgende Formen gebräuchlich waren: ochtom[3], ochtum[4], otthum[5], ochtuma,[6] ochtume,[7] ochton,[8] ochteme,[9] ohteme[10], octheme[11], oychteme[12], ochtemme[13], ogtem[14], ochtme[15], (ochtine[16]), ogtme[17], ochtema[18], ochtim[19], ochtelem[20], ochtendum[21], ochmunde[22], ochmunt[23], ochtmund[24], ochtmundt[25], ochtmunt[26], ochtemunt[27], ochtmunde[28], octimunt[29], (vehmunde[30]), ucht[31], uchte[31], uchten (Plur.)[33]. Im Gebiet der Erzdiözese Bremen war die Form ochtum verhältnismässig allgemein eingebürgert. Formen wie ochmunt u.dgl. treten vor allem in der Grafschaft Hoya und den sie umgebenden Gebieten auf. Es ist wahrscheinlich, dass sich die Verbreitung des Wortes auf das alte niedersächsische Gebiet beschränkt. Die meisten der obengenannten Formen werden in lateinischen Urkunden als erläuternder Zusatz wie etwa: decimam, que vulgariter vocatur ochtim.

Laut Schiller-Lübben bedeutet dieses Wort: »Der kleine Viehzehnte, der von jungen Hausthieren gegeben wird; noch verschieden von dem Schmalzehnten.» Daneben wird auch die Erklärung Woestes wiedergegeben, wonach bisweilen ein Viehzehnt besonderer Art, nämlich die Erstlingsabgabe (primitiae) gemeint sein kann.[34]

Die Zehnten wurden meist in zwei Hauptarten eingeteilt, nämlich den Grosszehnt, der hauptsächlich vom Getreide erhoben wurde (decima maior), und den Schmalzehnt, der grundsätzlich jedes zehnte geborene Tier traf (decima minuta). Ganz offenbar bedeutet »ochtum» den Schmalzehnt — »decima minuta».[45] Dies beweisen u.a folgende Auszüge aus Urkunden: an decima frugibus infra septa alicuius curie seminatis ad maiorem decimam ipsius loci vel ad minorem que ochmunt dicitur, pertineret (aus dem Beschluss der Generalsynode

des Bistums Minden i.J. 1314)[26], in minuta decima que vulgo uchte dicitur[37], decimam carnium que ochtine vulgariter dicitur[38], preterea decimam pretaxate curie agrorum et pecudum, quod vulgariter ochteme dicitur[39], minuta decima, que ochmunt dicitur.[30]

Die Ansicht Woestes, dass zuweilen auch Erstlingsabgabe gemeint sein kann, verdient jedoch nähere Untersuchung. Eine solche Bedeutung des Wortes uchten vermutet er in der folgenden Stelle eines Besitzregisters des in Westfalen gelegenen Klosters Bredelar: Primo van unseme huse und houe in der stat und von deme gude to Lutterinchusen III müdde roggen und IIII müdde haueren unde teinden und uchten alse dat uellit.[41] Diesem Beispiel ist jedoch kein allzu grosses Gewicht beizumessen. Es wurden nämlich sowohl »decima» als »tegede» oft nur in der Bedeutung von Grosszehnten gebraucht[42], und darum lässt sich auch hier annehmen, dass mit »teinden» nur der Grosszehnt bezeichnet wird, wonach mit »uchten» dann der Schmalzehnt gemeint sein muss.[43]

Schon grössere Schwierigkeiten verursachen dem Forscher die folgenden, vorherrschend einige Zehnten der Grafschaft Hoya betreffenden Urkunden, in denen es u.a. heisst: den Thegheden tho Barwinkele beyde luttyke Thegheden unde grote Smale thegeden unde den Ochmunt[44], den Thegheden tho Godesbunde buten den dorppe unde bynnen deme dorppe beide smalen thegheden unde dene ochtmunt mit allen rechte unde tho behorende[45], denn Tegedenn to gadesbunde den haluen Tegedenn to rosschem buten unde bynnen denn dorpenn beyde grodt unde smael unde den ochtmundt myt alleme rechte unde tobehorende[46], tegeden to Escher by Haddendorpe in der herschup van Schowenborg belegen mit deme schmalen tegeden undt Ochtmunde.[47] In einem Weisthum von Schmalenberg aus d.J. 1540 lautet eine entsprechende Stelle: eynen theynden in den vorgemelten dorperen der sy cleyn off groyt myt dem vcht theynden.[48]

Da andererseits »smaltegede» = »decima minuta»[49] ist,

hat es zunächst den Anschein, als ob »ochtum» nicht immer gleichbedeutend mit Schmalzehnt sein könnte. Hierbei ist jedoch in Betracht zu ziehen, dass in Urkunden des Mittelalters »verschiedene Benennungen für einen Begriff neben einander» erscheinen, und dass »seu, vel» und »et» gebraucht werden, obgleich dieselbe Abgabe gemeint ist. Hierzu hat nicht nur die Vorliebe für eine wortreiche Ausdrucksweise beigetragen, sondern auch der Wunsch, die Rechtsforderungen anderer abzuwehren.[50] So verraten die letztgenannten Urkunden das Bestreben, deutlich kund zu tun, dass die sämtlichen Zehnten dem neuen Besitzer überlassen werden. Nachrichten über besondere Tiererstlinge sind sehr selten. Immerhin ist möglich, dass eine solche Abgabe zuweilen im Viehzehnt mit einbegriffen war.

Die Etymologie des Wortes ist unklar.[51] Es ist behauptet worden, dass es vom Worte auchen = vermehren [52] und uchten = gebären [53] herzuleiten sei. Nicht undenkbar ist auch, dass es nach dem lateinischen »octoni» gebildet ist.

Dann aber taucht die Frage auf, weshalb dieses Wort auf den achten statt auf den zehnten Teil zurückgeht. Am nächsten liegt die Erklärung, dass jedes achte Tier als Zehnt gefordert sein könnte. In der Generalsynode des Bistums Verden i.J. 1344 wurde bestimmt, dass beim Viehzehnten das siebente Stück geleistet werden solle.[54] Dies beweist, dass man sich nicht immer mit nur jedem Zehnten des Ertrages begnügt hat. – Damit ist allerdings noch nicht gesagt, dass die Anforderung jedes achten geborenen Tieres als Zehnt eine Vergrösserung der Belastung bedeutete. Gegen Ende des Mittelalters wurde im Bistum von Eichstätt, wenn die Anzahl der Lämmer acht oder weniger betrug, von jedem Lamm eine bestimmte Geldabgabe erhoben; umfasste jedoch die Lämmerherde neun oder zehn Tiere, wurde eines von ihnen als Zehnt genommen, doch war es im ersteren Falle üblich (also falls es sich um neuen Lämmer handelte), dem Zehntpflichtigen das Lösegeld für ein Lamm auszuzahlen.[55] Ein entsprechender Brauch liesse sich dort

annehmen, wo die Benennung »ochtum» entstanden war. Dann bildete jedoch jedes achte Tier die oberste Grenze, unterhalb derer die Sachabgabe durch eine Geldleistung abgelöst werden konnte. Die Bezeichnung kann später beibehalten worden sein, auch wenn die Zehnterhebung ganz umgestaltet, z.B. in eine reine Geldabgabe verwandelt wurde, und sich dann auf Gebiete verbreitet haben, wo die Erhebung der Zehnten immer in anderer Weise vor sich gegangen war.[56]

Die vorstehenden Ausführungen dürften ausreichen, um darzutun, dass der Ableitung des Wortes »ochtum» von dem lateinischen »octoni» geschichtliche Einwände nicht entgegenstehen. Die philologische Zulässigkeit der Ableitung bleibt dagegen noch offen.

---

[1] Beim Studium der mittelalterlichen Geschichte Niedersachsens ist mir in den Urkunden das Wort, »ochtum» in verschiedenen Formen begegnet. Auf Anregung von Herrn Prof. Pekka Katara, dem ich ebenso wie Herrn Prof. Arvi Korhonen für die mir zuteil gewordene Förderung danke, habe ich die diesbezüglichen Belege gesammelt, um den auf dem Gebiete der germanischen Philologie tätigen Forschern die Klarlegung der vorläufig unbekannten Formentwicklung und Etymologie des Wortes zu erleichtern.

[2] J. E. Dahlmann, der i.J. 1827 diese Urkunde als Anhang zur Johann Adolfi's genannt Neocorus Chronik des Landes Dithmarschen I S. 571—573 veröffentlichte, hatte dieses Wort als »ostomo» gelesen. J. M. Lappenberg, der sich eine Copie der damals in Kopenhagen aufbewahrten Urkunde verschafft hatte, gab in demselben Jahr im Staatsbürgerlichen Magazin, mit besonderer Rücksicht auf die Herzogthümer Schleswig-Holstein und Lauenburg VII (Ueber eine Ditmarschen betreffende Urkunde des Erzbischofes Adalbert S. 464 472) mehrere Berichtigungen der von Dahlmann veröffentlichten Urkunde heraus, wobei er jedoch jenes Wort unberichtigt liess. In einer Besprechung der Herausgabe der Chronik durch Dahlmann veröffentlichte A. L. J. Michelsen in derselben Zeitschrift (S. 424 463) die Urkunde aufs neue nach ihrem Original (S. 434—436), und dabei gebrauchte er für das Wort die Form »ostonio». In seinem i.J. 1842 herausgegebenen Hamburgischen Urkundenbuch (Urkundenbuch wird im folgenden mit UB bezeichnet) I N:o 80 behält J. M. Lappenberg seine

Form auch fernerhin bei. Dagegen heisst es in den von P. Hasse i.J. 1886 veröffentlichten Schleswig-Holstein-Lauenburgische Regesten und Urkunden I N:o 44 bereits »Oftomo». Dass diese letztere Form richtig ist, beweist ein Lichtdruck der Urkunde, den Bernhard Schmeidler seinem Hamburg-Bremen und Nordost-Europa von 9. bis 11. Jahrhundert (1918) als Beilage beifügte, so bald man das Wort mit den Worten monasterium, pentecostes (Zeile 12), festivitate (Z. 13), Lacstidi (Z. 14), postea, potestate, consistant, testium, istis (Z. 16), nostris (nicht ganz deutlich, Z. 19), pristine (Z. 20) der Urkunde vergleicht. Vgl. auch die von Otto Heinrich May herausgegebenen Regesten der Erzbischöfe von Bremen I (Veröffentlichungen der Historischen Kommission für Hannover, Oldenburg, Braunschweig, Schaumburg-Lippe und Bremen XI 1937) No 256.

[3] UB der Stadt Halberstadt I hrsg. v. Gustav Schmidt (Geschichtsquellen der Provinz Sachsen und angrenzender Gebiete VII 1878) N:o 21 = Reg: UB des Hochstifts Halberstadt und seiner Bischöfe I hrsg. v. Gustav Schmidt (Publicationen aus den K. Preussischen Staatsarchiven XVII 1883) N:o 557 v.J. 1223.

[4] Bremisches UB hrsg. v. R. Ehmck und W. v. Bippen I (1873) N:o 210 – Monumenta Inedita rerum Germanicarum praecipue Bremensium II hrsg. v. Johann Vogt (1752 ff.), Regesten .. Bremen I N:o 933 v.J. 1238, wird in den Jahren 1244, 1257 und 1299 bestätigt (Oorkondenboek van het sticht Utrecht tot 1301 hrsg. v. S. Muller Fz. II 1940 N:o 1015, Monumenta.. Vogt II S. 61 N:o 24, Auszüge Bremisches UB I N:o 229, N:o 276, vgl. Regesten .. Bremen I N:o 964, N:o 1051, N:o 1498). — Monumenta.. Vogt II S. 61 N:o 24, Auszug Bremisches UB I N:o 276 S. 317, vgl. Regesten .. Bremen I N:o 1051 v.J. 1257. — Monumenta .. Vogt II S. 230 N:o 8, vgl. Regesten .. Bremen I N:o 1192 v.J. 1271. — M. Bahrfeldt: Die Münzen der Stadt Stade (Numismatische Zeitschrift XI 1879) S. 372—375 N:o 4, vgl. Regesten .. Bremen I N:o 1198 v.J. 1272. — Monumenta .. Vogt II S. 293 N:o 28 v.J. 1326. — A.a.O. I S. 605 N:o 14 v.J. 1333. — Das Vörder Register hrsg. v. Wilhelm v. Hodenberg (Bremer Geschichtsquellen II 1856) S. 28, 37 und 42 um 1500.

[5] Laut mir liebenswürdigerweise vom Preussischen Staatsarchiv in Hannover zugestellter Abschrift nach dem Original Kl. Lilienthal N:o 31 v.J. 1244, Regesten .. Bremen I N:o 967.

[6] UB des Hochstifts Hildesheim und seiner Bischöfe II hrsg. v. H. Hoogeweg (Quellen und Darstellungen zur Geschichte Niedersachsens VI 1901) N:o 1317. N:o 1318 v.J. 1301, N:o 1467

v.J. 1304, Historia ecclesiae Gandershemensis cathedralis et collegiatae diplomatica hrsg. v. Iohannes Christophorus Harenbergius (1734) S. 1706 v.J. 1340.

[7] Westfälisches UB VII (1908) N:o 187 (vgl. N:o 188) = UB zur Landes- und Rechtsgeschichte des Herzogthums Westfalen IV hrgs. v. Joh. Suibert Seibertz (1864) N:o 1080 v.J. 1220.

[8] Bremisches UB I N:o 161 S. 189 v.J. 1230 (über die Datierung vgl. Friedrich Prüser: Die Güterverhältnisse des Wilhadi-Stephanikapitels in Bremen, Bremisches Jahrbuch 30 1926 S. 201—202).

[9] Regesten . . Bremen I S. 102 — Hamburgisches UB I N:o 135 Anm. 1. — UB . . Hildesheim I hrsg. v. K. Janicke (Publikationen aus den K. Preussischen Staatsarchiven LXV 1896) N:o 820 v.J. 1249.

[10] A.a.O. II N:o 188 v.J. 1226.

[11] A.a.O. I N:o 654 v.J. 1212.

[12] Das von Schiller-Lübben III S. 214 erwähnte Wort v.J. 1319 nach dem Archiv für Geschichte und Altertumskunde Westfalens hrsg. v. P. Wigand IV S. 100.

[13] UB des Klosters Neuenwalde hrsg. v. H. Rüther (1905) N:o 86 v.J. 1362.

[14] Bremisches UB I N:o 87 S. 99 um 1200.

[15] UB der Stadt Goslar und der in und bei Goslar belegenen geistlichen Stiftungen II hrsg. v. Georg Bode (Geschichtsquellen der Provinz Sachsen. . . XXX 1896) N:o 51 v.J. 1258.

[16] UB des in der Grafschaft Wernigerode belegenen Klosters Drübeck hrsg. v. Ed. Jacobs (Geschichtsquellen der Provinz Sachsen . . . V 1874) N:o 17 v.J. 1231. Diese Lesart kann eine fehlerhafte Wiedergabe des Wortes »ochtme» sein.

[17] Codex traditionum Corbeiensivm hrsg. v. Iohannes Fridericus Falke (1752) S. 930 v.J. 1245, auch in Christian Ulrich Grupen: Origines et Antiqvitates Hanoverenses (1740) S. 131—132 erwähnt.

[18] Codex . . Falke S. 77 v.J. 1308.

[19] UB . . Goslar II N:o 50 v.J. 1258.

[20] UB des Hochstifts Halberstadt II (angeführte Serie XXI 1886) N:o 688 v.J. 1239.

[21] Altes und Neues aus den Herzogthümern Bremen und Verden hrsg. v. Joh. Hinr. Pratje (1769) I S. 189—190 N:o 5 v.J. 1339.

[22] Westfälisches UB IV N:o 1986. Schiller-Lübben III S. 214 bringt die Form ochmund als einer v.J. 1324 datierten olden-

burgischen Urkunde gemäss, doch das Oldenburgisches UB I—VIII (I hrsg. v. Dietrich Kohl, II—VIII hrsg. v. Gustav Rüthning 1914—1935) kennt keine Urkunde solchen Datums, wohl aber eine aus demselben Jahre stammende Urkunde, in der die Form »ochmunt» vorkommt (vgl. die folgende Anm.).

[23] UB der Stadt Hannover bis zum Jahre 1369 hrsg. v. C. L. Grotefend und G. F. Fiedeler (UB des historischen Vereins für Niedersachsen V 1860) N:o 20 = Grupen . . Origines S. 133 v.J. 1257. — Westfälisches UB X hrsg. v. Robert Krumbholtz (1940) N:o 433 v.J. 1314. — Reg: Oldenburgisches UB IV N:o 368 v.J. 1316. — Hoyer UB VII hrsg. v. Wilhelm v. Hodenberg (1848) N:o 78 = Reg: Westfälisches UB X N:o 789 v.J. 1321. — Reg: Oldenburgisches UB IV N:o 408 und 409 v.J. 1324. — Grupen . . Origines S. 134 v.J. 1354. — Hoyer UB I (1848) N:o 171 = Reg: Oldenburgisches UB II N:o 410, vgl. Schiller-Lübben III S. 214—215 v.J. 1359.

[24] Laut Schiller-Lübben III S. 214 erscheint diese Form in einer oldenburgischen Urkunde v.J. 1338, und wie in Grupen . . Origines S. 131—132 mitgeteilt wird, auch in einer Urkunde v.J. 1330, sowie in einem Protokoll der Stadt Hannover v.J. 1400.

[25] Erwähnt von Grupen . . Origines S. 131 v.J. 1348 und Hoyer UB II (1848) N:o 76 v.J. 1475.

[26] Calenberger UB IX hrsg. v. Wilhelm v. Hodenberg (1855) N:o 46 v.J. 1293. — UB . . Hannover I N:o 315 v.J. 1353. In Philippus Julius Rehtmeier: Des Braunschweigischen und Lüneburgischen Chronici III Tomus (1722) S. 1842 steht es in der Form »ochtmund». — Hoyer UB II N:o 65, vgl. Schiller-Lübben III S. 215 v.J. 1403.

[27] Calenberger UB VIII (1855) N:o 98 v.J. 1347.

[28] Westfälisches UB IV N:o 2584 v.J. 1299. — Hoyer UB I N:o 1092 (195a) Anm. 1 v.J. 1370. — A.a.O. I N:o 210 v.J. 1371. Johannis Rode Archiepiscopi Registrum Bonorum et Iurium Ecclesiae Bremensis (Johann Roden Bok) hrsg. v. R. Cappelle (1926) S. 157 v.J. 1500.

[29] Grupen . . Origines S. 133 v.J. 1256 und S. 135.

[30] Diese Form kommt in der von Christianus Vlricus Grvpen in Origines Pyrmontanae et Swalenbergicae (1740) S. 92 angeführten, das Kloster Corvey betreffenden Urkunde vor. Sie wurde bereits von Haltaus (vgl. unten Anm. 52) als fehlerhaft angesehen.

[31] veht theynden, UB . . Seibertz (vgl. Anm. 7) IV N:o 1021 v.J. 1540.

[32] Westfälisches UB IV N:o 1221 = VII N:o 1368 v.J. 1270.

[33] Quellen der Westfälischen Geschichte hrsg. v. Joh. Suibert Seibertz I (1857) S. 149 und 156 v.J. 1416, uchten gelt, Weisthümer gesammelt v. Jacob Grimm IV (1863) S. 684, 16 v.J. 1488.

[34] III S. 214—215, entsprechend auch in Lübbens Handwörterbuch S. 252, vgl. S. 423. Friedrich Woeste: Wörterbuch der westfälischen Mundart hrsg. v. Erich Nörrenberg (1930) S. 278: sogen. blutzehnte, ausserdem ein Beispiel, wo es sich seiner Ansicht nach um »primitiae» handeln dürfte. Deutsches Wörterbuch der Gebrüder Grimm XI: 2 (1936) Sp. 715 vermutet im uchtpfennig eine Gebühr für Weiderecht. De decimis minutis uchtpenning in Friederici Esaiae Pufendorfii Observationes ivris vniversi III (1756) S. 569—570.

[35] So z. B. Eduard Brinckmeier: Glossarium diplomaticum II (1863) S. 381, Friedrich Prüser (vgl. oben Anm. 8) S. 173, Versuch eines bremisch-niedersächsischen Wörterbuchs V (1771) S. 46, Monumenta . . Vogt I S. 614, ochtmund = Fleischzehnt nach Karl von Amira: Die Dresdener Bilderhandschrift des Sachsenspiegels II: 1 (Schriften der königlichen Sächsischen Kommission für Geschichte VI 1925) S. 413.

[36] Westfälisches UB X N:o 433.

[37] A.a.O. IV N:o 1221 = VII N:o 1368. Die Urkunde des vorhergehenden Jahres nennt dort, wo es sich um dieselben Zehnten handelt, nur »minuta decima» (a.a.O. VII N:o 1322).

[38] Vgl. oben Anm. 16.

[39] UB . . Hildesheim I N:o 820.

[40] Hoyer UB VII N:o 78 = Reg: Westfälisches UB X N:o 789.

[41] Vgl. oben Anm. 33 (die betreffende Stelle S. 156, der vorhergehenden Angabe gleicht die folgende Stelle S. 139: Primo de teinde to Almen de is halff unsir und galt XX schepel hauern und XX schepel roggen und die uchten von swinen und von kaluern und schapen).

[42] Z.B. Hoyer UB V N:o 74 und UB zur Geschichte der Herzöge von Braunschweig und Lüneburg und ihrer Lande hrsg. v. H. Sudendorf I (1859) N:o 686.

[43] Gleichartige Beispiele: de curia autem non dabit decimam neque bona illa, que theutonice ochtme vocantur (vgl. oben Anm. 15), decimam super decem mansos, qui siti sunt in villa Burestorp cum totius ville reliquiis que vulgo dicuntur octheme, nobis resignavit (vgl. oben (Anm. 11).

[44] V.J. 1359, vgl. oben Anm. 23.

[45] V.J. 1403, vgl. oben Anm. 26.

[46] V.J. 1475, vgl. oben Anm. 25.

[47] V.J. 1500, vgl. oben Anm. 28.

[48] Vgl. oben Anm. 31.

[49] Z.B. Hoyer UB I N:o 1135 (424a), N:o 488, N:o 1721, UB des Bistums Lübeck I hrsg. v. Wilhelm Leverkus (Codex diplomaticus Lubecensis Abt. II 1856) N:o 533.

[50] Karl Zeumer: Die deutschen Städtesteuern insbesondere die städtischen Reichssteuern im 12. und 13. Jahrhundert (Schmollers staats- und sozialwissenschaftliche Forschungen I: 2 1878) S. 3—4, Hermann Reuter: Die ordentliche Bede der Grafschaft Holstein (Diss. phil. Kiel 1903) S. 9.

[51] »Der Ursprung des Wortes ist völlig dunkel» (Schiller-Lübben III S. 215).

[52] Versuch . . Wörterbuchs III (1768) S. 255 nach Christianus Gottlob Haltavs: Glossarivm Germanicvm medii aevi (1758) Sp. 1442—1444, Johannis Georgii Wachter: Glossarium Germanicum (1737) Sp. 81—82, Pufendorfii Observationes I (1744) S. 247, August v. Wersebe: Ueber die Niederländischen Colonien, welche im nördlichen Teutschlande im zwölften Jahrhunderte gestiftet worden . . I (1815) S. 150 Anm. 16.

[53] Theodor Hagemann: Handbuch des Landwirtschaftsrechts (1807) S. 488 Anm. 2. Vgl. auch J. H. Gallée: Vorstudien zu einem altniederdeutschen Wörterbuche (1903) S. 484.

[54] Richard Hesse: Entwicklung der agrarrechtlichen Verhältnisse im Stifte, späterem Herzogtum Verden (Sammlung nationalökonomischer Abhandlungen des staatswissenschaftlichen Seminars zu Halle a.d.S. 27, 1900) S. 37, vgl. S. 103.

[55] Franz Heidingsfelder: Die Zustände im Hochstift Eichstätt am Ausgang des Mittelalters und die Ursachen des Bauernkrieges (Würzburger Studien zur Geschichte des Mittelalters und der Neuzeit III 1911) S. 142. In England entsprechend schon vom siebenten Lamm an gerechnet, z.B. nach den Constitutiones Provinciales Eboracensis (York) v.J. 1250 (Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio hrsg. v. Joannes Dominicus Mansi XXIII 1799 Sp. 791, vgl. a.a.O. Sp. 913).

[56] Z.B. folgende Angabe im Kopiar des Bremer Domkapitels: IX Kal. Octobr. Riclindis mater Alberonis archiepiscopi (in den Jahren 1123—1148 Erzbischof von Bremen), quae dedit fratribus decimam Bodegen, quae solvit XXIIII solidos siliginis et decem solidos nummorum pro ochteme (Regesten . . Bremen I S. 102, vgl. auch Bremisches UB I N:o 87 S. 99 über denselben Zehnten: Bodegen decima solvit XXIIII solidos siliginis vel potius . . . et X sol. pro ogtem.).

E. O. Kuujo

Über die Benennung des Paradieses im Slawischen

Aus leicht verständlichen Gründen möchte man überhaupt a priori versucht sein, die Benennungen des Paradieses im Orient zu suchen. Dazu mahnt schon das Wort Paradies, welches bekanntlich aus dem Griechischen stammt, wo *παράδεισος* (eigtl. 'Tiergarten, Park') seinerseits ein iranisches Lehnwort ist. Das awestische *pairi-daēza-* 'eine rings-, rundum gehende, sich zusammenschliessende Umwallung, Ummauerung', s. Bartholomae Altiranisches Wörterbuch S. 865, 'enceinte circulaire', s. Boisacq, Dictionnaire étym. de la langue grecque, wird allgemein als Original des griechischen Wortes angesehen.[1]

Man hat auch das slawische *rajь*, welches alle slawischen Völker in ihrer christlichen Terminologie als Bezeichnung des Paradieses kennen (abg. *rajь*, russ. *paй*, serbokr. *râj*, poln. *raj*, čech. *ráj* usw.), aus dem Indoiranischen herleiten wollen, indem man ai. *rāyas* 'Gut, Besitz, Reichtum' herangezogen hat. Das altindische Wort ist als Pluralform zu *rās* mit lat. *rēs* 'Gut, Habe, Sache' etymologisch zu verbinden. Diese Deutung von *rajь* hat mich nicht überzeugt. In der primitiven Vorstellung ist Paradies — oder richtiger, die Entsprechung, die Unterlage des christlichen Begriffes Paradies — vor allem ein Ort, eine Gegend (natürlich mit lockenden Lebensbedin-

[1] Über die Etymologie des awest. Wortes z.B. Walde-Pokorny Etym. Wb. der lat. Spr. s.v. *fingo, fingere.* — Man hat das griechische Wort auch anders erklärt, allerdings mit Hilfe des Indoiranischen, indem man ai. *para-deça* 'vortreffliche Gegend' herangezogen hat, vgl. Sachs-Villatte, Enzykl. Wb. der franz. u. deutschen Spr. s.v. *Paradies.* Diese lautlich tadellose Erklärung könnte Beachtung verdienen nur wenn ai. *para-deça* 'vortreffliche Gegend' (eine gelehrte, konstruierte Zusammensetzung?) wirklich eine iranische Entsprechung hätte oder haben könnte — so ist nicht der Fall —, denn das griechische Wort kann ja nicht aus dem Altindischen stammen.

gungen). Eine Urbedeutung 'Gut, Besitz, Reichtum' ist unbedingt zu abstrakt und deckt sich mit der primitiven Denkart nicht. Übrigens bleibt es semasiologisch unerklärt, warum gerade von der Pluralform *rayas* auszugehen wäre. Jedenfalls setzt mordw. *riz* 'Glück' als ein indoiranisches Lehnwort dasselbe Original im Singular voraus, wenn Paasonen FUF VIII, 76—77 das Richtige getroffen hat. Stammt mordw. *riz* aus dem Indoiranischen, so handelt es sich, wie Paasonen bemerkt, um eine urarische Entlehnung. Das mordwinische Wort kann semasiologisch ohne Schwierigkeiten zu ai. *rās* gesetzt werden, was schon aus den Bedeutungen des ai. Wortes *bhágas* 'Reichtum; Glück' hervorgeht, dass aber slaw. *rajь* ursprünglich 'Reichtum' oder 'Glück' bedeutet hätte, ist ganz unwahrscheinlich.

Die Erklärung der ursprünglichen, nichtchristlichen Bedeutung eines Wortes für Paradies muss mit alten kosmologischen Vorstellungen des betreffenden Volkes in Einklang stehen. Von diesen Vorstellungen bekommt man ein Bild im Zusammenhang mit der Etymologie des russischen Wortes *вырей, вырай, ирей, ирий, ирица* 'eine sagenhafte, rätselhafte Gegend; irdisches Paradies, warme Länder; Zauberreich', welches Prof. Y. H. Toivonen in seinem Aufsatz »Pygmäen und Zugvögel» (Finn.-ugr.Forsch. XXIV, 104—5, 121) behandelt hat. Auf diesem höchst interessanten Hintergrund wird die Beweisführung des Verfassers von dem Zusammenhang zwischen russ. *вырей* usw. 'irdisches Paradies' und russ. *вир* 'Strudel, Wasserwirbel' unbedingt überzeugend.

Der Aufsatz Toivonens hat mir die Idee gegeben zu untersuchen, ob nicht auch slaw. *rajь* 'Paradies' aus dem Slawischen selbst zu erklären wäre.

Den ersten Versuch machte ich schon vor 8—9 Jahren. In meinem Aufsatz »Zur Etymologie von slav. *rajь* 'Paradies'» (Slavia XVII S. 33—37) versuchte ich zu zeigen, dass *rajь* ursprünglich etwa 'Meer' oder 'Strömung' bedeutete. Die Bedeutungsentwicklung 'Strömung' > 'warme Gegend' > 'Pa-

radies' ist auf dem finnisch-ugrischen Gebiet belegt, vgl. syrj. *sariďź* 'Meer; warme Gegend, wohin die Zugvögel ziehen', *jen-sariďź* 'Paradies' (*jen* 'Gott'). Man beachte ferner, dass das syrjänische Wort aus dem Indoiranischen stammt, vgl. ai. *jráyas-* 'Lauf, Anlauf, Ansturm', av. *zrayah-* 'Meer, See', apers. *drayahyā* 'im Meer'. Zugleich machte ich darauf aufmerksam, dass die Bedeutungen 'Strömung' und 'Paradies' ganz unabhängig davon, ob das Meer südlich von dem betreffenden Volke lag oder nicht, in der Vorstellung vieler Völker mit einander verbunden sind. Ich verwies auf die Arbeit Uno Harvas »Die religiösen Vorstellungen der altaischen Völker» S. 85—88, die uns lehrt, dass die Quelle des (nach vier Richtungen fliessenden) Weltstromes nach der im Orient verbreiteten Vorstellung sich unter dem Paradiesbaum befindet.

Diese Erklärung des slaw. *rajъ* 'Paradies' hat den Vorteil, dass ein vorausgesetztes *rajъ* 'Strömung' nicht in der Luft schwebt, sondern im Slawischen selbst Anknüpfung findet. Es steht ja zu slaw. *rojъ* 'Schwarm' (vgl. auch *sъ-rojъ* 'Zusammenfluss'), welches allgemein mit ai. *rayas* 'Strömung' verbunden wird, in ähnlichem Ablautsverhältnis wie *krajъ* 'Rand; Saum; Ufer; Land; Ende' zu *krojъ* 'Schnitt' (vgl. *krojǫ*, *krojiti* 'schneiden, spalten'). Da slaw. *rojъ* mit der sekundären Bedeutung 'Schwarm' nicht besonders anschaulich ist, dürfte es angebracht sein, es durch ein dasselbe Stammwort voraussetzendes *ā*-Femininum zu ersetzen, welches wir im Slowenischen finden, nämlich *rója* 'Regenbach'. Die ursprüngliche Bedeutung sehen wir jedenfalls auch in poln. *zdrój* 'Quelle' (< **sъ-rojъ*).

Soweit war ich, was die Hauptfrage betrifft, in dem oben genannten Aufsatz gekommen (das slowen. Wort *rója* wird daselbst nicht erwähnt). Ich glaube dort bewiesen zu haben, dass *rajъ* ursprünglich hat 'Strömung' bedeuten können, d.h. dass die Zusammenstellung mit *rojъ* und *rója* sowohl lautlich als semasiologisch möglich ist. Es fragt sich aber: Kann die ursprüngliche Bedeutung im Slawischen gänzlich verloren

gegangen sein oder lassen sich auch andere Spuren derselben ausfindig machen, als was vielleicht in der russ. Zusammensetzung *радуга* 'Regenbogen' (s. unten) steckt? Gibt es für das theoretisch Vorausgesetzte eine Stütze auch in der Wirklichkeit?

Ich glaube jetzt diese Frage bejahen zu können und möchte darum hier meine bisherigen Resultate etwas ergänzen.

Wichtig für meine Etymologie sind einige Ortsnamen, die Būga in seiner Arbeit Kalba in senovė S. 81 anführt. In der russischen Hypatius-Chronik (Ипатьевская летопись) wird ein Ortsname *Pau* angeführt (ursprünglich wurde mit diesem Namen ein gewisser See genannt, später eine in der Nähe befindliche Stadt, die auch *Паугородъ* hiess, s. Полн. собр. русск. лѣт. XVII 307, 17. In der Sprache eines baltischen Stammes, der Jatwingen, hatte diese Stadt nach Būga den Namen *Rô(ja)gardas* — darauf weist das im XIV. Jh. belegte czu *Rogarden* hin, s. Scriptores rerum Prussicarum II 692. Im Russk. filol. Vestnik 73, 339 hat Būga diesen Namen mit dem lettischen Flussnamen *Ruoja* (Bielenstein, Grenzen 450, 263—64) zusammengestellt, weiter mit lett. *râja* 'das stehende, faule, eisenhaltige Wasser in Niederungen; das dünne, in Regenbogenfarben spielende Häutchen, das sich auf solchem Wasser zeigt'. Zu dem lett. Worte wird noch kaschub. *raja* 'bagno, bloto' ('Morast, Kot') herangezogen.

Was zuerst *Pau*, die russische Wiedergabe des baltischen Ortsnamens (ursprünglich Seenamens) betrifft, so fällt er ja der Form nach mit der slawischen Benennung des Paradieses zusammen. Für uns kann dies jedoch nicht von besonderer Wichtigkeit sein, da *Pau* hier auf ein baltisches (jatwingisches) Original zurückgeht. Ein genuin slawisches Wort dürfte dagegen kaschub. *raja* 'Morast, Kot' sein. Dieses Wort finden wir in der Form *rãjã* in dem Slowinzischen Wörterbuch von Lorentz (*rãjã*, *-jä*, Pl. Gen. *-jï* fem. 'feuchter, etwas tiefer gelegener Streifen auf einer Wiese, durch welchen früher ein Bach floss'). Rozwadowski hat im Rocznik Slawistyczny VI 67

den in Mecklenburg im 13. Jahrhundert belegten Flussnamen *Raja* mit dem kaschubischen Wort in Verbindung gebracht, was wohl plausibel ist. Ein slawischer Flussname in Mecklenburg kann nur aus dem Ostseewendischen stammen. Wir haben also im Slawischen sicher ein Wort *raja*, und ich vermute, dass sich dieses Femininum zu *rajъ* ebenso verhält, wie slow. *rója* 'Regenbach': slaw. *rojъ* 'Schwarm'.

Wir kommen jetzt zu der Bedeutung des kaschubisch-slowinzischen Wortes. Diese Bedeutung bedarf einer Erklärung, habe ich doch für das Maskulinum *rajъ* eine ziemlich andere Urbedeutung, u.zw. 'Strömung' angesetzt. Unvereinbar sind die Bedeutungen bestimmt nicht. Die von Lorentz für das Slowinzische angegebene Bedeutung 'feuchter Streifen auf einer Wiese, durch welchen früher ein Bach floss' bildet schon eine Mittelstufe von der Bedeutung 'Strömung' zu der kaschubischen Bedeutung 'Morast, Kot'.

Semasiologische Parallelen, Fälle, in denen die Bedeutung 'Morast' auf eine frühere Bedeutung 'See, Meer' oder ähnliches zurückgeht, sind reichlich zu finden und das deutsche Wort *Moor* gehört wohl auch dazu. *Moor*, ahd. *muor*, angls. *mór* steht nach Kluge in Ablautsverhältnis zu *Meer*, ahd. *meri*. Zwar gibt es für d. *Moor* auch andere Erklärungen (z. B. zu d. *Moos*), aber z. B. in lit. *jū́ra* 'Meer' und lit. *jáura* 'Sumpf' sieht man die betreffenden zwei Bedeutungen. Franz. *marais* bedeutet 'Sumpf, Niederung', engl. *marsh* 'Sumpf', beides Ableitungen von einem Stammwort mit der Bedeutung 'Meer'. Lehrreich ist auch das ungarische Wort *ár* 'Flut, Strom, Strömung' mit seinen Verwandten, syrj. *šor* 'Bach' und wotj. *šur* 'Bach, Fluss', ostj. *tòr* 'Kleiner See ohne Abfluss', dial. auch 'niedrige Gegend, Wiese, Morast'. Man beachte auch, dass das lettische Wort *rāva*, welches sowohl in der Form als in der Bedeutung mit lett. *rāja* grosse Ähnlichkeit aufweist, u. a. 'Rückstand nach einer Überschwemmung auf Wiesen' bedeutet. Es ist wohl denkbar, dass sowohl lett. *rāja* als *rāva* ursprünglich nur etwa 'Überschwemmung' bedeutet haben

Nach diesen Auseinandersetzungen ist man wohl berechtigt zu *rajъ* 'Paradies', urspr. 'Strömung', aus dem Slawischen kaschub. *raja* 'Morast, Kot', slowinz. *rãjã* 'feuchter, etwas tiefer gelegener Streifen auf einer Wiese, durch welchen früher ein Bach floss', und den Flussnamen *Raja* (in Mecklenburg) zu ziehen, ebenso wie aus dem Baltischen lett. *rāja* 'das stehende Wasser in Niederungen' und den jatwingischen Ortsnamen etwa *Rō(ja)gardas* (in deutschem Gewand czu *Rogarden*).

Ich könnte mich auf das Obige beschränken, doch geben die hier behandelten Wörter noch Anlass zu gewissen Erwägungen. Nicht nur Rozwadowski (RS VI 51 u. 67) sondern auch Endzelin (Mühlenbach – Endzelin, Lett.-deutsches Wb. s.v. *rāja*) hat die Verwandtschaft zwischen den lettischen Appellativen *rāja* und *rāva* für möglich gehalten. Die Bedeutungen decken sich zum grossen Teil, *rāva* bedeutet aber auch 'tiefe Stelle im Meer' und 'Wasserfall, Stromschnelle', was für die Frage nach seiner Etymologie von Bedeutung sein kann. Es ist mir unbekannt, wie sich Rozwadowski und Endzelin die Verwandtschaft gedacht haben. Ich sehe keine Möglichkeit, die Entstehung dieser so zu sagen »Varianten» mit Hilfe des Baltischen zu erklären. Doch will ich nicht sagen, dass ich mich zu der Verwandtschaft zwischen *rāja* und *rāva* ganz ablehnend verhalte. Alles beruht darauf, wie man sich diese Verwandtschaft vorstellt.

Behandelt man zuerst lett. *rāva* ganz unabhängig von lett. *rāja* — und nur dazu ist man ja berechtigt, weil das Baltische keine Brücke von dem einen zu dem anderen bietet —, so ist es zunächst mit lit. *rovà* 'Rückstand nach einer Überschwemmung auf Wiesen' zusammenzustellen, weiter mit einer Menge Ortsnamen (besonders Flussnamen) im Slawischen in der Form *Rava* (*Ravka*), im Litauischen *Rova* (*Rovėja*). Zu diesen gehört auch der Flussname *Rawe* in Ostpreussen und *Rāva*, Fleckenname in Westkurland. Näher über diese Namen Rozwadowski Roczn. Slaw. VI 41—43, 59—60.

Eine andere Ablautstufe weist vielleicht bulg. *rovina*

'Sumpf, Pfütze' auf (wenn nicht zu *rov* 'Graben'), s. Vasmer Roczn. Slaw. II S. 29, *Rova*, rechter Nebenfluss der Berezina im Kreise Borisow = lit. **Rava* : *Revonà* (dial. aus *Ravonà*), s. Būga Roczn. Slaw. VI 37—38.

Im Slavischen kommen also die Ablautsstufen *rav-* und *rov-* vor. Der ersteren entsprechen lautgesetzlich die urspr. baltischen Längen lit. *rov-* und lett. *rāv-*, der letzteren wieder balt. *rav-* (mit urspr. kurzem Vokal). Die ganze Sippe bildet ein Pendant zu slav. *rojь* (*roja*) : slav. *rajь* (*raja*), lett. *rāja*. Man hat slav. *rojь* zu ai. *rayas* 'Strom, Lauf' herangezogen und eine idg. Basis **reį̆-* 'fliessen' aufgestellt.

In den *rav-*, *rov-*Namen sieht man am ehesten die *s*-lose Variante der idg. Basis (*s*)*reu-* 'fliessen', vgl. Rozwadowski RS VI 41—43, 59—60 — allerdings gibt er auch eine andere Möglichkeit zu, u.zw. die Verwandtschaft mit d. *Ruhe* (ahd. *ruowa*, *rôa-*), und Lehr-Spławiński O pochodzeniu i praojczyźnie słowian, p. 55 hat die letztere Deutung angenommen. Būga Kalba ir senovė S. 278 glaubt dieselben Namen unter dem Begriff 'eisenhaltig' verbinden zu können, was kaum berechtigt ist. Indem ich der ersten Alternative Rozwadowskis (Basis (*s*)*reu* 'fliessen') den Vorzug gebe, tue ich es trotz der Einwände, die vielleicht gemacht werden können, da diese Basis im Slavischen gewöhnlich in der *s*-Form *sreu̯* vorkommt, so slav. *struja*, *strumen*, *ostrovъ* usw. Dies schliesst aber keineswegs die Möglichkeit aus, dass in derselben Sprache sowohl die *s*-Form als die *s*-lose Form vorkommt.

Gibt es eine Möglichkeit die Basen **reį̆* und **(s)reu̯* zu verbinden, wofür besonders das Nebeneinander von lett. *rāja* und *rāva* zu sprechen scheint?

Ohne eine sichere Antwort geben zu können, mache ich nur darauf aufmerksam, dass dieser Gedanke nicht neu ist, sondern mit vielen ähnlichen Beispielen im Einklang steht, die man in der Literatur behandelt hat.

Mikkola setzt in seiner Urslavischen Grammatik mehrmals ähnliche indogermanische Doppelformen voraus. Er

sagt ausdrücklich S. 114: »Einige Basen können auf *i̯* und *u̯* ausgehen», so slav. *trajati* 'dauern': *trъvati*, vgl. awn. *þrá* n. 'Aushalten, Trotz', urgerm. **þrawa-* und **þrawja-*, weiter slav. *tajati* 'schmelzen' mit seiner Sippe setzt idg. **tou̯*, **tōu̯* (bzw. **tau̯*, **tāu̯*) neben **tēi̯*, **tōi̯* (bzw. **tāi̯*). Neben slaw. *pajati* 'tränken' (zu *pьjǫ*, 'trinke') steht *-pavati*, wie *stāvati* neben *stajati*, also idg. *pōu̯-* neben *pōi̯-*, vgl. pr. *poūis* 'Trinken', lit. *púota* 'Trinkgelage' (aus **pōu̯-*), lat. *pōtus*, gr. *πώνω* aus **pōu̯*. S. op. cit. S. 110.

Mikkola verbindet weiter slaw. *rovǫ* 'brülle' (aus **reu̯-*) und lit. *réju* aus **rēi̯*. Berechtigt finde ich auch seine Zusammenstellung von slaw. *čuti* 'fühlen, wahrnehmen', welches ein **kēu̯* voraussetzt, mit ai *čáyati* 'bemerkt, nimmt wahr', trotz einer **kēi̯* Basis im letzteren. S. op. cit. 113—4.

Die Zahl der diesbezüglichen Fälle liesse sich leicht vermehren. Andererseits gibt es unter den Beispielen, die Mikkola mit Hilfe der Variantentheorie erklärt, z.T. solche, die von einigen Forschern anders erklärt worden sind. Wenn z.B. neben *krojь* 'Schnitt', *krojiti* 'schneiden', *krajati* id. ein *krav-* vorkommt (vgl. poln. *s-krawać* 'abschneiden', *krawędź* 'Kante' und *krawiec* 'Schneider'), so sieht man hier gewöhnlich (so z.B. Brückner) analogisch entstandene Neubildungen.

Es bleiben immerhin Fälle, die nicht durch Analogiewirkung zu deuten sind und die ich überzeugend finde. Zu diesen zähle ich u.a. die oben erwähnten *pōi̯-* und *pōu̯*-Fälle s.v. *pajati* 'tränken'.

Nun könnten ja die zur Erklärung von *rajь* behandelten Sippen *rei̯-* und *(s)reu̯-* in einem ähnlichen Verhältnis zu einander stehen. In diesem Falle sind z.B. lett. *rāja* und lett. *rāva* wirklich verwandt, diese Verwandtschaft geht aber in die indogermanische Ursprache zurück.

Ich hätte diese Frage kaum berührt, wenn die russische Benennung des Regenbogens, die aus *rajь* + russ. *duga* 'Bogen' besteht, sie nicht wach gerufen hätte. Russ. *raduga* hat ja zwei Nebenformen, *rajduga* u. *revduga*, und die letztere

ist sehr problematisch. In gewissem Sinne ist ja *rava* wohl eine Nebenform oder Variante zu *rajь* bezw. *raja*. Kann man in *ravduga* dieses *rava* voraussetzen? Diese Vermutung ist natürlich sehr kühn, jedoch wohl der Erwähnung wert. Wir wissen nicht, wo russ. dial. *ravduga* vorkommt. Ich habe früher (in der Slavia) auch die Möglichkeit erwähnt, dass die des Russischen mächtigen Mordwinen unter dem Einfluss von mordw. *rav* 'Fluss, Wolga; Meer' ein *ravduga* statt *raduga* gebildet haben.

An die Frage über die Etymologie von *rajь* 'Paradies' schliesst sich, wie wir schon gesehen haben, die Deutung des russischen Wortes *радуга* 'Regenbogen'. Ähnlich wie Sobolevskij Russk. Filol. Vestnik 70, 96 erkläre ich *радуга* als **rajeduga* 'Paradiesbogen', wegen der Buntheit der Farben. Meine frühere Vermutung, dass russ. *радуга* vielleicht die älteste Bedeutung des slaw. *rajь* widerspiegeln könnte und *радуга* somit als etwa 'Wasserbogen' (vgl. finn. *vesikaari* 'Regenbogen') zu deuten sei, finde ich nicht mehr wahrscheinlich. Wie ich schon früher (in der Slavia, s. oben) hervorgehoben habe, spricht zugunsten der von Sobolevskij gegebenen Lösung u.a. russ. *паёк*, ein Deminutivum von *пай*, welches auch die Bedeutung 'Iris (im Auge)' hat, also dieselbe Bedeutung wie russ. *радуга* und *радужница*. Die einzige Brücke, die diese Wörter hat zu Synonymen machen können, ist 'Vielfarbigkeit, Farbenreichtum'. Als die Zusammensetzung, die zu der Form *радуга* führte, entstand, hatte der erste Teil der Zusammensetzung schon die Bedeutung 'Paradies'. Wahrscheinlich ist die Zusammensetzung nicht besonders alt, denn Sreznevskijs Wörterbuch des Altrussischen kennt kein *радуга* (dafür einfach *дуга*).

Dass slaw. *rajь* und russ. *радуга* zusammgehören, wird nicht überall anerkannt. Einige ältere Erklärungen übergehend erwähne ich nur, dass Prof. K.-O. Falk in seiner Untersuchung »Das russische und ukrainische Wort *Raduga*» (Uppsala 1944) einen ganz neuen Weg eingeschlagen hat, indem er

raduga auf urslaw. **ār-dąga* zurückgehen lässt und den ersten Teil der Zusammensetzung mit lit. *óras* 'Wetter, die atmosphärische Luft' gleich stellt. Lit. *orãrykštė* 'Regenbogen' (wörtlich 'Wetterrute') stütze diese Deutung.

St. Westfal hat in der Zeitschrift The Slavonic and East European Review N:o 64 S. 289—90 diese Erklärung, die ich leider nur aus seinem Referat kenne, kritisch behandelt und schlägt für das lit. Wort für 'Regenbogen' eine ganz andere Etymologie vor. Von einer etwas ähnlichen litauischen Benennung des Regenbogens *vaivorýkštė* ausgehend meint er, dass in *vai-vor-* (< **var-vār-*) das litauische Wort für 'Kupfer' *varis* (Kurschat *vãrias*) steckt. Er macht darauf aufmerksam, dass ein kupferner Gegenstand genau in denselben Farben wie Regenbogen glänzen kann. Es handelt sich somit um 'Kupferbogen'. Die Form *orãrykštė* könnte ein Resultat volksetymologischer Verwandlung sein. Ist diese Erklärung richtig [1], so bleibt das von Falk angesetzte urslaw. **ār + dǫga* ohne Stütze. Will man *raduga* von *rajъ* fernhalten, so bleibt es mir u.a. ganz unbegreiflich, warum 'Iris (im Auge)' sowohl *радуга* und *радужница* als *раёк* (s. oben) benannt wird.

Ich hoffe gezeigt zu haben, dass meine Annahme, die ursprüngliche Bedeutung von slaw. *rajъ* 'Paradies' sei 'Strömung', eine Stütze in einer Anzahl lautlich nahe liegender Appellativen und Ortsnamen bekommen hat, die alle irgendwie mit dem Begriff 'Gewässer' zu tun haben.

Als Entlehnung aus dem Slawischen ist *rajъ* in viele Sprachen eingedrungen. So stammt lit. *rõjus* 'Paradies' entweder aus dem Polnischen oder dem Russischen. Es fragt sich, ob das Litauische keine genuine Benennung des Paradieses kennt. Einige Berührungspunkte mit unserer Frage hat lit. *dañsos* (Pl.) 'obere Luft; paradiesisches Land'. Die Bedeutung 'Luft' ist hier ursprünglich, s. Trautmann Balt.-slav. Wb. 65 (vgl.

[1] Auch dürfte man m.E. sagen können, dass 'Wetterrute' als eine ursprüngliche Benennung des Regenbogens wegen der »Anschauung» wenig Vertrauen erweckt.

slaw. *duxъ* 'Hauch' usw.). Nach dem Wörterbuch der litauischen Schriftsprache von Niedermann, Senn und Brender ist *daũsos* nicht nur 'Land der Seligen, Paradies', sondern auch 'Länder der heissen Zone, Tropen'. In dem Satz »Die Vögel fliegen im Herbst in die tropischen Gegenden, in jene Länder, wo es immer warm ist» werden »die tropischen Gegenden» mit *daũsos* wiedergegeben, also mit einem Wort, welches ursprünglich 'Luft' bedeutet hat, vgl. Būga Russk. Filol. Vestnik 70, 105—6. Wir haben hier vor uns eine aussergewöhnliche Bedeutungsentwicklung: 'obere Luft' > 'Himmel' > 'Paradies' > 'die tropischen Gegenden', eine Entwicklung, die z.T. eine entgegengesetzte Richtung aufweist als zu erwarten ist.

Jalo Kalima

Ein Gedicht Gottfried Kellers

In Erinnerung an Eduard Nordens 'Logos und Rhythmos'.

Die Schilderung, die C. F. Meyer von dem sterbenden Keller giebt, ist eine der seltenen authentischen Schilderungen des Todes, und sie muss von manchen Gesichtspunkten aus — der Psychologie, der Ästhetik, der Moral — hoch geschätzt werden. Wenn es mir nicht gefällt, dass von den rundlichen Händen des Sterbenden die Rede ist, so entspringt dies Missgefühl nur dem Mangel meiner Phantasie, dass ich mir nicht vorstellen kann, dass die Rundlichkeit ein wesentliches Charakteristikum in jenem Momente war; wir haben keinen Grund Meyers Beobachtungsfähigkeit zu bezweifeln, am allerwenigsten in Bezug auf das, was er gehört hat. Die Schilderung der beiden Ritter: »wie zwei ganz in gediegenem geschmiedetem Golde gepanzerte Ritter die ganze Nacht dort vor dem Schränkchen zwischen den Fenstern regungslos gestanden und ihn unverwandt angeschaut hätten. Immer wieder kam er auf diese Erscheinung zurück und konnte sich nicht genug tun

in der Schilderung des wunderbaren Glanzes». Wenn wir Keller verstehen wollen, müssen wir diese beiden Ritter identifizieren: sie müssen eine bedeutende, vielleicht entscheidende, Rolle in seinem Geist gespielt haben. Denn, wenn ich auch, so wenig als ein anderer, die volle Erfahrung des Todes gehabt habe, glaube ich doch aus den Erfahrungen des Lebens zu wissen, dass das, was wir beim nahen Tode denken, fühlen, sehen —, wichtig, ernst, entscheidend wichtig sein muss.

Unter Kellers Gedichten ist gewiss eines der merkwürdigsten »Das grosse Schillerfest», das letzte der Abteilung 'Vermischte Gedichte'. Obwohl es ja jedermann da lesen kann, muss ich doch versuchen seinen »Inhalt» anzugeben.

Zwei arme Frauen, beide hochschwanger — dieser, vom Dichter betonte Umstand (er ist symbolisch sehr wichtig: die Zukunft) macht das Gedicht für viele Frauen komisch —, treffen sich bei schlechtem Novemberwetter in den Bergen, um über die Dinge des Alltags zu sprechen. Die Eine zart und gewissenhaft, die Andere kraftvoll und stark. Jene klagt, dass ihr Mann durch einen Unglücksfall umgekommen sei, und sie nicht wisse, wie die Kinder durchzubringen seien, zumal sie ein neues erwarte; diese hat den unnützen Gatten weggejagt und preist ihre gedeihenden Kleinen. Unterdessen hat der abscheuliche Regen aufgehört, und im Scheine der Abendsonne sehen die Beiden beim Klange der Glocken Menschen im Thale singend einherziehen: »war kein Kirchenlied und kein Kriegslied»[1]. Das Lied: »Freude, schöner Götterfunken» trifft die beiden armen Frauen tief, sie fragen sich, ob vielleicht eine bessere Zeit auf dem Wege ist. Die letzten Strophen darf ich nicht durch eine —, wenn auch noch so nüchterne, und so nicht so schädliche — Inhaltsangabe verderben; sie müssen wörtlich zitiert werden:

Aber komm, du zage Klagende,
Was es immer bedeuten mag,

[1] Vgl. »Wie sie das Lied immer gesungen, wenn es in den Streit ging», Hadlaub.

Feiern wir in meiner Hütte
Diesen unbekannten[1] Tag ....
So genossen sie unwissend[1]

[1] »Unbekannt», »unwissend» — ein wichtiger Begriff, und nicht nur in Kellers geistigem Haushalt. Unwissend bleibt Züsi des Liebesbriefes des gläubigen Buchbindergesellen; unwissend ist Hadlaub, dass seine Angebetete lächelt, wie sie ihn getroffen. Unwissend wird der Tuttlinger Wanderbursch von jener Holländischen Leichenpredigt gerührt, von der er kein Wort verstand, mehr »als von mancher deutschen, auf die er nicht achtgab». — Diese Worte verdienen von den Linguisten sehr bedacht zu werden, die ja meist nur die in Lauten gegebene und durch Hören verstehbare Sprache angeht. Wie die angeführten Beispiele zeigen, giebt es aber auch Dinge, die nicht in der Sprache zum Ausdruck gelangen (vgl. KZ. 56. 158). Dinge, die das geistige System, oder eines der geistigen Systeme des sprechenden Menschen entscheidend beeinflussen oder es darstellen. — Auf der anderen Seite gestattet manchmal *ein* geäussertes Wort einen Einblick. Aus dem kleinen Buche, das »Kannitverstan» enthält, das so leicht scheint, und so tief greift, dem »Schatzkästlein des Rheinischen Hausfreunds», sei ein Satz zitiert. Hebel spricht in dem Stücke »Der grosse Sanhedrin zu Paris» über die Juden und ihre Lage auf der Erde kluge und vernünftige Worte: »dass sie daher auch an vielen Orten als Fremdlinge verachtet, misshandelt und verfolgt werden, ist Gott bekannt» sagt er aber nicht nur, sondern fügt hinzu: »und leid». Das eine Wörtchen »leid» gestattet uns einen Einblick in eines der geistigen Systeme Hebels: das System der — deutschen — Humanität. — Wenn wir solche Worte und Dinge erfassen, fühlen wir uns dankbar gegenüber der Menschensprache, die uns solche Einsicht gestattet; dankbar auch gegen — sagen wir der Kürze halber — Gott, dass er uns zu richtig sprechenden Menschen geschaffen hat. Und ich nehme gern die Charakteristik als »Humanitätsjude», die unser guter Bartels — wenn er noch lebt — bestimmt für mich parat hat, auf mich und bekenne, dass Hebels Satz mich — leider — so oft an Grillparzers: von der Humanität durch die Nationalität zu der Bestialität denken liess, und an des verspotteten Diogenes Wort: ich bin ein Bürger der Welt. — Übrigens würde das Kosewort »Humanitätsjude» eine Analyse verdienen, als Zusammensetzung des höchsten Begriffes der deutschen Klassik mit einem Völkernamen, aber bestimmt nicht, um dieses Volk zu rühmen. Doch versuche ich als zu schwer diese Analyse nicht.

Jenes Tages Silberblick,
Mit am warmen Feuer ruhte
Still ein künftiges Geschick.
Seine unsichtbaren Hüter
Ruhten am Standartenschaft
In den goldnen Wappenröcken [1]
Das Gewissen und die Kraft.

Diese Verse können auf keine Weise in Prosa wiedergegeben werden: sie sind vom Standpunkte der Vernunft, die hier einmal besonders unbefriedigend arbeitet, durchaus unzulänglich. Denn die beiden Frauen, die deutlich als »Gewissen« und »Kraft« geschildert sind, können vernunftgemäss sich nicht ohne weiteres in die beiden Ritter: »Gewissen« und »Kraft« umsetzen. Aber die »Reichsunmittelbarkeit der Poesie« (Keller an Heyse, 27. Juli 1881) erlaubt den Gestaltentausch.

Ich glaube, dass die beiden Ritter, die Gottfried Keller auf seinem Totenbett sah, die beiden Ritter aus diesem Gedichte Kellers sind.

Keller hat es richtig aus dem Zusammenhang des »Apothekers von Chamounix» herausgelöst, aus einem wesentlich polemischen Gedichte, und zu einem selbständigen, rein-ernsten Ganzen gebildet. Es gehört nun zu jenen seiner Gedichte, in denen ein, oft sehr banaler, Vorgang des Lebens berichtet wird, an den dann die ganze Fülle des Gedanken- und Gefühlslebens des Dichters angeschlossen wird. Diesen Gedichten gegenüber verhalten sich, so viel ich weiss, Litterarhistoriker und Ästhetiker etwas schweigsam. Es ist weder Schillers Gedanken-, noch Goethes Gefühls-, noch Uhlands Balladen-Lyrik, auch nicht Hebbels metaphysisches Grübeln; es ist, wie mir scheint, etwas anderes und neues, was Keller hier und in verwandten Gedichten, »Krötensage» und »Melancholie», »Am Ufer des Stromes» und »Jung gewohnt, alt gethan», »Lacrimae Christi» und »Landwein» etwa geleistet hat. Jeder Anklang an Rhetorik

[1] . . . »ich stehe davor wie ein geharnischter Wächter und werde es schützen für dich und mich bis zum Tode!» (Hadlaub).

ist hier streng vermieden, der Ausdruck an die Umgangssprache angenähert ('spazieren', »Am Ufer des Stromes» z.B.), ein pathetischer Ausdruck:

> Und die singende Menschenstimme
> Seltsam, neu und herzerschütternd
> Deutlich man dazwischen vernahm,
> Wie der selig gewordene Gram

ist durch die alltägliche Umgebung sehr gesteigert. Hier liegt, so scheint mir, das eigentlich Neue an Kellers dichterischer Leistung gegenüber der deutschen Klassik, und es ist da ganz in der Ordnung, dass ein so feiner, aber mehr im Erreichten lebender Poet, wie Theodor Storm, nichts mit diesen Gedichten anfangen konnte, sie vielleicht für »Gedankenlyrik» hielt - die übrigens auch durchaus legitim ist —, und, kurz gesagt, sie nicht mochte. Aber grade dieses Gedicht zeigt besonders deutlich, in wie tiefem Zusammenhang mit der Klassik Keller lebte. Es beginnt in den Heinischen »Bummeltrochäen», geht aber dann in einen bewegteren Rhythmus über, auch unter Anwendung des Reimes, um im ersten Rhythmus, gereimt, zu enden; im Rhythmus des einen Schillerschen Punschliedes, das endet:

> Drum ein Sinnbild und ein Zeichen
> Sei uns dieser Feuersaft,
> Was der Mensch sich kann erlangen
> *Mit dem Willen und der Kraft.*

Keller knüpft so an ein wichtiges Gedicht Schillers an, zur Darstellung der Feier seines hundertsten Geburtstags, verbindet sich selbst mit ihm, und bildet doch sein Denken um. Aber eben die logische und rhythmische Verschiedenheit und Ähnlichkeit der beiden Zeilen, Schillers: Mit dem Willen und der Kraft, Kellers: Das Gewissen und die Kraft, schaffen einen unverkennbaren Zusammenhang. Kellers Vers könnte wie eine Korrektur erscheinen. Der Wille, der zentrale Begriff des klassischen, auf sich selbst gestellten Tragikers, ist durch den

Grundbegriff des in der Gemeinschaft lebenden epischen Realisten ersetzt, durch das Gewissen. Es kann hier nicht meine Aufgabe sein, die deutsche Geistes- und Moral-Geschichte zu analysieren. Meine Kenntnisse reichen nicht so weit. Nur ein paar harmlose Bemerkungen seien mir gestattet. Der Konflikt zwischen Willen und Gewissen ist wohl der entscheidende für den neueren tragischen Dichter und die Begrenzung des Willens eine Hauptaufgabe des sozialen Menschen. Wie in Keller der individualistische Egoist zum bewussten Staatssozialisten wird, zeigen deutlich 'Pankraz, der Schmoller', 'Martin Salander' und 'der grüne Heinrich' in seinen beiden Fassungen. Keller war sich natürlich dieser Dinge deutlich bewusst. Für ihn stehen die wirtschaftlichen Dinge (vgl. die Einleitungen zu den 'Leuten von Seldwyla') weit im Vordergrunde, Essen und Trinken, der Nahrungserwerb im weiteren Sinne; während Hebbel seine Werke durchaus und nur auf das erotische Problem einstellt; — wobei für den Betrachter die Frage entsteht, ob denn im Ernst eines der beiden Probleme mehr der Dichtung würdig ist. Selbstverständlich hat keines vor dem anderen den ästhetischen Vorrang; was heute die Menschheit leicht einsehen möchte. Übrigens hat Schiller das Nötige zur Sache in dem erstaunlichen und durch Schärfe des Tones ausgezeichneten Gedichte »Die Weltweisen» selber gesagt.[1]

---

[1] Wie über den Willen hat auch über die Grenze des Wollens, das Müssen, Schiller wichtiges angedeutet in seiner Abhandlung »Über das Erhabene», die beginnt »Kein Mensch muss müssen» sagt der Jude Nathan zum Derwisch» . . Vielleicht darf hier erwähnt werden — was keine Neuigkeit ist —, dass bei der Behandlung moralischer Fragen grosse deutsche Geister nicht ungern an die Juden denken. Lessing ('Die Erziehung des Menschengeschlechts'!) und Schiller ('Die Sendung Moses'!) sind oben erwähnt. Schon für den Tegenseeer Ludus hat es Wilhelm Scherer richtig festgestellt. 'Die Judenbuche' der Droste ist weiter eine höchste Leistung. Vielleicht hilft uns zum Verständnis dieser eigentümlichen seelischen Tatsache ein von Albert Schweitzer dargestelltes Jugenderlebnis: der verachtete oder gehasste Mensch

Dass die Idee des Rechtes, die Grundlage jedes Staates, eine fundamentale Idee im Geiste Kellers ist, könnte durch manche Zitate (besonders aus dem 'Hadlaub') belegt werden, wenn es nötig wäre. »Einen scharfen richterlichen Bestrafungstrieb» spricht er sich selbst zu (an Paul Heyse, 27. Juli 1881), und Pankraz sucht, »wo er irgendwo ein tüchtiges Unrecht auftreiben und erleiden könne».[1]

Ein zweites Gedicht Kellers, vielleicht nicht so wichtig als das hier besprochene, aber vielleicht schöner, zeigt dieselbe innige logisch-rhythmische Verbindung Kellers mit Schiller. Im »Gang nach dem Eisenhammer» und im »Narr des Grafen von Zimmern» wird gezeigt, wie »ein kindlich Gemüt»[2] einer Lage, in der der »Verstand der Verständigen» aussetzt, gewachsen ist. Die beiden Helden fungieren als Ministranten. Der Rhythmus ist von Keller etwas geändert, der Anklang aber nicht zu überhören.

---

der nahen Umgebung wird in den Träger der moralischen Idee gewandelt; wozu die offizielle Religion Europas natürlich stark beiträgt. Für die hier berührte Frage ist vielleicht das ernste Drama von Jerome K. Jerome »The Passing of the Third Floor Back» nicht unwichtig. Ich zitiere: It is the mission of the Jew to teach the law. You remember the words: »You shall be unto me a kingdom of priests, a holy nation». A great inheritance, though, as you say, sir, may be somewhat costly to maintain. — Die übermässige Ehre, die den Juden angetan worden ist, indem sie zu den »Erfindern» des Gewissens ernannt worden sind, braucht in Finnland, dessen grosse Dichtungen den Geist der Menschlichkeit atmen (Kalevala, Seitsemän veljestä), nicht widerlegt zu werden: das Gewissen ist eine Qualität des Menschen *ohne* Belehrung.

[1] Einen wichtigen Satz aus dieser Novelle möchte ich noch anführen, den ich nicht verstehe: »ein tiefer Zug von Gemeinheit . . ., *die Krankheit unserer Zeit*». Hier ist wohl eine Berührung mit den grossen, Schiller betreffenden Zeilen Goethes: »hinter ihm . . . lag das Gemeine»; aber der Begriff des »Gemeinen» ist mir nicht ganz fassbar.

[2] Bemerke die schönen Worte Kellers über Grillparzers »Armen Spielmann»; ich kann sie aus dem Kopfe nicht wörtlich zitieren.

Die Verehrung Kellers für Schiller [1] ist bekannt und bezeugt. Es ist vielleicht merkwürdig, dass er in seiner Versdichtung nur schwach mit Goethe verbunden ist, dessen dichterischer Begabung die seine doch wohl ähnlicher ist als der Schillers. Ich kann nur in zwei Gedichten Kellers leise Verbindung mit Goethe finden. »Jugendgedenken» bildet den Rhythmus der »Braut von Korinth» weiter, aber sonst sehe ich da keine Beziehung. — »Die kleine Passion» (Der sonnige Duft, Septemberluft . . .) ist im Gegenstand, aber wirklich nur im Gegenstand, mit Goethes »Fliegentod» (Sie saugt mit Gier verrätrisches Getränke . . .) nahezu identisch. Beide Gedichte schildern die Unausweichlichkeit des Geschickes; Goethes Fliege »fühlt sich wohl . . . Das Leben so sich im Genuss verliert»; Kellers Mücklein, das tapfer den Tod ins Auge fasst, »Am vierten Tage stand es still Gerade auf dem Wörtlein »will» . . .» Ein Zufall wird es nicht sein, dass Keller in Schillers grossem Gedichte den »Willen» [2] durch das »Gewissen» ersetzte, und in dem

[1] In den Tagen der Sättigung und der Übersättigung war man in Deutschland geneigt der scharfen und z.gr.T. gewiss richtigen Kritik der Dramen Schillers durch Ludwig und Hebbel ganz beizustimmen, und dabei die anderen grossen Leistungen des Mannes zu vergessen. Ich selbst hätte »Über naive und sentimentalische Dichtung» besser im Kopfe haben sollen; denn ich hätte das Wort »sentimentalisch» wählen können, als ich nach einer Bezeichnung für eine bestimmte geistige Haltung, die ich in Europa im atlantischen Gebiet fand, suchte. S. meinen Bau der europäischen Sprachen § 371, ein Buch, das in diesen Blättern eine so verständnisvolle und gütige Besprechung gefunden hat, Neuphilologische Mitteilungen, 1946, S. 128 –132.

[2] Eine Aufgabe, die ich freilich nicht lösen kann, wäre die Geschichte des Begriffes und des Wortes »Wille» zu schreiben, von Luthers »Der frei Will hasset Gott's Gericht», über Flemings »So sei vergnügt, mein Wille», zu Schopenhauer und Nietzsche, über Platens tiefe Erkenntnis »Vor der Allgewalt des Willens geht zu Grunde jedes Recht». Auch Keller hat bemerkenswerte Sätze, wie »Liebende, welche kein fremder Wille hindern kann» (Hadlaub); »diese äussere Erscheinung war der Wille und das Werk der Mutter» (Einleitung der Züricher Novellen).

Gedichte, das einem Gedichte Goethes[1] parallel geht, den Willen einführte.[2]

Dublin

Ernst Lewy

Ce qu'un Anglais trouve en France

A l'occasion de la visite en France, l'année dernière, des artistes anglais de notre théâtre Old Vic, un homme d'Etat anglais se trouva dans l'obligation de faire un discours en français. Il le commença ainsi: »Mesdames, Messieurs, j'hésite beaucoup à m'adresser à vous dans une langue qui n'est certainement pas la mienne et qui, très probablement, n'est pas non plus la vôtre.» Mesdames et Messieurs, j'ai toutes les hésitations de mon compatriote à cet endroit. En acceptant la flatteuse invitation du professeur Långfors à vous parler ce soir, je me rendais parfaitement compte du danger auquel je m'exposais. Mais il me faut vous avouer qu'il y avait des raisons purement égoïstes qui me poussaient à cette acceptation. Comme tous ceux qui ont passé quelque temps en France, j'aime à y penser, j'aime à écrire en français, et j'aime à le baragouiner — comme vous verrez. Je m'excuse donc d'avance, mais à vrai dire je ne regrette pas les gaucheries que je vais commettre.

---

[1] Goethes »Ein jeder kehre vor seiner Tür . . .», eine etwas billige Sozialpolitik, wird vielleicht von Keller parodiert in den »Drei gerechten . . .»: »wo keiner eine Konventionsbusse zu fürchten braucht, wenn er vor seiner Türe fleissig kehrt».

[2] In einer philologischen Zeitschrift darf darauf hingewiesen werden, wie klug Keller der Namenforschung zuvorgekommen ist, wenn er den Namen der Zürcher Geschlechter die Geschichte der Stadt Zürich entnimmt (Hadlaub) und den Namen der Landhäuser sozusagen die Sozialgeschichte Seldwylas (Kleider machen Leute) und gradezu den Namen: *Hadlaub*, mit dem spätren: *Streitholz*, vergleicht.

Ce que l'Anglais trouve en France dépend, il faut le dire, beaucoup de l'Anglais. Est-ce un jeune homme qui, accompagné de son précepteur et muni d'un tas de lettres de recommandation, fait le Grand Tour si à la mode au XVIII[e] siècle chez les Anglais? Est-ce un de ces savants anglais venus se jeter entre les bras des Encyclopédistes ou aux pieds de Mme de Tencin, de Mme du Deffand ou quelque autre de ces grandes dames de l'époque? Ou peut-être quelque jeune femme anglaise qui, un peu opprimée par la sévérité de l'étiquette anglaise sous notre reine Victoria, a persuadé à son mari de l'emmener voir les modes de Paris, les peintures du Louvre, les porcelaines de Sèvres, ou les tapisseries des Gobelins? C'est peut-être un jeune soldat, passé en France en 1914, en 1939 ou en 1940, pour se mettre aux côtés de ses amis inconnus et prêt, le cas échéant, à rester chez eux pour toujours.

Tous ces voyageurs, sortis de milieux si différents, partis à des époques si diverses, et dirigés vers des buts si disparates, ont récolté des impressions qui ne se ressemblent pas beaucoup. Presque tous ont quitté leur pays dans la certitude de trouver en France une race de petits hommes bruns et très adonnés à la frivolité et aux vins. Tous, ils se sont attendu à y trouver des fêtes sans nombre, des femmes avenantes, une cuisine de gourmet, une cave de choix, et sans doute ils les ont trouvés en effet. Lawrence Sterne, écrivain anglais — ou plutôt irlandais — du début du XVIII[e] siècle, a classé les Britanniques xénophiles en onze catégories: les voyageurs oisifs, les voyageurs curieux, les voyageurs menteurs, les fiers, les vaniteux, les splénétiques, ceux qui voyagent par nécessité, ceux qui fuient les poursuites de la police, le voyageur naïf, le voyageur simple, et, enfin, le voyageur sentimental — celui qui aime les sensations et les expériences du voyage. Les Anglais qui passent en France ont été, peut-être, de tout temps un mélange de tous ces onze personnages: innocents et crédules lors de leur premier voyage, ils sont devenus ensuite orgueilleux de leurs découvertes d'outre-Manche, de leurs connaissances plus approfondies de la langue

française; pour finir, en fin de compte, par être des voyageurs humbles et sincères, des gens qui ont cessé d'être des touristes en devenant des amis.

Presque tous les voyageurs anglais commencent par la découverte de Paris, ce Paris qui a été la capitale du monde et qui est devenu la capitale de l'intelligence. L'Anglais s'étonne de voir pour la première fois une ville qui, malgré un cœur moyenâgeux, déploie des avenues, des squares, des monuments, des boulevards, conçus d'après un plan dont la largeur lui est tout à fait inattendue. Il remarque à Paris, peut-être pour la première fois, l'heureuse rencontre du style gothique et de l'influence flamande, qu'il connaît déjà — avec les styles méridionaux qu'il ne connaît guère: les deux portes classiques de Saint-Denis et de Saint-Martin, les vieux hôtels Renaissance du quartier du Marais, les gracieux dômes de la Rive Gauche. Il se croit déjà un pas plus loin vers le sud, vers la Méditerranée, vers le berceau de la civilisation européenne.

Il remarque aussi ce sens de la mesure, de la contrainte classique, qui perce le mouvement et le vacarme des rues de Paris et qui domine la ville. Georges Duhamel l'a bien exprimé: »Les Français, nourris pendant longtemps du pur lait de l'hellénisme, savent que la grandeur n'est pas le résultat de dimensions absolues, mais de proportions heureuses. . . Toute civilisation est liée par ses œuvres. Il a fallu neutraliser la Tour Eiffel par une grande marge d'espaces vides et de jardins. La construction dans l'Ile de la Cité, par exemple, d'un immeuble haut de 400 mètres ne produirait pas un effet de grandeur, elle offenserait gravement deux ou trois édifices admirables et aurait pour principal résultat de défigurer Paris.«

En même temps qu'il enregistre ces impressions artistiques, notre Anglais remarque dans la vie quotidienne des choses qui lui donnent, assez souvent, furieusement à penser. Sorti d'un pays qui se proclame le foyer même de la liberté, il trouve en France des libertés insoupçonnées. Libre à lui, étranger, d'aller et de venir partout, de se lever et de se coucher quand il veut, de

porter n'importe quel costume, de dire, penser et écrire n'importe quoi. Son garçon de café a des opinions politiques qu'il n'hésite pas à communiquer, la femme de chambre a des vues sur les films ou sur la mode, le chauffeur de taxi est expert dans les courses à cheval ou les événements sportifs. Dans le Jardin du Luxembourg, quand il fait beau temps, notre Anglais peut entamer une conversation avec un professeur du Collège de France, un militaire à la retraite, une mère de famille avec ses enfants, ou une simple dactylo, selon son gré. Et tout ce qu'on lui demande en retour de ces libertés de mouvement et d'accès, c'est qu'il soit intelligent et, si possible, sympathique. Notre Anglais finit, peut-être, par se dire que, en France, la communauté, l'Etat, la société, exigent de vous beaucoup moins qu'en Angleterre, mais que, par contre, vos prochains vous demandent beaucoup plus en tant qu'individu et être civilisé.

Mais ce n'est pas seulement à Paris que l'Anglais trouve la France. Ce n'est certes pas à Paris qu'il la trouve tout entière. L'homme d'état anglais Disraeli a dit que Londres n'est pas une ville, mais une nation. On pourrait dire que Paris n'est pas une ville, mais une atmosphère - l'atmosphère de l'Europe occidentale. Paris est plus et moins que la France, mais ce n'est pas la France. Pour trouver la véritable France, il faut que notre Anglais aille en province. Assez souvent, il fait ses débuts provinciaux en Normandie ou en Bretagne, ces provinces côtières qui reproduisent et répètent si bizarrement la géographie et les paysages de l'Angleterre d'en face. Quand j'ai passé en Normandie en 1944, les soldats de la troupe me disaient: »Mais c'est presque comme chez nous dans le Sussex ou le Kent!» Ils avaient raison. Mais il y a une différence, et cette différence c'est la France. Les soldats l'ont remarqué eux-mêmes pendant la bataille de Falaise: quand nous avons pris le village de Camembert ils s'étonnaient de voir le monument érigé à cette dame qui a tant contribué à l'agrément de la vie.

En Angleterre, l'agriculture a failli mourir dans les premières décades de notre siècle. La dernière guerre l'a sauvée et

l'a fait revivre. Mais en Normandie elle n'a pas beaucoup changé depuis l'époque où Mme Bovary se régalait des délices métropolitaines de Rouen, ou que Maupassant décrivait les gens et les paysages de la Basse-Seine. La Bretagne a-t-elle beaucoup changé depuis les villégiatures d'une Mme de Sévigné, la jeunesse d'un Chateaubriand, les pages plus mûres et plus maritimes d'un Pierre Loti? Je crois que non.

Il en est de même ailleurs. Quand j'ai passé pour la première fois en Auvergne, j'ai pris avec moi un exemplaire des »Voyages à dos d'âne» (*Travels with a Donkey*) de l'auteur écossais Robert Louis Stevenson, écrits il y a soixante ou quatre-vingts ans. Les descriptions restaient toujours exactes; l'Auvergnat reste tout aussi malin et solide qu'il l'était. Je me souviens que je me suis trouvé un jour, peu avant la guerre, près du sommet du Plomb du Cantal, l'une des montagnes les plus élevées de ce pays. Il faisait bien chaud et j'avais faim. Au loin j'ai découvert un berger qui flânait au soleil. Je me suis approché de lui et nous avons entamé la conversation. J'ai tâché de lui décrire un peu la montagne des confins du Pays de Galles, que j'habite en Angleterre, et où il y a également de vastes pentes herbeuses couronnées de rochers et, surtout, semées de moutons. Le berger m'a offert du vin – un vin peu distingué, parce que la vigne ne pousse guère en Auvergne — et de ce superbe fromage du Cantal – puisque nous venons de parler fromage – qui n'est pas assez connu. — Un paysan, me suis-je dit, un rustre peut-être, mais un homme poli et bon pour les étrangers. Que je me suis trompé! Quand notre entretien quittait les moutons pous tomber sur la politique, cet homme formulait des avis si sages et si à propos que je me suis vite rendu compte de mon erreur. Déjà, en 1937, il me prédisait l'embarras de la Tchécoslovaquie, il m'annonçait la prochaine guerre. — En effet, la province est peut-être restée à peu près la même chose, mais les provinciaux n'ont pas traîné sur la route de l'instruction et du progrès. Chez nous, en Angleterre, l'industrie a apporté des changements que l'on remarque, non

seulement dans les paysages et dans les villes de campagne, mais surtout dans la société elle-même. La France semble avoir mieux su garder ce rapport précieux et fondamental entre l'homme et le sol.

Je me souviens également que ma femme et moi nous nous trouvions en pleine province française au mois d'août 1939. C'était sur la Dordogne; nous avions trouvé un bon petit hôtel où l'on prenait pension à quarante francs par jour, le vin à discrétion. Le patron était maire de la petite ville qui avait été beaucoup fréquentée et en partie construite par les Romains. En effet, notre fenêtre, à l'hôtel, donnait justement sur une porte taillée que les Romains avaient eu l'obligeance d'ériger à cet endroit.

Peu à peu la guerre s'annonçait. Officier de réserve, je ne savais pas au juste si je devais rentrer en Angleterre ou non. Je ne voulais pas inquiéter ma femme non plus. Je me suis donc adressé au consul britannique de Bordeaux, qui se trouvait à 150 km de distance, au moyen d'un coup de téléphone. Le consul me conseillait de partir aussitôt, car la situation empirait de jour en jour. Je suis donc allé trouver le patron pour lui annoncer notre départ. »Bah», s'est-il écrié, »il y aura certainement une guerre, mais non pas avant la fin du mois. Restez encore quelques jours, monsieur, je vous dirai quand il faut partir. Je suis maire de cette ville et vous êtes *sous ma protection!*» Il avait parfaitement raison. Nous sommes restés encore une semaine, puis il nous a dit de partir. Il avait gardé pour nous 30 litres d'essence dans son reservoir, la seule du bourg, et il s'était arrangé avec un ami de Bourges, au centre de la France, pour que celui-ci nous réapprovisionnât en essence lors de notre passage.

C'est précisément ces qualités de prudence et de prévoyance du Français campagnard qui frappent tant l'Anglais. Ce peuple, réputé si frivole, si léger, et muni comme il l'est de tous les avantages du développement industriel, garde toujours, dans le coin d'un placard, une vieille lampe à pétrole et un paquet de

bougies; toute paysanne a, malgré les avantages de la banque ou de la caisse d'épargne, quelques pièces d'argent ou d'or cachées dans un vieux bas; tous les fermiers normands ou picards dont j'ai fait la connaissance en 1944 savaient sortir de derrière les fagots quelque vieille et honorable bouteille que les Allemands n'avaient pas trouvée.

Assez souvent, il faut l'avouer, l'Anglais ne trouve pas la vraie province du tout. Il s'en va dans un hôtel de la Côte d'Azur, dans une ville de luxe de la Côte d'Or, dans une station balnéaire de l'est, on bien il se met à la recherche des sports d'hiver dans les Hautes Alpes. Tout cela, c'est très amusant, mais ce n'est pas la France. Cela me fait penser à une anecdote racontée par un vieil ami anglais, W.W. Vaughan, qui a fait ses études à Paris aux pieds d'Ernest Renan. Un jour qu'il se tenait sur la plate-forme d'un omnibus il a remarqué la forme sombre et immobile de Renan, qui, parapluie deployé, attendait évidemment l'omnibus. Donc, mon ami a tiré la chaînette pour faire arrêter la voiture. Le contrôleur lui a demandé assez vivement pourquoi. — »Mais voici justement un voyageur qui attend,» a dit mon ami. - »Bah!» dit le contrôleur, »il ne faut pas nous arrêter pour celui-là, il n'est pas sérieux!» Pareillement, ces Anglais que ne connaissent que le littoral de la Méditerranée; ou les hauteurs des Alpes ne sont pas des voyageurs sérieux. Il ne trouveront rien en France qu'ils ne puissent trouver partout où le comfort, le chrome et le cocktail sont les principales préoccupations de la vie.

Un jour, il y a peut-être dix ans, comme j'errais dans la campagne du sud de l'Angleterre, je suis tombé à l'improviste sur une bande de jeunes gens qui faisaient des fouilles. Ils travaillaient sous la direction d'un professeur d'université anglais qui me disait que les excavations de ses disciples devaient prouver que ces fossés et ces fortifications, datant de 500 ou 600 ans avant J.C., étaient l'œuvre d'envahisseurs celtiques qui avaient passé de Bretagne en Angleterre. Si tout allait bien, cette bande de bêcheurs traverserait la Manche l'année après pour suivre plus loin dans l'intérieur de l'Europe continentale la piste de ces tribus primitives.

Or, tout Anglais qui passe en France refait en quelque sorte le même voyage que ces ancêtres. Traversez la Manche entre Douvres et Calais et remontez la vallée de la Seine et vous retracez en sens inverse la route suivie pendant plus de cinq cents ans par ces Romains qui ont passé à travers la Gaule pour s'établir en Angleterre. Embarquez-vous pour le Hâvre ou Saint-Malo et vous refaites, toujours en sens inverse, à peu près le trajet qu'a fait Guillaume le Conquérant. L'Anglais sensible a l'impression de se trouver dans un pays qu'il a déjà entrevu, dans un milieu ancestral — inconnu mais familier, étranger mais curieusement intime. Ces impressions sensorielles et artistiques — ou peut-être ataviques — sont conformes à bien d'autres dont il se rend compte en même temps: une langue qui a beaucoup d'affinités avec la sienne, une architecture comparable, un climat et une cuisine supérieurs mais du même genre, une indépendance intellectuelle qu'il retrouve chez lui. Imaginez-vous les impressions d'un Américain d'origine anglo-saxonne, qui, premier représentant de sa famille depuis de nombreuses générations, débarque en Angleterre. Ces impressions, ces sentiments sont bien comparables à ceux de l'Anglais qui va en France. L'on connaît cette formule: »Tout homme a deux pays, le sien et puis la France». L'Anglais a le sentiment que la France est tout de même un peu son pays à lui. Vous vous souviendrez qu'en 1940, quand la France chancelait déjà au seuil du désastre, M. Churchill lui a offert, au nom de son peuple, de devenir membre du Commonwealth britannique. Ce n'était pas un vague geste sans signification ni sincérité, c'était plutôt l'invitation à une réunion de famille.

Mesdames et Messieurs, j'ai tâché de vous indiquer à grands traits dans cette esquisse assez embrouillée les éléments de base de l'appréciation anglaise de la France. Elle est pour l'Angleterre en même temps le premier pays étranger et celui qui l'est le moins. Elle nous offre le contraste d'un système de gouvernement fort centralisé dans une capitale qui est presque internationale. Surtout, elle nous présente l'image d'un pays où, pendant près de deux mille ans, les arts, les grâces, les plai-

sirs, l'harmonie de la vie humaine ont, somme toute, prévalu sur tout autre intérêt ou considération.

Voici un peu ce que l'Anglais trouve en France. Mais cette estime qu'il ressent pour son plus proche voisin, pour cet ancêtre qui est devenu camarade, lui suggère bien d'autres pensées. La France n'est pas seulement complémentaire, nécessaire, pour l'Angleterre; elle l'est pour le monde entier. Vous vous souviendrez de ce qu'a écrit Rivarol sur l'idiome des Français: »Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine.» On pourrait en dire autant de la civilisation française, car presque toutes les grandes batailles de l'humanité ont été livrées d'abord en France. Laissons la parole encore une fois à M. Duhamel: »L'humanité tout entière a le plus grand intérêt à ce que la France respire, travaille et pense librement. Les antagonismes, les oppositions de forces, ont sans doute un notable pouvoir d'émulation, elles sont souvent stimulantes et illuminantes. Que si elles doivent aboutir à l'affaiblissement ou à la perte de certaines valeurs humaines, elles sont funestes, elles sont absurdes. La civilisation progresse, dans la conjoncture dangereuse où nous la voyons engagée, par le concours soutenu de quelques peuples au nombre desquels, il faut le répéter, la France est et doit être.» Cet été — ou plutôt cet automne — les premiers touristes anglais sont redescendus en France. Je suis fier de ce que le tout premier voyage organisé pour un groupe ait été fait, non aux châteaux de la Loire ou en Provence, mais à Rouen. Ce groupe – une société francophile comme la vôtre — et qui comptait plus d'une centaine de participants, comprenait non seulement une demi-douzaine de pairs et de barons, plusieurs maires et conseillers municipaux, un ministre et une poignée de soldats, mais — et surtout — une cinquantaine d'écoliers et d'écolières. A Rouen, ils avaient un devoir à remplir, celui d'inaugurer à l'Hôtel-de-Ville une plaque commémorative des souffrances de la population normande sous quatre ans de bombardements, non ennemis, mais anglais. Je suis heureux que ce premier

geste — non de la nation anglaise, mais tout simplement d'un groupe de particuliers qui aimaient la France, fût celui d'aller se joindre ainsi au deuil des voisins. A cette occasion l'un des visiteurs a prononcé ces paroles: »Nous souhaitons du fond de notre cœur que l'alliance formée en temps de guerre ne fléchisse pas, car nous croyons fermement que l'association et l'amitié de la France et de la Grande-Bretagne est l'une des bases indispensables de la paix de l'Europe et du monde.»

Voilà, donc, encore une chose que l'Anglais trouve en France — l'amitié. Là il se sent estimé, bienvenu, accueilli. »La patrie est aux lieux où l'on a des amis», disait Emile Augier, et voilà pourquoi l'Anglais en France trouve que, malgré tout, il est un peu chez lui.

J. B. C. Grundy

Besprechungen

Henry François Muller, *L'époque mérovingienne. Essai de synthèse de philologie et d'histoire.* (Publications de l'École libre des Hautes Études [de New York].) New York, S. F. Vanni, 1945. 304 pages.

La période qui va de la chute de l'Empire d'Occident à l'avènement de Charlemagne est dans l'histoire sociale et linguistique de la Gaule un âge de transition s'il en fut. Pour en dégager les caractères généraux, M. Muller passe en revue les transformations de deux ordres: »Sous la multitude des faits extérieurs désordonnés et déconcertants, quel est le travail intérieur d'organisation et de croissance qui se poursuit? C'est ici que la création linguistique, si elle peut être clairement appréhendée et interprétée, éclairera les différents moments de cette création d'un nouveau peuple: quelles aptitudes, quelles tendances ... se font jour et dans son âme et dans son langage?» (Préface). Les faits de langue [1] l'intéres-

[1] On possède aujourd'hui les principales données du latin mérovingien, grâce à un nombre considérable d'études sur les écrits diplomatiques et ecclésiastiques de cette époque, provenant en bonne partie des élèves de M. Muller lui-même. Ajouter à

sent en premier lieu en tant que manifestations d'un esprit, d'une mentalité, et particuliérement de la nouvelle foi. C'est exclusivement dans cette sphère qu'il cherche le pourquoi et le comment des changements linguistiques. M. Muller brosse un tableau multiple et animé, sinon total, de ce fonds social et spirituel. Le fait que les traits »vulgaires» c'est-à-dire propres à la langue parlée deviennent de plus en plus nombreux surtout depuis l'an 600, dans les chartes et les textes religieux, ne doit pas être imputé simplement à l'ignorance et à la décadence générale de l'époque. M. Muller met en évidence les forces actives qui y concourent. A la chute de l'Empire et avec la christianisation, des idées nouvelles se substituent à l'idée de Rome: l'exaltation de l'individu, le triomphe des masses comme entité sociale, enfin une démocratisation. C'est l'élite qui s'incline délibérément devant le peuple. »A quoi bon, écrit saint Augustin, l'expression correcte si l'auditeur ne peut la comprendre?» Le rôle du peuple va s'accentuant depuis le V^e^ siècle: à lui d'élire l'évêque, le chef véritable, à lui encore de décerner la canonisation. Ensuite la classe paysanne se constitue par les tenants qui cultivent les terres appartenant aux monastères, fait qui mitigera le servage.

C'est le grand mérite de M. Muller d'avoir insisté sur le caractère démocratique de la culture gallo-chrétienne et de son véhicule, le latin parlé en Gaule. D'ailleurs, ce fait remonte à la romanisation de la Gaule. Les Romains qui s'y établirent étaient des gens peu instruits, des marchands et des colons terriens.[1] Dans leur commerce avec les indigènes, ils devaient simplifier leurs manière de s'exprimer, se servir d'une sorte de »lingua franca».[2] Ceci est d'une portée capitale. On a voulu

---

sa bibliographie l'ouvrage important de Dag Norberg, *Syntaktische Forschungen auf dem Gebiete des Spätlateins und des frühen Mittellateins* (Uppsala Universitets Årsskrift 1943: 9), et la suite, *Beiträge zur spätlateinischen Syntax* (Arbeten utgivna med understöd av Vilhelm Ekmans Universitetsfond. Uppsala, 51), 1944: après un lumineux aperçu général du latin mérovingien, M. Norberg en étudie à fond de nombreuses particularités syntaxiques en tenant compte de leur survie dans les langues romanes.

[1] Cf. Cicéron, *Pro Fonteio*, V, 11; v. Mommsen, *Römische Geschichte*, III, p. 213, et W. von Wartburg, *Die Entstehung der romanischen Völker*, p. 52 sq.

[2] Un des traits »vulgaires» les plus frappants est le nom. pl. de la I^ère^ déclinaison en *-as*, que M. Norberg soumet à un nouvel examen (*Syntaktische Forschungen*, p. 27 sqq.) à la lumière des matériaux mérovingiens où cette forme est fréquente: il s'agit

expliquer certaines particularités du galloroman par un aspect aristocratique qu'aurait possédé cet idiome, par ex. le maintien de l'*s* finale, où il y aurait »différenciation linguistique d'ordre social projetée géographiquement».[1] Cette manière de voir ne tient compte ni des faits attestés du latin vulgaire ni du caractère spécial du latin de la Gaule. Comme le prouvent les matériaux épigraphiques [2], l'*s* finale était stabilisée dès le I^er^ siècle ap. J.-C. dans la langue parlée elle-même, dont l'a héritée la Gaule l'accentuant encore afin de parer à la perte totale du système casuel menacé par l'affaiblissement des voyelles finales (cf. Muller, pp. 138 et 146 sq.). Il en était de même de la Péninsule Hibérique, tandis que l'Italie et la Roumanie constituent, avec la chute de l'*s* finale, l'aire à innovation.[3]

M. Muller expose depuis vingt ans [4] sa théorie sur la date de la différenciation locale du latin et de la formation des langues romanes: elle ne se serait effectuée en Gaule que vers l'an 800, où »une simple secousse [c'est-à-dire la réforme de Charlemagne] a suffi pour détacher la langue de ses anciennes amarres» (*L'époque mérovingienne*, p. 284). On sait que beaucoup de philologues voudraient ramener cette date considérablement plus haut; A. Meillet [5] suppose un »développement parallèle de langues provinciales» dans la Romania dès après le III^e^ siècle, tandis que W. von Wartburg [6] fait remonter la genèse des langues romanes jusque vers l'an 200. M. Norberg [7], qui se déclare opposé à la chronologie établie par M. Muller, se contente de donner les ans 600 et 800 comme limites approximatives de la transformation décisive, ce qui après tout ne

---

d'un provincialisme originaire de la Campanie et particulier à la basse population de Rome.

[1] W. von Wartburg, *o. c.*, p. 49.

[2] Voir ma thèse, *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes* (Helsinki, 1937), p. 136 sqq.

[3] A l'encontre des vues de M. von Wartburg, *l. c.*, des données phonétiques semblent indiquer que plutôt que la partie ouest, c'est l'est de la *Romania* qui offre un certain aspect urbain; v. Giuliano Bonfante, *L'italiano è il latino dell' urbe*, dans *Actes du III^e^ Congrès international de linguistes* (Rome, 1933), Florence, 1935.

[4] *A Chronology of Vulgar Latin*, dans *Beiheft* 78 de la *Zeitschrift für romanische Philologie*, 1924.

[5] *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, 2^e^ éd., p. 238.

[6] *O. o.*, p. 60.

[7] *Syntaktische Forschungen*, p. 22.

diffère pas sensiblement des vues de M. Muller. Tout ce qu'on peut constater à coup sûr, c'est le *terminus ad quem*, la réforme carolingienne qui coupa les liens unissant encore le latin écrit, langue qui sera désormais apprise à l'école, et la *rustica Romana lingua* dont l'acte de naissance est en quelque sorte donné dans le concile de Tours de l'an 813 qui en recommande l'usage aux évêques s'adressant au peuple, et dont nous possédons le premier échantillon dans les Serments de Strasbourg prononcés trente ans plus tard. Du reste, nombre de phénomènes »vulgaires» qui devaient par la suite se répartir entre les divers parlers romans ont encore à l'époque qui précède immédiatement Charlemagne une diffusion relativement étendue, ce qui semble plaider pour la théorie de M. Muller.

Toujours intéressentes et souvent ingénieuses, les observations de M. Muller se ressentent néanmoins de son parti pris, ce qui les rend sujettes à caution. »La personnalité du nouveau chrétien, dit-il (p. 181), fait éclater la grammaire latine de tous les côtés»; elle seule est mise en cause pour expliquer des phénomènes linguistiques les plus divers. Or comment nier aujourd'hui, après les travaux d'un Meillet, d'un v. Wartburg, d'un Löfstedt, le rôle des substrats, des emprunts, des tendances inhérentes à une langue ou à un groupe de langues (recherche de la clarté et de la commodité, réduction des systèmes flexionnels, etc.)? Observer les facteurs psychologiques est nécessaire et souvent profitable. Cependant personne, que je sache, n'a encore sérieusement contesté l'assertion du fondateur de »l'école française», F. de Saussure, que voici: »Le caractère psychologique du groupe linguistique pèse peu devant un fait comme la suppression d'une voyelle ou une modification d'accent.»[1] La transformation capitale qui a renouvelé le type phonique du latin parlé est précisément celle de l'accent, devenu expiratoire de musical, et du rythme qui sera cadencé, non plus par l'opposition de voyelles longues et brèves, mais par les syllabes accentuées des mots. Ici comme ailleurs, M. Muller voit surtout l'effet de la mentalité nouvelle: le rythme nouveau »semble fait pour emporter l'assentiment ou exprimer la conviction à la façon, dirai-je, de commandements militaires ou d'acceptations profondément consenties»

[1] *Cours de linguistique générale*, 2e éd., p. 311.

(p. 135). Or cette transformation, qui du reste était amorcée en latin parlé dès le Ier siècle ap. J.-C. et sans doute achevée bien avant le terme établi par M. Muller, l'an 600 [1], est de celles que le roman commun partage avec la majorité des langues indo-européennes, et qui tient à ce que »le caractère purement mélodique de l'accent et purement quantitatif du rythme était chose délicate, malaisée à conserver».[2]

Pour la création de l'article défini, qui se laisse entrevoir dès les textes mérovingiens, M. Muller offre (p. 148 sqq.) une explication analogue: pour manifester son prestige nouveau, l'homme, »le sujet par excellence au milieu du reste des êtres, essentiellement objets par rapport à lui, se sert du geste et de l'expression linguistique du geste, du démonstratif, qui par là même s'affaiblit en simple article (p. 150). Sans doute l'article sert-il à mettre en évidence le substantif. Mais en latin l'article est appelé en dernier lieu à remédier à la déclinaison caduque.[3] De même pour le futur roman M. Muller s'en tient (p. 188) à l'argument psychologique dans le sens de Karl Vossler, plutôt que d'accepter les vues basées sur les faits linguistiques de M. Löfstedt.[4]

M. Muller contribue (p. 170 sqq.) à élucider l'histoire du verbe latin-roman, notamment celle du passif. Dès l'époque qui nous occupe, le vieux passif tend à s'effacer, l'évolution phonétique aidant: à l'infinitif, *amare — amari*, *debere — deberi*, *audire — audiri* se confondent dans la prononciation; on lit dans Grégoire de Tours: *Sed c o n s o l a r e possumus quia talis de hoc mundo migravit ut suspici magis debeat quam l u g e r e* 'mais nous pouvons nous consoler parce qu'elle est sortie de ce monde dans un tel état qu'elle doit plutôt être révérée que pleurée'. Dans les formes fléchies, la langue s'en tirait soit par un décalage des temps: *occisus est* = *occiditur*, *occisus fuit* demeurant dans la fonction du passé, soit en créant un pronom indéfini-personnel *homo*: *Facit curvadas* (= *corrogatas* 'corvées') *et rigas quantascumque sibi iusserit*

---

[1] Voir ma thèse, *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*, p. 27 sqq.

[2] A. Meillet, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, 2e éd., p. 242 sq.

[3] Voir E. Löfstedt, *Syntactica* I, 2e éd., p. 358 sqq., et mon compte rendu dans ce Bulletin, 1944, n:o 5/6, p. 131.

[4] *Syntactica* II, p. 63 sqq.

homo' ... tant qu'on en lui commande' – Aussi le chapitre XV, *Le vocabulaire*, apporte mainte donnée intéressante éclairant cette période de gestation sociale et linguistique.[1]

Veikko Väänänen

Iorgu Iordan, *Stilistica limbii române.* Bucureşti, 1944. 400 pages in-8.

Le livre de M. I. Iordan, professeur à l'Université de Bucarest apporte à la philologie une contribution d'une valeur considérable.

M. I. Iordan établit une distinction précise entre les études de style concernant la langue écrite qui est »dans une large mesure un produit voulu, cherché, artificiel», et entre la stylistique linguistique qui ne s'occupe pas exclusivement du style, mais de la langue, c'est-à-dire de tous les moyens

---

[1] P. 229, à propos des termes désignant le corps humain et ses parties, M. Muller demande si *foie* < f i c a t u m (qui du reste n'est pas »foie d'oie engraissé [*sic*] avec des figues», mais 'foie farci de figues', calque sur gr. *sukôton*; cf. fr. populaire *rognon* 'rein') et *boyau* < b o t e l l u m 'saucisse' ne proviennent pas d'un »emploi péjoratif et moralisateur». Il s'agit plutôt d'une acception burlesque et familière qui s'est généralisée; voir W. von Wartburg, *Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft*, p. 108 sq. — P. 243 on lit »les cloches ... ou les 'seins' a. f.»; on aurait pu indiquer que ce dernier mot représente lat. *signum* — exemple d'appui, si jamais, pour des théories d'ordre idéologique qu'affecte M. Muller. — P. 269 se trouve, parmi les expressions dues à »l'influence particulière chrétienne», *animam reddere* 'rendre l'âme' expliqué par *animam suo Creatori reddere;* or *animam reddere* 'mourir' est déjà dans Ovide. — Voici encore quelques remarques (on pourrait en multiplier le nombre) se rapportant aux chapitres qui précèdent. P. 136 figurent comme exemples de syncope *diniare* = *denegare* et *enoget* = *inodiat*: les ranger parmi les cas de palatalisation, pp. 34 et 138. — P. 138 *folli* pour *folles* exemple de l'affaiblissement de la finale: il y a plutôt changement de déclinaison, *follus* étant une forme courante en latin médiéval. — P. 212 sq. *ab Ludher* des Serments de Strasbourg ne contient pas la préposition latine a b, mais a p u d, pas plus que fr. *avec* ne saurait remonter à a b h o c, mais à a p u d h o c. — P. 220, note 6: l'étymologie proposée pour fr. *sot*, i d i o t a, ne tient pas compte des faits phonétiques; qu'on n'allègue pas fr. *foncière* < f o n d i a r i a, ce mot étant un dérivé de v. fr. *fons* < f u n d u s, ou arrangé sur ce dernier.

Enfin, la correction typographique laisse beaucoup à désirer, bien plus qu'on n'est habitué à voir dans un livre américain.

d'expression de la collectivité dans la mesure où ils sont un produit »des états affectifs de l'âme». Le facteur esthétique peut être pris en considération s'il est spontané et naturel, »mais il faut laisser de côté la langue des écrivains, c'est-à-dire le style proprement dit . . .» Cette fenêtre ouverte sur la langue des écrivains permet d'utiliser fructueusement et logiquement les auteurs et surtout I. Creangă qui est le meilleur connaisseur de la langue populaire.

La première partie de ce livre est intitulée »Phénomènes phonétiques». Les mots peuvent, par l'influence de divers états d'âme, se modifier en allant à l'encontre des règles phonétiques. Ils peuvent même se réduire, ou bien s'agrandir. Par exemple, quand nous ne voulons pas approuver les affirmations de quelqu'un et qu'en même temps nous ne voulons pas le lui dire franchement, nous répondrons par la particule affirmative *da* (oui) prononcée comme *mda*, ce qui veut dire plutôt non que oui.

A propos des phénomènes morphologiques étudiés dans la deuxième partie et les phénomènes syntaxiques présentés dans la troisième, M. I. Iordan observe que du point de vue de leur valeur stylistique les premiers sont moins nombreux que les seconds, ce qui s'explique par le fait que nous avons à faire dans la morphologie à des phénomènes grammaticalisés, c'est-à-dire fixés, et la stylistique étudie justement ceux qui s'écartent des normes consacrées. Dans le chapitre *le verbe*, assez abondant en aspects stylistiques, il présente les changements de personne, de nombre, de temps et de mode. En dehors du présent historique, nommé par Otto Jespersen le présent dramatique, il étudie la substitution du présent à l'imparfait ou au parfait. Le premier futur connaît dans le langage populaire, en dehors de la forme *voiu pleca*, la forme *oiu pleca* qui contient, en plus de l'autre, une nuance modale qui s'ajoute à la nuance temporelle. Quand je dis *oiu pleca*, je veux dire que je partirais si des circonstances n'intervenaient pas auxquelles je m'attends un peu. Il en résulte que cette forme de futur contient le doute de celui qui parle ou un autre état de l'âme qui marche parallèlement avec l'idée du temps.

L'étude des phénomènes syntaxiques commence par un chapitre consacré au topique qui dans la langue roumaine dispose d'une liberté plus large que dans les autres langues romanes. En général les éléments connus sont suivis des éléments inconnus, mais dans le topique subjectif l'ordre peut être inversé

parce qu'on sent le besoin de mettre en évidence justement ce qui est inconnu. Par exemple, la place de l'attribut est après le substantif, mais si on le met devant, cela signifie que l'événement dont nous avons parlé nous a très fortement impressionné. Dans ce sens la différence entre *vin bun* et *bun vin*, *casă mare* et *mare casă* est évidente. Tous les adjectifs ne collaborent pas à ce jeu et il y a même des adjectifs qui changent leur valeur sémantique suivant la place qu'ils occupent auprès du substantif. Par exemple: *mare(le) om* (*politic*, *de stat*, *de litere*) – *om mare* (*de statură*), etc. (comme en français par exemple).

La structure de la phrase montre une différence très prononcée entre le langage parlé et écrit. Dans la construction de la phrase savante on ressent l'élément architectonique parce que chaque écrivain fait plus ou moins appel à la technique qui est contraire à la spontanéité du langage parlé et ainsi la phrase paraît symétrique et riche.

En plus du langage populaire et familier qui fait l'objet des trois premiers chapitres, M. I. Iordan, dans le dernier chapitre, intitulé »Phénomènes lexicaux», étudie aussi l'argot. L'argot est très important du point de vue stylistique, parce qu'en général les termes du langage commun se modifient par la force de l'émotion et de la fantaisie et reçoivent »dans l'argot des acceptions ou des nuances sémantiques nouvelles». Une caractéristique essentielle du parler affectif est qu'il crée un grand nombre de termes pour la même notion et des sens variés pour le même mot. En conséquence la synonymie joue un grand rôle, explicable par la nécessité de donner toujours une nouvelle valeur expressive aux termes. Le rapport entre les synonymes est très large, et la synonymie figurée joue un rôle prépondérant. En parlant de quelqu'un qui ne réussit pas dans une affaire, on peut dire qu'il *s'a ars* (*a se arde* = se brûler). Avec la même valeur métaphorique on peut dire: *s'a fript*, *s'a opărit*, *s'a pârjolit* (frit, échaudé, grillé). Si nous passons dans le domaine positif des sens, il est impossible d'employer les même expressions en parlant d'une maison qui brûle. Pour »illustrer les possibilités à peu près illimitées de la langue parlée de varier et d'animer continuellement les moyens d'expression», M. I. Iordan nous présente une liste de quelques termes autour desquels se sont créées un grand nombre d'expressions. Ainsi au sujet de la notion de »sottise» il mentionne près de cinquante expressions et concernant la notion de »vol» les expressions citées sont encore plus nombreuses. Le livre se termine par un

lexique du langage affectif qui a pour but d'illustrer les principes qui sont à la base de cet ouvrage.

Bien que la structure scientifique en soit extrêmement rigoureuse, la clarté parfaite et la répartition équilibrée des matériaux linguistiques contribuent à rendre le livre de M. I. Iordan accessible même aux lecteurs qui ne sont pas des spécialistes, en établissant ainsi une admirable liaison avec le grand public.

GRIGORE DOBRINESCU

Protokolle des Neuphilologischen Vereins

Sitzung am 28. September 1946. Den Vorsitz führte der zweite Vorsitzende Professor Dr. P. KATARA. In Abwesenheit des Schriftführers wurde das Protokoll von der Unterzeichneten geführt.

§ 1. Dr. R. HOLLMÉRUS hielt einen Vortrag »Über die Pluralformen des Verbums in der schwedischen Schriftsprache». Der Vortragende verfolgte das Eindringen der Singularformen des Verbums in pluralischer Verwendung aus der schwedischen Umgangsprache in die Schriftsprache von der Zeit Carl Michael Bellmans bis heute. Er stellte fest, dass die Bestrebungen der Junggrammatiker und zwar besonders Adolf Noreens, die Umgangssprache zum Vorbild der Schriftsprache zu machen, die auch die pluralische Verwendung der Singularformen des Verbums in der Schriftsprache zur Folge hatten, von entscheidender Bedeutung für die Verallgemeinerung der Singularformen in der Schriftsprache gewesen seien. In diesem Zusammenhang hatte der Vortragende Gelegenheit, seinen prinzipiellen Standpunkt zu der Frage anzugeben, welches die Beziehung zwischen der Umgangssprache und der Schriftsprache in der bewussten Sprachwahl sein soll: keine von beiden solle als unbedingt massgebend aufgestellt, sondern die betreffenden Fragen sollten von Fall zu Fall, unter Berücksichtigung der Zweckmässigkeit, entschieden werden. Als praktisches Ergebnis des Zurücktretens der Pluralformen des Verbums zugunsten der Singularformen sei zu verzeichnen, dass ein grosser Teil der Tagespresse Schwedens nunmehr sowohl im Nachrichtenmaterial als im leichteren Plauderton zur ausschliesslichen Verwendung der Singularformen übergegangen sei, dass die Sprachkommission Schwedens der Presse die Verwendung der Singularformen in anderen Fällen als in amtlichen Schriftstücken empfohlen habe, dass die Volksschullehrer Schwedens sich der pluralischen Anwendung der Singularformen in der Schriftsprache gegenüber günstig gestellt hätten und dass seit dem Jahr 1920 sogar die Schriftsteller ausschliesslich die Singularformen des Prädikat verwandt hätten. In der schwedischen Sprache Finnlands sei die Entwicklung etwas langsamer gewesen, auch hier

hätten aber die Singularformen erheblich an Boden gewonnen. Die im August dieses Jahres in Nykarleby abgehaltene Tagung der Lehrer der Muttersprache an den schwedisch-sprachigen Schulen habe den Standpunkt eingenommen, dass die Schule sich der Entwicklung, die soeben zur Verallgemeinerung der Singularformen führt, nicht widersetzen solle, dass aber die Studenten und diejenigen Schüler, die die Mittelschule absolviert haben, auch die Stilart beherrschen sollten, in der die Pluralformen noch zur Verwendung kommen.

Es folgte eine lebhafte Diskussion, in welcher ausser der im Vortrag behandelten Frage auch allgemeine Ansichten über die Zielsetzung des schwedischen Unterrichtes in finnischsprachlichen Schulen ausgetauscht wurden. An der Diskussion beteiligten sich Oberstudienrätin Lyydia Almila, Major B. Fogelholm, Schulrat Müller, Frl. Berta Solitander, Dr. phil. V. Kiparsky, Mag. phil. Arneberg-Pentti, Dr. phil. O. Panelius, Dr. phil. Martta Jaatinen. Die meisten Redner drückten ihr Bedauern darüber aus, dass der schwedische Unterricht die Erlernung und Verwendung der lebendigen Sprache nicht genügend berücksichtige, was wiederum darauf beruhe, dass die schriftliche Abiturientenprüfung nur eine Verständnis- und Übersetzungsaufgabe enthält. Man war der Ansicht, dass das Erlernen und die Verwendung der Pluralformen des Verbums in der gewöhnlichen Umgangssprache eine die Unzweckmässigkeit dieses Unterrichts spiegelnde Erscheinung sei und dass dieser Übelstand beseitigt werden solle.

Die während der Diskussion ausgesprochenen Ansichten darüber, wie sich der schwedische Unterricht in den finnisch-sprachlichen Schulen zur Numerusfrage des Verbums verhalten sollte, beschloss man in einer Resolution zusammenzufassen, deren Formulierung folgenden Personen überlassen wurde: Professor P. Katara, Oberstudienrätin Almila, Dr. Hollmérus und Studienrätin Fröberg.

§ 2. Oberstudienrätin Lyydia Almila referierte ihr neuerschienenes Elementarbuch »Koululaisen ruotsinkirja». Die Verwendung eines neuen Lehrbuchs sei u. a. dadurch hervorgerufen worden, dass die früheren Elementarbücher heutzutage dem Lehrer eine nicht mehr genügende Stütze gewähren; die schwedische Sprache sei nämlich den Schülern immer fremder geworden, und infolge des starken Lehrermangels sei man schon jetzt und in den nächsten Jahren noch mehr auf Lehrer angewiesen, deren praktische Sprachfertigkeit ebensowohl hins. sprachpädagogischer Erfahrung schwächer sei als früher. Aus diesen Gründen sei in dem neuen Elementarbuch die Aussprache ganz besonders berücksichtigt und die phonetische Schreibweise in Gebrauch genommen. Eine andere bemerkenswerte Neuerung bestehe darin, dass das zu erlernende Sprachmaterial sich der Umgangssprache näher anschliesst, und zwar z. B. gerade in der Numerusfrage des Verbums, sogar in dem Masse, dass in diesem ersten Teil des Elementarbuchs Pluralformen des Verbums gar nicht vorkommen.

Anlässlich des Referats ergriff Prof. Katara das Wort, wobei er die Voraussetzungen der schwedisch-sprachigen Finnländer als Lehrer der finnisch-sprachigen Schulen zu wirken, berührte.

§ 3. Zu neuen Mitgliedern wurden gewählt: Stud. phil. Marie-Louise Molander, Stud. phil. Kaj Lindgren, Stud. phil. Paul Jyrkänkallio und Direktor Georg Tschernochvostoff.

In fidem: Maijaliisa Auterinen

Sitzung am 26. Oktober 1946. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. A. Långfors. In Abwesenheit des Schriftführers wurde das Protokoll vom Unterzeichneten geführt.

§ 1. Unter dem Titel »Eindrücke von einem Sprachkongress» berichtete Prof. O. Reuter über seine Eindrücke auf einer den Englisch-Unterricht betreffenden Tagung, die vor einigen Monaten in Stockholm stattfand.

Die dort abgehandelten Fragen betrafen hauptsächlich die Einführung einer neuen englischen Sprachlehrmethode, die von dem dänischen Lektor Arthur M. Jensen ausgearbeitet worden ist. Die Besonderheit dieser Methode liegt in der völligen Eliminierung der Muttersprache beim Unterricht. Prof. Reuter beschrieb die Erfolge des probeweise in Dänemark eingeführten Systems und zitierte Ansprachen der Professoren L. Eckhoff (Oslo), Christophersen, Hjelmslev (Kopenhagen), welche sich für die Einführung dieser Methode ausgesprochen hatten.

Eine nach Abschluss des Vortrages von Dr. Rantavaara gestellte Frage wurde von Lektor A. M. Jensen ausführlich beantwortet.

In fidem: C.-A. von Willebrand

Sitzung am 30. November 1946. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. A. Långfors.

Oberstudienrätin Dr. Irja Maliniemi schilderte in einem in finnischer Sprache gehaltenen Vortrag mit dem Titel »Vaikutelmia Ruotsin koevuosilyseoista» (Eindrücke von den Versuchesjahrgymnasien Schwedens) ihre aus einer Studienreise nach Schweden gemachten Erfahrungen von der Lehrerausbildung dieses Landes und zwar besonders hinsichtlich des Sprachunterrichtes. Im Anschluss daran berührte sie die Lehrerausbildung in Finnland. Diese sei gegenwärtig nicht in einer befriedigenden Weise geordnet. Die Arbeitsbürde der an den drei Einheitslyzeen, die den schwedischen Probejahr-Gymnasien entsprechen, tätigen Oberstudienräte, bzw. -rätinnen sei allzu schwer. Einerseits gehöre es zu ihren Obliegenheiten, an der Beurteilung der Lehrproben nicht nur in ihrem eigenen Fach sondern auch in fremden Fächern teilzunehmen, andererseits sei die Zahl der Lehramtskandidaten zu gross, um es ihnen zu ermöglichen, den einzelnen Schülern genügende individuelle Anleitung zu geben. Die Vortraghaltende empfahl eine Reform des Systems, das ihrer Ansicht nach auf breitere Basis gelegt

werden sollte. Es sollte den Lehramtskandidaten Gelegenheit dargeboten werden, auch an Lyzeen der Provinz, z. B. in Åbo, wenigstens während des ersten Semesters, dem Unterricht beizuwohnen. Sie sprach u. a. auch den Wunsch aus, dass auf den neusprachlichen Unterricht bezügliche Literatur bei uns zustande gebracht werden möchte.

Es entstand eine rege Diskussion, an der sich Oberstudienrätin Almila, Oberstudienrat Ilvonen, die Professoren Katara, Långfors und Öhmann, die Mag. phil. Mustanoja und Erämetsä sowie die Vortraghaltende beteiligten. Die daraus resultierende allgemeine Ansicht war, dass das System der Lehrerausbildung auf breitere Basis gelegt werden müsste und die Lehramtskandidaten wenigstens das erste Semester ihres Probejahres an einem Lyzeum der Provinz absolvieren sollten.

In fidem: Åke Furuhjelm

Sitzung am 25. Januar 1947 (Jahressitzung). Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende Prof. Dr. A. Långfors.

§ 1. Der Schriftführer verlas den Jahresbericht für das Kalenderjahr 1946.

§ 2. Es fand die Wahl des Vorstandes statt. Der bisherige Vorstand: Professor Dr. A. Långfors, erster Vorsitzender, Professor Dr. P. Katara, zweiter Vorsitzender und Mag. phil Å. Furuhjelm, Schriftführer und Kassenverwalter, wurde durch zuruf wiedererwählt.

§ 3. Zu Revisoren wurden gewählt: Mag. phil. Frl. Maijaliisa Auterinen und Mag. phil. Tauno Mustanoja und zu deren Stellvertretern Mag. phil. Frl. Signe Appelberg und Dr. phil. V. Kiparsky; zu Mitgliedern des Festkomitees Frau Doktor Dagmar Kiparsky, Mag. phil. Frl. Gunvor Krogerus, Lektor Elsa Puuska-Jäntti, Mag. phil. Tauno Mustanoja, Lektor C.-A. von Willebrand und der Schriftführer.

§ 4. Mag. phil. Tauno Mustanoja wurde auf Vorschlag des Vorsitzenden zum Redaktionssekretär der Neuphilologischen Mitteilungen gewählt.

§ 5. Zu neuen Mitgliedern wurden gewählt: Bankdirektor Pekka Vartiainen, Kotka, und Frl. Helena Lehmann.

§ 6. Professor Dr. Jalo Kalima hielt einen Vortrag über das Thema »Die Benennung des Paradieses im Slawischen». Anlässlich des Vortrags ergriffen Dr. V. Kiparsky, Herr Antti Karppinen und Major Knut B. Fogelholm das Wort.

§ 7. Lektor C.-A. von Willebrand hielt einen Vortrag mit dem Thema »Rainer Maria Rilke — eine Lebensskizze».

In fidem: Åke Furuhjelm

Francesco Negri, voyageur italien du XVII^e siècle en Laponie et au Cap Nord

Jean-François Regnard — »le comique le plus gai des Français», comme l'appelle Stendhal[1] — nous a laissé dans son *Voyage de Laponie*[2] des notations extrêmement savoureuses, qui gardent encore aujourd'hui tout leur mordant. Mais de même que pour la composition de ce récit le bonhomme n'hésita pas à piller sans mesure l'ouvrage classique de Scheffer, la *Lapponia*,[3] en donnant de cette manière comme sien ce qui n'était pas de son crû, il lui arriva aussi d'affirmer avoir poussé son voyage jusqu'à des limites qu'il n'avait pas atteintes, tant s'en faut.

Après avoir remonté en bateau avec deux compagnons le fleuve de Tornio jusqu'à sa sortie du lac du même nom — le Tornionjärvi, en suédois Torneträsk, — et ayant poursuivi sur le lac jusqu'à la presqu'île de Pieskenjarka, dont l'extrémité a l'aspect d'une montagne sortant de l'eau, il y déposa, le 22 août 1681, une pierre sur laquelle on avait préalablement gravé un quatrain qui jouit d'une certaine célébrité:

GALLIA NOS GENVIT, VIDIT NOS AFRICA, GANGEM
HAVSIMVS, EVROPAMQVE OCVLIS LVSTRAVIMVS OMNEM.
CASIBVS ET VARIIS ACTI TERRAQVE MARIQVE,
STETIMVS HIC TANDEM NOBIS VBI DEFVIT ORBIS.

DE FERCOVRT. DE CORBERON. REGNARD.

---

[1] *Mémoires d'un touriste*, éd. Champion, 1932—33, t.II, p.288.

[2] J. F. Regnard, *Voyage de Laponie*, précédé d'une notice par Auguste Lepage, Paris, 1875.

[3] Johannes S hefferus, *Lapponia Id est, regionis lapponum et gentis nova et verissima descriptio*, etc., Francofurti, 1673. La traduction française du P. A. Lubin, dont il sera question plus loin (*Histoire de la Laponie.... Avec p usieurs Additions et Augmentations fort curieuses, qui jusques-icy n'ont pas esté imprimées*, Paris, 1678), est plutôt un abrégé, presque un remaniement.

Il explique en effet que du haut de ce promontoire on peut voir »toute l'étendue de la Lapponie et la mer Septentrionale, jusqu'au cap du Nord, du côté qu'il tourne à l'ouest. Cela s'appelle, monsieur, se frotter à l'essieu du pôle et être au bout du monde».[1] Mais les trois compagnons n'étaient arrivés qu'à la hauteur de Narvik, et il leur aurait fallu parcourir plus de quatre cents kilomètres avant de voir le Cap Nord. Assurément ils avaient proclamé avec trop de hâte: *Nobis defuit orbis.*

Même Maupertuis, qui était un savant, et qui visita ces

---

[1] *Op. cit.*, p. 95. Déjà Acerbi (*Travels through Sweden, Finland, and Lapland, to the North Cape, in the Years 1798 and 1799*, London, 1802, t. I, p. 349) reprochait à Regnard ses fanfaronnades, parmi lesquelles il comptait l'affirmation qu'un forgeron de Köngäs avait la peau des mains si endurcie qu'il pouvait toucher du cuivre fondu. Toutefois Negri, dont le témoignage n'est pas suspect lorsqu'il raconte ce qu'il a vu, affirme qu'un ouvrier de Norrköping plongea lestement la main dans le bronze bouillant, sans en recevoir aucune brûlure (*Viaggio settentrionale*, p. 90). Sur les emprunts de Regnard à Scheffer, voir Théophile Cart, *Le voyage de Regnard en Laponie*, dans la »Revue des cours et conférences», 1900, p. 321 et suivv., Gunnar Castrén, *Norden i den franska litteraturen*, Helsingfors, 1910, p. 30, et Lucien Maury, *A la recherche de Regnard en Laponie*, dans »Les Nouvelles Littéraires» du 19 avril 1930. Une étude fondamentale des questions qui se réfèrent à ce voyage est celle de Hilding Kjellman (qui appelle Regnard »*un plagiaire dans le grand style*»): *Regnards resa i Lappland*, publiée dans le »Svenska Turistföreningens Årsskrift», 1931, pp. 235 –258, avec d'intéressantes photographies. L'une d'elles représente une planchette en bois, qui existe encore aujourd'hui à l'intérieur de l'église de Jukkasjärvi, et sur laquelle les trois Français avaient gravé, le 18 août 1681, une répétition de leur quatrain. J'ai donné fidèlement le texte de la planchette, comme l'avaient déjà fait La Motraye au XVIII^e^ siècle et J. W. Zetterstedt à la p. 230 de son *Resa genom Sweriges och Norriges Lappmarker, förrättad år 1821*, Lund, 1822. Regnard changea dans son livre l'ordre des mots du dernier vers, dont la prosodie était défectueuse: »*Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis*». On cite souvent l'inscription avec des variantes arbitraires ou avec des fautes.

régions un demi-siècle plus tard pour mesurer un arc de méridien et pour déterminer ainsi la figure de la terre, intitula *Voyage au fond de la Laponie*[1] la relation d'une excursion faite avec Anders Celsius, pendant laquelle — comme le remarqua Acerbi[2] — il avait à peine franchi les frontières extrêmes de la Vestrobothnie.

En relatant sa visite aux mines de cuivre de Svappavaara, dans la Laponie suédoise, Regnard raconte qu'il y avait trouvé un ouvrier français qui travaillait là-bas depuis une trentaine d'années, et qui lui dit qu'en tout ce temps »bien loin d'y avoir vu des François il n'y étoit venu aucun étranger plus voisin qu'un Italien, qui passa il y a environ quatorze ans, et dont on n'a plus entendu parler depuis».[3]

Qui a-t-il bien pu être, se demande ici instinctivement le lecteur, ce voyageur inattendu? Cet Italien, qu'était-il venu faire en Laponie vers le milieu du dix-septième siècle? Son souvenir a été conservé fortuitement par les paroles d'un pauvre ouvrier français, lui aussi échoué là-bas qui sait comment; où pourrait-on jamais en trouver quelque autre trace?

J'ai eu la chance d'en trouver bien plus qu'une trace: j'ai

---

[1] Maupertuis, *Œuvres*, éd. de Lyon, 1768, t. III, pp. 179–206. La relation de l'expédition scientifique à Tornio et à Pello, qui eut lieu en 1736–37, se trouve aux pp. 69—175 du même volume. Sur l'enlèvement de deux jeunes filles finlandaises par les galants Français, voir Yrjö Hirn, *Lärt folk och landstrykare*, Helsingfors, 1939, p. 34 et suivv. Le témoignage le plus remarquable de la popularité que gagna l'expédition de Maupertuis, est constitué par *Micromégas* de Voltaire, qui fait allusion au danger de naufrage encouru effectivement par les académiciens, et à la présence parmi eux d'un ecclésiastique, qui est l'abbé R. Outhier, auteur d'un intéressant *Journal* du voyage (Paris, 1744). La description de Tornio par Maupertuis, à vrai dire quelque peu outrée, rendit célèbre cette ville. Baudelaire cite Tornio dans le XLVIII^e de ses *Petits poèmes en prose*, sans avoir toutefois une idée trop précise de sa situation géographique.

[2] *Travels*, etc., t. II, p. 30; voir aussi t. I, p. 389.

[3] *Voyage de Laponie*, pp. 30—31.

trouvé la relation de voyage que ce personnage a composée, et dans laquelle — par une coïncidence tout à fait singulière — il a laissé un souvenir de son entretien avec le même ouvrier. Le voyageur s'appelait Francesco Negri, et c'était un prêtre de Ravenne. Voici le passage de son livre, *Viaggio settentrionale*,[1] où il raconte avoir visité la mine de Svappavaara:

»De la ville de Torne (*sic*) on remonte le long du fleuve

[1] *Viaggio Settentrionale fatto e descritto dal molto Reverendo Sig. D.* Francesco Negri *da Ravenna. Opera postuma data alla luce dagli Heredi del sudetto. In Padova, Stamperia del Seminario, 1700.* Avec 17 gravures, qui dérivent pour la plupart de celles de Scheffer, et les portraits de Negri et du grand-duc de Toscane Cosme III. L'édition de 1701 (Forlì, Gianfelice Dandi) est fictive: il s'agit d'exemplaires de l'édition de 1700, dont on a changé le frontispice et auxquels on a ajouté une dédicace à Cosme III. Un résumé insignifiant du voyage: *Relazione della Lapponia avuta dal Sig.* Francesco Negri *di Ravenna il quale penetrò in quelle parti*, parut dans *Il Genio Vagante*, etc., d'A. degli Anzi (Parma, 1691, t. I, pp. 30—48). Indépendamment de l'édition de Padoue, la première partie du ms. de Negri fut publiée avec quelques différences de forme comme opuscule à part: *La Lapponia descritta dal molto Rev. Sig. D.* Francesco Negri *Parrocchiano di Ravenna, e data in luce da Giovanni Cinelli Calvoli*, etc., Venezia, Albrizzi, 1705. L'éditeur avait reçu le texte par l'intermédiaire d'Anders Galdenblad, ancien secrétaire de la reine Christine.

Après presque deux siècles, Carlo Gargiolli fit paraître en 1883 une nouvelle édition du *Viaggio settentrionale* (Bologna, Zanichelli), dont la longue préface, qui réunit la mince bibliographie italienne sur le sujet, est riche en renseignements; le texte toutefois n'est pas exempt d'erreurs. Assez superficiel est l'essai de Guido Mazzoni, *Un viaggiatore del secolo XVII*, dans le volume *In Biblioteca* (Bologna, 1886, pp. 307—25). Le *Manuale della letteratura italiana* d'A. D'Ancona et O. Bacci (Firenze, 1900—10) consacre à Negri une dizaine de lignes, et reproduit, avec des coupures, la description du renne (t. III, pp. 534—37). De Negri on parle aussi dans l'ouvrage d'Antonio Belloni, *Il Seicento* (Milano, 1929, pp. 462—63). L'édition du *Viaggio settentrionale* par Enrico Falqui (Milano, Alpes, 1929) est tout à fait improvisée. Le même publia cinq morceaux de Negri dans son *Antologia della prosa scientifica italiana del Seicento* (Firenze, 1943, t. II, pp. 567—75).

trente milles suédoises, ou cent quatre-vingts italiennes, jusqu'à une riche mine de cuivre, découverte en Laponie il y a peu d'années, au 68^e degré. Je suis arrivé là-bas avec les mêmes petits bateaux transportant les vivres des ouvriers de la mine, lesquels sont des Suédois et ne pourraient pas vivre de la nourriture des Lapons. Et par un hasard heureux, j'ai trouvé parmi eux un ouvrier français et un autre wallon, dont je me suis servi comme interprètes avec les Lapons: ils ne comprenaient pas leur langue, mais quelques Lapons parlent aussi le suédois, que ces deux-là possédaient».[1]

C'était en 1663, pendant l'été. Regnard fut à Svappavaara dix-huit ans plus tard — en 1681 — et le même ouvrier français, qui était là-bas depuis trente ans, lui dit qu'il avait vu le voyageur italien à peu près quatorze ans plus tôt. Dans une pareille occurrence, une légère erreur de mémoire est compréhensible. Ayant résolu ce petit problème d'identification, nous pouvons aujourd'hui corriger l'erreur bien excusable de notre ouvrier.[2]

Francesco Negri arriva vraiment, plus tard, au bout de la terre, à ce Cap Nord qui a tout le charme des certitudes suprêmes; et il y arriva avec beaucoup de modestie, content de graver à son passage les initiales de son nom, F.N., sur un

---

[1] *Viaggio settentrionale*, p. 4 (je cite toujours l'édition de 1700).

[2] Je dois bien remercier M. Paul-Erik Öhman, qui parmi les diligentes annotations à sa traduction suédoise du livre de Regnard (*Resa i Lappland*, Helsingfors, 1946), a voulu rappeler (p. 163) ma conférence du 13 mars 1946 au Cercle Franco-Finlandais de Helsinki, dans laquelle j'avais annoncé pour la première fois l'identification du voyageur italien. C'est dommage toutefois que M. Öhman n'ait pas consulté le *Viaggio settentrionale*, autrement il n'aurait pas répété, avec ceux qui ignorent l'existence de Negri: »*Regnard est le premier qui ait visité la Laponie exclusivement par curiosité touristique*» (p. 153). Cette priorité n'appartient nullement à Regnard, puisque son voyage est postérieur de dix-huit ans à celui de Negri, qui avait visité la Laponie seulement »*pour voir des curiosités*», comme il dit lui-même.

glacier éternel de la Norvège.[1] Ce n'était pas encore le nom écrit dans l'eau, mais nous n'en sommes pas loin.

Dans ces régions presque inaccessibles, le passage d'un étranger éta t dans ces temps-là un événement tellement rare qu'on peut bien comprendre que le souvenir en ait été conservé si longtemps.[2] En effet, trente-sept ans après Regnard, un voyageur de haute classe qui avait déjà été en Turquie et en Tartarie, Aubry de La Motraye, parcourut en 1718 le même chemin. Comme guide il eut un vieux Lapon, qui se souvenait parfaitement des trois voyageurs du temps passé, et le conduisit à la presqu'île de Pieskenjarka. »Le vieillard — écrit La Motraye - m'indiquant autant que sa mémoire le lui fournissoit, l'endroit où il les avoit vû graver quelque chose qu'il ne connoissoit, disoit-il, pas, j'arrachai la mousse du rocher, et y découvris ces vers bien lisibles: *Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem . . .* », enfin le quatrain déjà cité, et qui, du jour où il avait été placé là-bas, était resté caché aux yeux humains.[3]

---

[1] *Viaggio settentrionale*, p. 184.

[2] Xavier Marmier dans sa *Relation du voyage* (*Voyages de la commission scientifique du Nord, en Scandinavie, en Laponie, au Spitzberg et aux Feröe*, Paris, s.a., mais de 1844), t. II, p. 34, raconte qu'à Pello en 1838 une vieille femme »*se rappelait avoir entendu parler à ses pères d'une société de savants français qui apportaient avec eux toutes sortes d'instruments étranges*». C'était cent un ans après les observations de Maupertuis et de ses collègues.

[3] A. de La Motraye, *Voyages en Europe, Asie et Afrique*, etc., La Haye, 1727, t. II, p. 360. J'ai reproduit le texte de l'édition française; la première édition était en langue anglaise (Londres, 1723). K. B. Wiklund, dans *En liten uppgift att lösa vid Torne Träsk* (»Svenska Turistföreningens Årsskrift», 1904, pp. 359–62) et plus tard dans ses annotations à la traduction suédoise de quelques chapitres de l'œuvre de La Motraye (*Seigneur A. de La Motrayes resor 1711–1725*, Stockholm, 1918, p. 341) a établi que la presqu'île appelée par La Motraye »Pescomarca» est la presqu'île de Pieskenjarka, c'est-à-dire »*le grand promontoire situé entre la baie de Laimolahti au nord et la partie sud-est du Torneträsk au sud,*

Un jour, il y a une vingtaine d'années, l'écrivain italien Ferdinando Martini, âgé de presque quatre-vingt-dix ans, racontait qu'il avait connu dans sa jeunesse un vieil officier qui avait parlé avec Napoléon, de sorte que les mots de Napoléon répétés par cet officier lui avaient laissé l'impression, disait Martini, d'avoir presque vu l'empereur. Dans la compagnie se trouvait Giovanni Papini, qui observa d'un air pince-sans-rire: »Avec une vingtaine de personnes comme vous on arriverait à voir Jésus-Christ».

Nous pourrions donc dire, nous aussi: avec six ou sept personnes comme l'ouvrier français, Regnard et le vieux Lapon, on arriverait à voir Francesco Negri. Mais il existe un moyen beaucoup plus simple de voir devant nous ce bon prêtre de Ravenne: c'est la lecture de son unique ouvrage, le *Viaggio settentrionale*, et l'étude des quelques notices sur sa vie qui nous sont parvenues.

Il était né à Ravenne en 1623, dernier descendant mâle d'une famille honorable. La situation de sa famille lui donna la possibilité d'études sérieuses et approfondies, qu'il ne consacra pas seulement aux lettres et à la philosophie, mais aussi aux sciences naturelles, à la géographie et à l'astronomie.

Depuis peu avaient été instaurées les »nouvelles sciences», basées sur la méthode expérimentale au lieu de l'autorité d'Aristote. A peu près avec le nouveau siècle, un nouveau terrain d'études, riche de promesses merveilleuses, s'était ouvert à l'esprit humain, qui tout d'un coup retrouvait les forces

---

dont la pointe extrême est nommée sur la carte Pieksennenä». L'inscription vue par La Motraye n'a jamais été retrouvée, mais comme le *Voyage* de Regnard fut publié pour la première fois huit ans après la publication des *Travels* de La Motraye, il n'y a pas de raison de suspecter le témoignage de celui-ci, comme le fait L. Maury dans l'article déjà cité. L'indication *Ad Pescomarcam* et la date du 18 août 1681 rapportées par la Motraye comme marquées au-dessus du quatrain, tandis que Regnard ne parle pas de Pescomarca et affirme que l'inscription fut placée le 22, ne constituent pas de difficultés graves.

puissantes et impatientes de la jeunesse. A l'aide de nouveaux instruments inconnus jusqu'alors — des lunettes d'approche recouvertes de maroquin rouge et doré, ou bien des ampoules soufflées avec une exquise élégance, comme pour y placer des fleurs, — on déchiffra, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les lois non écrites, mais immuables et éternelles, qui règlent la nature.

Quels ne furent pas la curiosité et l'enthousiasme qui se répandirent partout, avec la rapidité de la lumière! Dans ce temps-là se manifeste et se développe comme un levain une activité métaphysique exaltante et subtile, et l'on commence à observer le monde avec des yeux nouveaux, pleins de joie et de finesse. Tout se renouvelle, tout se transforme ou se déforme: l'architecture, la peinture, la sculpture, les lettres, la musique.

Lors de la Renaissance des archétypes classiques qui avait caractérisé l'époque précédente, l'Italie avait été le berceau de la nouvelle conception de la vie; maintenant c'est encore l'Italie qui donne l'impulsion, dans une plus grande mesure que n'importe quel autre pays, à cette luxuriante végétation de vérités géométriques et extravagantes qui modifient profondément l'âme européenne pendant le XVII^{e} siècle. En effet, c'est là qu'a pris son essor au cours de ce siècle la pensée scientifique avec Galilée et son école, que s'est manifesté le spectacle prodigieux de l'art baroque, que s'est développée la musique instrumentale et qu'est né le mélodrame, cette forme d'art assurément absurde, laquelle pourtant exprimera puissamment toutes les passions qui agitent l'homme. On ne comprend pas comment on a pu considérer si longtemps, en Italie, le magnifique XVII^{e} siècle comme un siècle de décadence.

Dans sa formation culturelle et dans les événements de sa vie, Francesco Negri, prêtre irrépréhensible d'une petite ville de province, présente à un haut degré toute la vitalité pleine de hardiesse qui caractérise le siècle. Son esprit logique et méditatif le détournait des manifestations troublantes de l'art;

mais il se voua avec beaucoup d'intérêt à l'observation diligente des phénomènes bizarres de la nature, dont il nous a laissé le souvenir dans son *Viaggio settentrionale.* Il collectionnait volontiers des curiosités du règne végétal ou bien minéral. Montfaucon, qui lors de sa visite à Ravenne en 1698 alla le voir, le décrit ainsi dans son *Diarium italicum:* »C'était un vieillard plein de bonté et de candeur, sans aucune fausseté ni tromperie, un homme d'une probité à l'antique, qui ayant longtemps voyagé, surtout dans les terres septentrionales, avait préparé un itinéraire et une description de ces régions; mais à peine avait-il commencé à les livrer à l'impression, qu'une maladie l'éteignit. Il montrait dans son jardin un rosier qui pouvait abriter sous ses branches une quarantaine de personnes assises, et il gardait aussi des pommes de pin desquelles poussait un rejeton, qui avait à son extrémité d'autres pommes de pin».[1]

Mais le vieillard qu'a vu Montfaucon c'est Negri au déclin de la vie. Dans sa jeunesse, après avoir fini ses études, il entra de son propre gré dans les ordres, sachant bien qu'ainsi sa famille finirait avec lui; mais il était poussé au sacerdoce par le désir et presque le besoin de se rendre utile, et d'agir comme une force ordonnée et ordonnatrice parmi ses semblables. Je ne crois pas que les élans mystiques et les illuminations alors si généralement répandues, aient eu beaucoup de part dans sa vocation. Je crois que les aspects sociaux du christianisme eurent plus d'attrait pour lui que ceux qui concernent les rapports entre l'âme et Dieu.

Tandis qu'on préparait la séparation entre la foi et les connaissances scientifiques, Negri sut trouver dans l'élargisse-

---

[1] *Diarium italicum, sive monumentorum veterum, bibliothecarum, musæorum, etc. notitiæ singulares in Itinerario Italico collectæ*, etc., Parisiis, 1702, p. 100. Negri nous fait savoir qu'il gardait dans une petite boîte des curiosités d'histoire naturelle rassemblées pendant son voyage, et qu'il les avait montrées au roi de Danemark et au grand-duc de Toscane (*Viaggio settentrionale*, p. 206; v. aussi Gargiolli, préface citée, p. LXV).

ment du monde provoqué par le progrès de ces connaissances, de nouveaux motifs pour louer le Créateur de la terre et du ciel.

Il avait l'habitude de recueillir avec soin dans un gros cahier les pensées des philosophes antiques et des Pères de l'Eglise qui l'avaient le plus frappé, et qu'ensuite, en vrai ecclésiastique qu'il était, il sema à profusion dans les pages de son livre.[1] Une pensée de saint Basile le Grand était ainsi conçue: »Tout l'ensemble de ce monde est comme un livre écrit qui témoigne et proclame la gloire de Dieu».[2] »Alors — continue Negri — comme je savais ne pas être habile à lire tout ce grand livre, je résolus d'en lire au moins une feuille, pour observer les merveilleux caractères que la main divine de l'Auteur suprême y avait imprimés».[3]

Mais saint Basile n'aurait pas suffi, si Negri n'avait possédé en lui-même, dès la naissance, l'esprit, et l'on pourrait dire aussi la vocation, d'un voyageur.[4] Et il nous le dit en effet sans hésiter, en mots pleins d'optimisme et de grâce:

---

[1] *Viaggio settentrionale*, p. XXVII.

[2] Cette pensée, où il y a tout l'esprit majestueusement unitaire de l'*Hexaméron*, après avoir été répétée plusieurs fois par les écrivains de l'Eglise glissa vers le panthéisme avec Campanella (cf. le sonnet *Il mondo è il libro dove il Senno eterno — scrisse i propri concetti*, etc.), affirma la dignité de la science avec Galilée (dédicace au grand-duc Ferdinand II du *Dialogo dei massimi sistemi;* de même que le *Saggiatore*, dans le t. VI des *Opere*, éd. nation., p. 232), se liquéfia dans l'optimisme sentimental avec Bernardin de Saint-Pierre (avant-propos du *Voyage à l'Ile de France* et ailleurs) et devint banale avec Voltaire (*Zadig*, chap. III).

[3] *Viaggio settentrionale*, p. IX—X.

[4] Dans son *Viaggio* il dit qu'il avait été en Hongrie et en Pologne (p. 62), en Flandre (p. 100) et en Angleterre (p. 164), mais nous n'avons aucun détail sur ces autres voyages, auxquels faisait allusion Olof Verelius déjà en 1672 (comme nous allons le voir plus loin): »... *plus se delectationis et voluptatis ex eo itinere cepisse significavit, quam ex ceteris omnibus, quae per pleraque Europae regna confecerat*», ainsi que Montfaucon dans le passage cité plus haut: »*Diu peregrinatus, maximeque in septentrionalibus plagis*».

»Dès les premières années, je fus poussé par l'esprit curieux dont la nature m'avait doué, à faire quelque grand voyage, pour observer les variétés de ce beau monde».[1]

Mais s'il ne pouvait lire qu'une seule page de ce livre du monde, laquelle serait la plus intéressante et la moins connue? Pour répondre à cette question, il eut recours à la logique, dans la force de laquelle il avait grande confiance. Voici le raisonnement qu'il fit à ce propos:

»Je considère que toutes les terres dans n'importe quelle zone du monde en dehors de la zone glaciale, ont le ciel disposé de telle façon que le soleil y naît et se couche chaque jour, et que le sol est apte à produire des fruits pour faire subsister la vie humaine. . . Je trouve que la Scandinavie seule, quoique située dans la zone tempérée, avance toutefois à tel point dans la zone glaciale qu'elle arrive à avoir un jour de deux mois et davantage, et de même une nuit correspondante. La terre ne peut porter aucun fruit à cause du froid extrême, selon le témoignage des auteurs; et cependant, le genre humain y résiste. . . Donc ce pays-là doit avoir des particularités uniques, non communes aux autres; donc elle sera la partie la plus curieuse du monde à visiter. . . A vrai dire, il est tout à fait étonnant que nous autres Européens, nous négligions des parties si curieuses de notre Europe, et désirions plutôt parcourir diligemment les pays lointains de l'Orient et du Sud, et même du Nouveau Monde, qui en ce moment sont si connus et fréquentés, et que nous ignorions nos propres régions. Mais il y a un motif de plus: aucun témoin oculaire n'a, autant que je le sache, écrit sur la Scandinavie après l'avoir entièrement parcourue, surtout ses parties les plus boréales».[2]

Il choisit donc les parties boréales. Et l'on doit noter qu'en 1663, en entreprenant son grand voyage, il n'était plus jeune: il avait exactement quarante ans. Mais il se mit en chemin, plein de persévérance et de courage, d'obstination et de logique.

[1] *Viaggio settentrionale*, p. IX.
[2] *Id.*, pp. X—XI.

Il resta absent pendant trois ans, toujours seul, tant pour aller que pour revenir. Il avait préféré partir sans aucune compagnie, en conséquence de cet autre raisonnement: »Personne d'autre n'aurait un corps de fer et un courage de bronze; ainsi je me pose ce dilemme: si mon compagnon devient malade ou ne peut plus continuer, et je le laisse ou non, dans le premier cas je ne serais pas un bon ami; dans l'autre, je ne pourrais pas accomplir mon voyage».[1]

Il ne nous raconte pas comment il arriva à Dantzig, d'où il s'embarqua pour Stockholm. Olof Verelius fit alors sa connaissance, et voulut en laisser le souvenir dans les annotations à la *Hervarar Saga*, qu'il publia en 1672. Negri lui avait demandé avec instance des renseignements sur la perdrix des neiges, dont le plumage devient blanc en hiver: »Puis, sans connaître ni les lieux, ni les gens, ni la langue, il se mit en route tout seul et à pied, vers la plus lointaine Laponie. Revenu à Stockholm, il dit qu'il avait eu de ce voyage plus d'amusement et de joie que de tous les autres qu'il avait faits à travers la plupart des royaumes de l'Europe. D'après ce que j'ai entendu il navigua ensuite vers l'Islande, et de retour en Italie il m'envoya par d'autres ses salutations».[2]

Arrivé de Stockholm jusqu'à Tornio, Negri remonta, comme

[1] *Id.*, p. 178.

[2] *Hervarar Saga på Gammal Götska Med* Olai Verelii *uttolkning Och notis*, Upsaliæ, 1672, p. 154. Evidemment on avait mal renseigné Verelius sur le voyage maritime de Negri, qui s'etait dirigé vers le Cap Nord et non vers l'Islande.

J. A. Fabricius (*Salutaris lux Evangelii*, etc., Hamburgi, 1731, p. 469) et le catalogue de la *Bibliotheca selectissima* (Amstelodami, 1743, t. II, p. 289), que les Libraires Schouten et Mortier mettaient en vente le 11 novembre 1743, mentionnent *La Lapponia descritta*. Dans le »Samlaren» de Gjörwell (I[e] partie, pp. 73—79, Stockholm, le 12 juillet 1773) se trouve un diligent résumé du *Viaggio settentrionale*, par J. H. Lidén de Lund, avec la reproduction en italien de quelques passages du texte. Un deuxième résumé, plus court, existe dans la *Bibliotheca historica sueo-gothica*, etc., de C. G. Warmholtz (Stockholm, 1782, t. I, pp. 88—90; aux

nous avons vu, le fleuve de Tornio, en y mettant plusieurs jours. Pendant les haltes de cette navigation il descendit plus d'une fois sur le sol de la Finlande actuelle, mais sans s'éloigner beaucoup de la rive. Il est vrai qu'il parle aussi d'»*Enara-by*» (Inari) et de trois maisons en bois qui s'y trouvent, représentant chacune la frontière suédoise, danoise et moscovite,[1] mais nous ne possédons aucune preuve qu'il soit effectivement arrivé jusque là: il pouvait très bien en avoir entendu parler sans avoir été sur place. Autant que je le sache, Negri est le seul Italien

---

pp. 259—60 de ce même volume est citée *La Lapponia descritta*). Aussi bien le »Samlaren» que Warmholtz soulignent la rareté des deux ouvrages; Warmholtz affirme expressément n'avoir pas lu Negri, mais suppose quand même que sa description de la Laponie est copiée ou adaptée de Scheffer. La supposition est entièrement gratuite (cf. plus avant p. 126, note 1). G. von Düben (*Om Lappland och Lapparne*, Stockholm, 1873, p. 506) mentionne *La Lapponia descritta* et le *Viaggio settentrionale*, ce dernier bien inexactement. Johan Vising dans *Italienska resande i Sverige* (»Göteborgs Turistförenings Årsskrift», 1897, pp. 50—68) parle de notre voyageur avec beaucoup de sympathie.

Le *Luettelo Pohjois-Pohjanmaata ja Suomen Lappia käsittelevästä kirjallisuudesta* (Helsinki, 1910) par K. R. Donner, cite d'après von Düben *La Lapponia descritta* et la première édition du *Viaggio settentrionale*, en ajoutant l'indication de l'édition du 1883 (pp. 25, 93 et 114). Liisi Karttunen consacre à Negri les pp. 110 –11 de son important essai: *Rapporti culturali tra Italia e Finlandia*, paru dans *Finlandia* (Roma, 1941), recueil d'articles de différents auteurs. Quelques inexactitudes de cet essai sont passées dans la notice sur Negri aux pp. 377—78 de l'*Italian kirjallisuuden kultainen kirja* par Tyyni Tuulio (Porvoo Helsinki, 1945). où figure aussi la traduction finnoise, abrégée, de la description du renne.

Pour la Norvège, cf. L. Daae, *Italieneren Francesco Negris reise i Norge 1664—1665* (»Historisk Tidsskrift», 1888, pp. 85—158), C. Huitfeldt, *Francesco Negris reise till Nordkapp* (*Norge i andres øine*, Oslo, 1932, pp. 72—79), et la traduction partielle du *Viaggio settentrionale:* Karen Braarvig, *Francesco Negris forunderlige reise*, Oslo, 1945.

[1] *Viaggio settentrionale*, p. 32.

du XVII[e] siècle qui soit venu en Finlande, avant Antonio Papi, qui fut lecteur à l'Université de Turku trente et un ans plus tard, c'est-à-dire à partir de 1694.[1]

Sur la rive finlandaise du Tornio, Negri essuya même une aventure, qui eut une issue heureuse grâce à son sang-froid et à sa présence d'esprit. Il était parti de Tornio dans un bateau conduit par trois hommes, qui le laissèrent à une habitation dans la paroisse d' »*Overtorne*» (Övertorneå), étant obligés de se rendre dans le voisinage pour leurs affaires, sans pouvoir lui expliquer leurs intentions. Le jour suivant il fut conduit plus en avant par d'autres, et il passa la nuit sur la rive gauche du fleuve, à 40 ou 50 milles de la ville de Tornio, dans une localité où il y avait quelques maisons de paysans. Le matin les bateliers s'en allèrent vers le nord, et il les pria de l'emmener; mais les hommes qui savaient que la première équipe devait retourner, partirent. Comme il ne parvenait pas à se faire comprendre ni de la femme ni des enfants qui étaient dans la maison où il avait logé, il résolut de continuer sa route à pied, en côtoyant le fleuve.

Il arriva ainsi à un affluent du Tornio, qui étant très large à son embouchure lui barrait le chemin. Il chercha alors en amont un endroit plus étroit où passer à gué, et il entra bravement dans le courant, avec le fagot de ses vêtements sur la tête. Toutefois l'eau était trop profonde. Il ne lui restait qu'à revenir sur ses pas, mais comme il voulait prendre un raccourci pour abréger une marche pénible à travers un labyrinthe d'arbres et dans un terrain en partie marécageux, sans aucune trace de route, en peu de temps il perdit la bonne direction et s'égara.

»Je me souvins alors de ce que j'avais lu sur les personnes qui voyagent dans les déserts sablonneux de l'Afrique, et qui, sans aucun point de repère, se servent, comme en pleine mer, pendant la nuit des étoiles pour guides, et le jour du soleil.

[1] Cf. Tönnes Kleberg, *Italienska språkets ställning i 1600-talets Sverige*, dans »Lychnos», 1939, pp. 1—49.

C'est pourquoi je tâchai d'essayer ce moyen pour arriver à mon but, et je me dis en moi-même: Je suis parti de Torne pour aller vers le septentrion, en naviguant contre le courant dans le fleuve; à présent je me trouve sur une terre de la rive droite, qui est au levant[1]; donc, si je marche vers le couchant, je retrouverai sans faute le fleuve. A cette heure le soleil est au midi à peu près; donc, en le laissant toujours à ma gauche, j'atteindrai mon but. Par conséquent je fis ainsi: je marchai à travers le bois touffu en observant toujours le soleil à ma gauche, comme je l'ai dit, et bientôt je commençai d'abord à entendre le bruit lointain du fleuve qui se rue contre les écueils et les roches pierreuses, ensuite j'arrivai à la rive, où je repris courage. Après avoir dûment rendu grâce à Dieu à genoux, je me dirigeai plein d'allégresse à la recherche de l'habitation que j'avais laissée le matin». Mais alors il vit avancer sur le fleuve un bateau, duquel un homme sauta à terre, et lorsqu'il fut tout près de lui, il l'entendit appeler distinctement: *Franz*, »ce qui est mon nom en suédois, c'est-à-dire Francesco», nous explique-t-il. C'étaient les hommes d'Övertorneå qui revenaient pour l'emmener, et ils lui donnèrent à manger un grand brochet séché au soleil et un grand pain d'orge mêlé avec de la paille. Pour boire il reçut le couvercle d'une boîte faite avec de l'écorce d'arbre, avec lequel il puisait de l'eau du fleuve pour se désaltérer. »Cependant je ne me rappelle pas avoir goûté de toute ma vie d'autre repas excellent comme celui-ci».[2]

Essayons maintenant de repérer les endroits qui furent le théâtre de cette aventure. La distance de la ville de Tornio indiquée par Negri, est de 40 ou 50 milles italiens. Cette ancienne mesure variait de région à région, mais notre voyageur affirme dans quelques passages du *Viaggio settentrionale* (l'un de ces passages a été cité plus haut) que son mille italien est

[1] En parlant de droite et de gauche, Negri pense à la direction de sa marche et non à celle du courant.

[2] *Viaggio settentrionale*, pp. 6—8.

la sixième partie de l'ancien mille suédois. Si, d'après ce rapport, on réduit au système décimal les 40 ou 50 milles italiens, on obtient à peu près 70 ou 90 kilomètres, qui formeraient la distance entre la ville de Tornio et les maisons de paysans d'où Negri partit à pied si imprudemment. Or, à 90 kilomètres environ de Tornio, sur le Cercle Polaire, se trouve la localité de Juoksenki, où je serais tenté de situer le point de départ de cette marche. En effet, à une dizaine de kilomètres plus au nord, immédiatement avant d'arriver à Turtola, on rencontre une rivière dont l'embouchure est assez considérable, déversant les eaux d'un petit lac, le Paamajärvi, dans le fleuve de Tornio.

Sans se séparer désormais de ses guides, Negri arriva ainsi jusqu'à Svappavaara, qu'il appelle »*Vappa Vara*», en expliquant que dans la langue laponne »*Vara* signifie montagne, et *Vappa* est son nom».[1] Là, un des hommes qui travaillaient à la mine s'était fait une grande blessure à la main, d'où le sang coulait abondamment. »Tout de suite on fit venir une femme laponne qui prit — raconte Negri — la main blessée, et commença à marmotter à voix basse quelques mots, probablement de l'art auquel on a fait allusion» (c'est-à-dire l'art magique). Mais l'effet espéré ne se produisit pas. Une autre personne qui était présente appliqua alors une sorte de champignon sur la blessure, et après peu de temps le sang cessa de couler.[2]

Notre voyageur s'aperçut toutefois qu'il était impossible de continuer à travers la Laponie et le Finnmark jusqu'au Cap Nord, et il décida alors de tourner l'obstacle: il rebroussa chemin et descendit vers Stockholm.

Par un hasard étrange, ce devait être un autre Italien qui fit le premier cette traversée tentée en vain par Negri, le long des fleuves de Tornio, de Muonio et d'Alten, et ensuite par mer jusqu'au Cap Nord: Giuseppe Acerbi, accompagné

[1] *Id.*, p. 6.
[2] *Id.*, pp. 43—44.

par le colonel suédois Skjöldebrand (le futur traducteur de la *Jérusalem délivrée*), 136 années plus tard.

Le peu que Negri put voir de la Finlande lui suffit cependant pour saisir quelques traits du caractère des Finnois, qu'il dit hospitaliers [1]; près de Tornio on l'invita même à un repas de noces, dont il donne la description:

»Nous nous assîmes à midi pour dîner; les tables étaient placées près du mur de la salle, comme dans les réfectoires des religieux: les femmes étaient assises du côté du mur, et les hommes en face. Le repas dura à peu près trois heures, ensuite tout le monde se leva, et le curé récita à haute voix les prières habituelles pour rendre grâce à Dieu, au milieu de l'attention générale; de même on en avait récité d'autres au commencement, pour bénir la table. Pendant toute l'année les familles font d'ordinaire réciter les prières par un enfant avant et après le repas, et alors tous se tiennent debout, les hommes la tête découverte. Puis nous nous assîmes de nouveau, chacun à sa place comme avant, avec cette différence que les femmes ne bougèrent pas, mais les hommes, ayant renversé le dossier mobile du banc dont la longueur correspond à celle de la table, s'assirent là-dessus, tournés vers le milieu de la salle, où ceux qui le voulaient commencèrent à danser tour à tour, au son de différents instruments. En même temps on servit à la ronde des noisettes, des pâtisseries délicates et des choses semblables, sans cesser de boire. On sort seulement pour quelque temps, et après on rentre: une longue absence serait mal interprétée, c'est-à-dire comme si l'on refusait de boire en bonne compagnie. A la tombée de la nuit on apporta des lampes, et l'on continua le même exercice jusqu'à l'heure du souper: alors, chargées de nouveau les tables de viande et de poisson, et renversé de nouveau le dossier des bancs, on soupa, pour ne terminer qu'à une heure avant minuit».[2]

Les Finlandais sont particulièrement courageux à la guerre:

[1] *Id.*, p. 5.
[2] *Id.*, pp. 65—66.

»Les soldats les plus gaillards, les plus fiers et les plus résolus des armées suédoises».[1] Et ailleurs: »Les habitants de la Vestrobothnie et ceux du Norrland sont les plus grands, je ne dis pas les plus gras, de la Scandinavie, et les Finnois sont les plus guerriers».[2] La presque totalité de la garde royale est constituée par eux.[3]

Negri mentionne aussi leur longévité exceptionnelle, et il a soin de nous faire savoir que deux ans plus tôt était mort à Pello »Giovanni» Kolli, à l'âge respectable de 140 ans: un homme qui — pour parler comme Ferdinando Martini — aurait pu voir Gustave Vasa. Au même âge était mort, douze ans plus tôt, un vieillard nommé Nils Nera, qui habitait »à deux portées de mousquet» de Tornio.[4]

Il ne manque pas de noter qu'à »*Conghes*» (Köngäs: au confluent du Tornio et du Muonio) est la frontière entre les Finnois et les Lapons. La frontière entre la Suède et la Finlande est placée à »*Chimi*» (Kemi), mais la langue finnoise, ainsi que la forme de l'habillement — qui est long, — s'étendent jusqu'à »*Calis*» (Kalix) et »*Lula*» (Luleå).[5] Enfin, entre quelques mots suédois et lapons enregistrés, il y en a aussi deux qui sont finnois: »*leipa*» (*leipä*, pain) et »*ruoca*» (*ruoka*, nourriture). Notre auteur déclare expressément finnois le premier, mais considère par erreur le second comme lapon.[6]

Sans avoir été en Ostrobothnie, Negri décrit très efficacement la chasse à la phoque pratiquée par les gens du territoire de Vaasa, d'après la narration qu'un des chasseurs lui avait

---

[1] *Id.*, p. 119.
[2] *Id.*, p. 10.
[3] *Id.*, p. 50.
[4] *Id.*, p. 57.
[5] *Id.*, p. 5.
[6] *Id.*, pp. 11 et 30. Cf. Emilio Teza, *Una noticina al Viaggio settentrionale di F. Negri*, dans le »Bollettino della Società geografica italiana», 1883, pp. 910—11.

faite.[1] Mais les parties les plus organiques du livre concernent la Laponie et particulièrement la Suède. Présentement nous ne pouvons nous arrêter sur les descriptions de Stockholm et de la Suède, qui méritent un examen à part. Parmi les renseignements très détaillés que Negri donne sur les Lapons, leurs habitations, leur vie, leur habillement, leurs noces, etc., il faut relever l'importance d'un commentaire qui oppose la simplicité naturelle des Lapons à l'artificiel des mœurs européennes, parce que le commentaire en question est une contribution intéressante et on peut dire inconnue à la formation de ce mythe du »bon sauvage» qui, pendant le siècle suivant, aura des développements si lourds de conséquences.

»Je sais – c'est ainsi que s'exprime Negri — que plusieurs appellent les Lapons des barbares. . . Mais ceux-ci, n'auraient-ils pas raison de nous considérer nous autres comme des barbares, s'ils savaient que, pour un soi-disant point d'honneur et pour un mot parfois mal interprété, nos cavaliers se croient obligés de se provoquer en duel, à la suite de quoi l'un reste souvent tué et l'autre blessé, quoique tous deux sachent que le duel est défendu par la loi divine et humaine, de sorte que l'un est tué par le fer de l'autre, et l'autre peut-être par le fer du bourreau; ce qui toutefois est peu de chose en comparaison avec le péril d'être condamnés à une mort qui ne finit jamais, sous le bourreau éternel, le diable? D'autant plus que l'épreuve des armes ne démontre pas la vérité, étant donné que parfois c'est l'innocent qui est tué. Et si après cela les Lapons apprenaient que les seconds sont obligés de remplacer les combattants sans avoir été offensés, et souvent même contre des amis, je crois que leur mauvaise opinion de nous ne pourrait pas augmenter, ayant atteint déjà la limite extrême. . . Les mêmes Lapons riraient s'ils voyaient nos dames se faire martyres de la vanité pendant l'hiver le plus rude, en exposant la poitrine, le dos et les épaules nus aux plus grandes

[1] *Viaggio settentrionale*, pp. 116—36.

rigueurs de l'air. Ils riraient autant s'ils voyaient les cavaliers qui, par la plus grande chaleur de la canicule, portent deux habits, l'un sur l'autre, pour suivre la mode courante . . . Lesquels donc observent la vraie loi naturelle, les Lapons ou les autres?».[1]

Une description parfaitement exacte est celle des skis et de leur fonctionnement en terrain plat, à la montée et à la descente, sans même oublier le mouvement qu'on employe pour s'arrêter en pleine course. Negri nous dit avoir appris à se servir des skis, de sorte que nous devons penser que ce bon prêtre du dix-septième siècle a été le premier skieur italien, et probablement aussi le premier de l'Europe continentale. Voici la page si amusante et intéressante de son livre:

»Ils ont deux petites planches minces, pas plus larges que le pied, mais d'une longueur de huit ou neuf palmes[2], et qui ont la pointe un peu relevée, de sorte qu'elles ne s'enfoncent pas dans la neige. Elles sont munies, au milieu, de quelques lacets, avec lesquels on les fixe bien aux pieds. A la main on tient un bâton, garni à son extrémité d'un disque en bois, afin qu'il ne traverse pas la neige. . . Même sans ces instruments il n'y aurait cependant pas à craindre de s'enfoncer dans la neige profonde et d'y rester ensevelis: car une fois qu'il m'arriva de pénétrer avec les jambes dans l'intervalle entre deux grandes pierres dont on ne pouvait pas s'apercevoir, j'y restai comme à cheval. Il me fut toutefois difficile d'en sortir, parce

[1] *Id.*, pp. 28—29. Sur le même sujet, voir Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne*, Paris, 1935, t. I, pp. 16—18, et t. II, p. 174. Dans le t. III, p. 121, est cité un texte de Regnard contre le point d'honneur. Au sujet de l'antipathie contre le duel que manifesteront les coryphées du XVIII[e] siècle, cf. Antonello Gerbi, *La politica del Settecento*, Bari, 1928, p. 57. Hazard ignore l'existence du *Viaggio settentrionale*, et cite seulement (t. III, p. 134), entre autres ouvrages qui traitent de la Laponie, *La Lapponia descritta.*

[2] Palme, ancienne mesure de longueur italienne, valant à peu près 25 cm.

que chaque fois que je levais un pied pour piétiner la neige dans le but d'en former une espèce de soutien, la neige s'affaissait, et je me retrouvais toujours dans la même situation. Je dus alors fouler peu à peu ce soutien, et après avoir fait tomber plusieurs fois là-dessus de la neige que je comprimais avec le pied, je réussis enfin à m'y appuyer; et je fis de même, sans perdre patience, avec l'autre pied . . .

Donc, pour marcher avec les *skie* [1] — car les Suédois appellent ainsi ces planches — ils ne les soulèvent ja mais de la neige, mais ils les font glisser légèrement, et peuvent avancer ainsi avec la même agilité que s'ils marchaient librement à pied. Et ils laissent sur la neige une trace pas plus profonde que l'épaisseur d'un doigt. Comme ils ne pourraient pas avancer à la montée d'un seul pas, parce que les *skie* glissent en arrière à cause du poids de l'homme, ils les doublent au-dessous de peau de renne, avec le poil à rebours, de sorte que, à la montée, le poil comprimé pénètre dans la neige, et — en se hérissant — empêche les *skie* de glisser; quand ils sont arrivés en haut et veulent descendre, le même poil, puisqu'il est mis comme j'ai expliqué, n'offre aucune résistance, mais au contraire rend plus facile la marche.

Mais comme on ne peut pas descendre lentement, étant donné que les *skie*, une fois l'élan pris, ne s'arrêtent pas, au début de la descente il faut se planter là-dessus très solidement comme une statue, et glisser d'un seul coup du haut de la montagne à la plaine, sur laquelle on continue à avancer encore un peu, à cause de l'impulsion reçue pendant la descente . . .

Au commencement, ayant peur du danger, je tombais toujours; ensuite, instruit par l'exercice et plein de courage, je me tins debout.

Il faut faire attention de tenir les *skie* bien droits et parallèles, parce que, si l'on rapproche trop les pointes, ils forment un angle et, en se cognant l'un contre l'autre, font tomber le

---

[1] Negri employe aussi les formes *Skier* (pp. XXIV et 17) et *Schiè* (p. 19).

voyageur; si, au contraire, on les écarte trop, le même angle se forme par derrière, et l'on tombe également. Ce qui n'est cependant pas dangereux, surtout si l'on tombe de côté, comme il arrive le plus souvent.

Mais le Lapon accourt charitablement pour relever le voyageur tombé, car il existe un moyen d'arrêter la course à mi-pente, ou quand on veut: on ne parvient pas à cela en continuant tout droit, mais en changeant habilement la direction de la course vers un côté, de manière à tracer une courbe; et quand on est complètement tourné vers le flanc de la montagne, quoiqu'on continue à glisser encore un peu à cause de l'impulsion, bientôt on s'arrête».[1]

Revenu à Stockholm, Negri y séjourna pendant six mois comme aumônier de M. de Chassant, résident de France.[2] Après ce temps d'arrêt il s'embarqua sur un bateau, traversa le Sund et, naviguant en plein hiver, remonta les côtes occidentales et septentrionales de la Norvège. Il s'arrêta à Bergen et à Trondhjem qu'il décrit sommairement. A Østraat le chancelier de

---

[1] *Viaggio settentrionale*, pp. 34—36. Les aspects sportifs du voyage de Negri ont été examinés par Virgilio Ricci, *Francesco Negri, l'ardito romagnolo che ubbidì al grande richiamo delle nevi scandinave* (»Le Alpi», janvier-février 1942, pp. 79—90). L'auteur dit que la revue allemande »Der Winter» et la revue suisse »Der Schneehase» (sans autre indication) ont aussi relevé l'importance de Negri comme pionnier des sports d'hiver. Il ne m'a pas été possible de consulter ces revues. Voir aussi le résumé en suédois de l'article de Ricci: Håkan Tjerneld, *Francesco Negri, en skidlöpningens pionjär på 1600-talet* (»På Skidor», 1943, pp. 310—13), où l'on essaye de définir le mouvement d'arrêt décrit par Negri, en employant malheureusement un texte italien inexact. Negri avait écrit en effet: »... *col piegar il corso* (c'est-à-dire le cours) *destramente verso uno dei lati, formando una linea curva*», et non »*col piegar il corpo*» (»kroppen», c'est-à-dire le corps). Dans la *Skidlöpningens historia* de M. Tjerneld, à la p. 303, t. VI (1946), du *Nordisk Familjeboks Sportlexikon*, le nom de Negri n'est pas mentionné, avec ceux d'Olaus Magnus et de Scheffer.

[2] *Viaggio settentrionale*, p. 46.

Norvège Ove Bjelke (qui au temps de sa jeunesse avait étudié à l'Université de Padoue) lui déconseillait de continuer plus au nord pendant cette saison, parce qu'il serait victime de deux ennemis: la zone glaciale et l'hiver rigoureux. Mais Negri lui répliqua qu'il avait déjà accompli des choses impossibles ou supposées telles[1] et, inébranlable, continua jusqu'à l'île de »*Magr-o*» (Magerö), »où se trouve — comme il dit très simplement — le Cap Nord, et aussi la résidence d'un curé, avec lequel j'ai pu parler en latin».[2]

Il ne fait aucun commentaire sur le but de son voyage ainsi atteint.

A Copenhague, le roi Frédéric III s'était émerveillé beaucoup »qu'un Italien, né dans un climat des plus doux du monde, eût tant de courage et de force pour entreprendre et accomplir l'un des voyages les plus durs et les plus dangereux, et surtout dans une telle saison».[3] Mais Negri explique au lecteur qu'il avait pris ses précautions pour se défendre du froid, et que ces précautions étaient »de quatre espèces, deux internes et deux externes: premièrement, manger et boire avec abondance; deuxièmement, boire, surtout le matin, un bon coup d'eau-de-vie, si l'on en trouve; troisièmement, bien se couvrir, c'est-à-dire de vêtements de laine, de gros gants doubles et de peaux d'écureuil ajoutées au chapeau, avec le poil vers le dedans, dont je me cache tout le visage et le cou, en ne laissant qu'une ouverture pour voir et pour respirer; enfin des exercices et des mouvements énergiques: en voyageant en bateau . . . je prends les avirons des mains de ces hommes, et en ramant j'essaye de chasser le froid; et quand je voyage par terre en traîneau, je le quitte par intervalles, pour aller un peu à pied».[4]

Une fois, cherchant un de ses souliers qu'il avait perdu dans la neige, il eut la main gelée; mais cet homme qui avait vraiment

[1] *Id.*, pp. 174—175.
[2] *Id.*, p. 193.
[3] *Id.*, p. 206.
[4] *Id.*, p. 176.

un corps de fer et un courage de bronze, arrivé à une habitation l'appuya sur une table, et la comprima vigoureusement avec l'autre main, en prenant garde de ne pas l'approcher du feu. Et lorsque les souffrances et les difficultés menaçaient de le vaincre, il se réconfortait en se tenant à lui-même ces propos:

»Tu souffres beaucoup, François, n'est-ce pas? Mais dis-moi, de grâce, qui t'a fait venir dans ces régions? Personne. Tu es venu de ta propre volonté pour voir des curiosités. De qui peux-tu donc te plaindre? . . . Courage, et pense qu'il y a beaucoup de gens qui *lucri non scientiae causa navigant*[1], et qui pour ce motif entreprennent de pareils voyages:

Impiger extremos curris mercator ad Indos
Per mare pauperiem fugiens, per saxa, per ignes.[2]

Ces souffrances finiront avec cette journée, tandis que la joie d'avoir vu ce que tu as observé durera toute la vie; et on peut dire la même chose de ce que tu verras dans les jours qui suivront».[3]

Cette joie remplit vraiment toute sa vie, après son retour à Ravenne en 1666. Et lorsqu'il fut nommé curé d'une église de cette ville, la même ardeur qu'il avait vouée auparavant à vaincre les difficultés de son grand voyage, il la déploya dans l'accomplissement des devoirs de son ministère et au service de son prochain. D'après le témoignage d'un ami qui a mis quelques données biographiques en tête de la première édition du *Viaggio settentrionale*, il se montra toujours extrêmement bienfaisant, aidant selon ses moyens toutes sortes de gens misérables. De même il était toujours prêt à défendre spontanément la cause des pauvres gens opprimés. Dans le siècle de Don Quichotte, il s'était défini lui-même »*il dazier degl'impacci*»[4] (le gabelier des tracas), en ajoutant que les autres étaient nés pour faire le bien, mais lui pour déranger le mal. Pendant pres-

[1] Plin., *Nat. Hist.*, II, 46.
[2] Horat., *Epist.*, I, I, 45—46.
[3] *Viaggio settentrionale*, pp. 177—78.
[4] *Id.*, p. XXVIII.

que vingt ans il s'occupa en faveur de la ville de Ravenne d'un procès concernant certains biens emphytéotiques, à cause duquel il se rendit à Rome plus d'une fois, et fut même reçu par le Pape Innocent XI.

En même temps il continuait ses études préférées d'histoire naturelle, et il était toujours intéressé par ce qui concernait les pays du Nord.[1]

Pendant son voyage, en 1663, 64 et 65, il n'avait pas manqué de renseigner des amis italiens et étrangers sur les »curiosités»

---

[1] Magnus Celsius (*Oreades Helsingicæ redivivæ*, Upsalis, 1710, pp. 39–41) a conservé deux fragments de lettres que Negri adressa à Scheffer pour lui communiquer l'avis, d'ailleurs erroné, du P. Kircher sur deux inscriptions runiques. Le premier fragment est daté de 1669: »*P. Kirckerus salutantem te resalutat. Qui ubi primum oculos conjecit in figuram, advertit statim non literas esse, sed solum ornamenti loco impressa signa, signantia nihil, quod et contigit ipsi in Sicilia, etc.*». Le second fragment doit être postérieur de dix ans, puisque la *Turris Babel* de Kircher, qui y est citée, ne fut mise sous presse qu'en 1679: »*Eadem animi alacritate et promptitudine exequar mandata tua, Excellentissime Domine, ut in præsente. Quapropter R. P. Kirchero præbui Helsingici lapidis figuram impressam, qui dixit hoc esse talisma sive amuletum contra serpentes, similesque lapides repertos Constantinopoli et in Arabia, qui tamquam termini constituebantur certis in locis, ne incolas impeterent serpentes, additis incantationibus seu diabolicis superstitionibus. Indicavit mihi R. P. figuram serpentis in eadem pagina, quam repræsentare intendens sculptor ille Helsingicus, non computandus inter primarios, lineolis cum melius non posset, et punctis distinxit, quæ supponuntur esse characteres, ut declararet non esse zonam aliquam simplicem seu planam superficiem, sed rotundum quid seu teres, id est serpentem. Confirmatio accedit, quod in altera quam ad me transmisisti effigie, conspicitur pariter serpens. Crux in medio non obstat, quo minus credatur, non posse simul consistere duo contraria. Nam callidus serpens personatum inducit mendacium, ut facilius specie boni credulos alliciat. Sicque experientia probatum, in talibus superstitiosis immisceri signum sanctæ crucis. Superaddit P. te posse aliquid huc spectans observare in tractatu* De inauditis curiositatibus *Jacobi Gaffarelli Galli, nunque sub prælo habet noster Auctor opus, in quo aliquid innuat de his, quod inscribitur* Turris Babel».

rencontrées, en leur adressant quelques lettres, dont il avait gardé la copie.[1] Son intention était de remanier ce matériel pour en faire un livre. Après son retour, il communiquait volontiers ses papiers à qui désirait connaître les péripéties d'un voyage tellement hors du commun. Ainsi le comte Valerio Zani de Bologne, qui sous le nom anagrammatique d'Aurelio degli Anzi compila un recueil de voyages, *Il Genio Vagante*, inséra dans le premier tome de cet ouvrage, du vivant de Negri, une courte *Relazione della Lapponia*, qu'il dit tirée des manuscrits du voyageur et des conversations eues avec lui à Rome, à Ravenne et à Bologne.[2]

Les relations nouées par Negri à Florence furent cependant plus importantes. La cour grand-ducale était alors un grand centre d'activité scientifique: l'enseignement de Galilée continuait à porter ses fruits, même après la mort du grand vieillard, grâce à la munificence du grand-duc Ferdinand II, du prince Léopold et du grand-duc Cosme III. Le prince Léopold (plus tard cardinal) avait fondé dans le palais grand-ducal cette glorieuse Académie del Cimento, qui faisait suite à l'Académie romaine dei Lincei, et devait être le modèle de la Royal Society de Londres et de l'Académie des Sciences de Paris. Tous ceux qui s'intéressaient à la philosophie naturelle avaient les yeux tournés vers les recherches poursuivies à Florence par les disciples de Galilée, selon les principes de la méthode expérimentale. Des savants de l'importance d'un Sténon venaient s'établir dans la capitale de la Toscane, pour s'adonner à leurs études dans une atmosphère de grande liberté et de compréhension.[3]

---

[1] *Viaggio settentrionale*, p. XIII.

[2] Cf. p. 100, note. Sur Zani voir Gargiolli, préface citée, p. LXXII.

[3] D'après Francesco Redi (*Esperienze intorno a diverse cose naturali*, etc., Firenze, 1671, p. 3), à la cour des Médicis »*se rendent de toutes les parties du monde tous les grands hommes qui par leurs pèlerinages cherchent et apportent la marchandise des talents; et à leur*

Mais la cour des Médicis de la décadence se signalait aussi par une curiosité vraiment insatiable de renseignements sur les différents pays du monde. Dans l'Archivio di Stato de Florence, il existe une quantité de lettres du XVII^e siècle, envoyées par des agents diplomatiques et des missionnaires aux grands-ducs ou à des personnalités de leur entourage, concernant non seulement les pays d'Europe, mais aussi Alger, Tunis, Tripoli, l'Egypte, Angola, les Saints Lieux, Alep, Constantinople, la Géorgie, la Perse, Surat, Bombay, Goa, le Siam, le Tonkin, la Chine.[1] Le fameux missionnaire autrichien Johannes Grueber se rendit exprès à Florence en 1666 pour renseigner le grand-duc Ferdinand II sur la Chine.[2] Un gentilhomme de Mitau en Courlande, Jacob Rautenfeld, qui traduisit en italien la relation du voyage de Martens au Spitzberg et au Groenland, séjourna à la cour de Cosme III, auquel il dédia son livre *De Rebus Moschoviticis*, paru à Padoue en 1680. La compétence en arabe de Francesco Redi, naturaliste de premier ordre et archiatre de la cour, est bien connue; il est moins connu que Ferdinand II étudia pendant trois ans »la langue illyrienne». Le premier entre les

---

arrivée ils sont accueillis avec tant de bienveillance, qu'ils avouent que dans la ville de Florence sont renés les anciens jardins des Phéaciens, et dans le grand-duc Cosme III et les autres princes la charmante affabilité du roi Alcinoüs». Ce n'était pas seulement de l'adulation, mais aussi la constatation d'une réalité.

[1] Cf. Archivio Mediceo, filza 1605 et 1606 (Correspondance Bassetti), ainsi que Pietro Amat di S. Filippo, *Biografia dei viaggiatori italiani colla bibliografia delle loro opere*, Roma 1882, t. I., pp. 365, 437, 453, 715 et 716, et Sebastiano Ciampi, *Bibliografia critica delle antiche reciproche corrispondenze dell'Italia colla Russia, colla Polonia*, etc., Firenze, 1834—42, t. I, p. 40—42.

[2] Cf. *La Briefve & exacte Response du P. Jean Grubere de la Societé de Jesus, A toutes les Questions Que luy a fait le Serenissime Grand Duc de Toscane*, à la fin de l'ouvrage du P. A. Kircher, *La Chine*, etc., Amsterdam, 1670, pp. 316—23. De même l'exquise *Relazione della China* par Magalotti (Firenze, 1697) dérive des conversations tenues avec le P. Grueber lors de cette visite à Florence.

princes italiens, son fils Cosme III s'intéressa à la langue russe. On peut ajouter ici que dans les archives médicéennes sont conservées cinq lettres échangées entre Cosme III et Pierre le Grand, qui envoyait au grand-duc des cadeaux assez singuliers, tels des Kalmouks et un spécimen de son habileté comme tourneur, en le remerciant de lui avoir fait parvenir un tour de potier et deux vases faits au tour. Il est question aussi de l'envoi à Florence de quelques jeunes hommes qui devaient se perfectionner dans les beaux-arts. Cosme III cherchait aussi à se procurer des grammaires, des dictionnaires et d'autres livres polonais, lithuaniens, finnois, islandais.[1] Quand l'évêque de Cracovie lui envoya trois enfants cosaques, il s'entretenait avec eux pour leur apprendre le cathéchisme.[2]

Lorsque le secrétaire de l'Académie del Cimento, Lorenzo Magalotti, fut à Ravenne en juillet 1667 pour, comme il le dit, vénérer le tombeau de Dante, il eut des conversations avec Negri, récemment rentré de son voyage; il reçut ainsi les premiers renseignements sur la Scandinavie, qu'il devait visiter quelques années plus tard. Nous pouvons même supposer que la première idée de ce voyage septentrional a été conçue par Magalotti après ses entretiens avec Negri et après avoir lu ses papiers: il est tout au moins sûr qu'il les considéra comme très

---

[1] Cf. Ciampi, op. cit., t. I, pp. 219—20, t. II, pp. 126, 206—07, 210—211, et t. III, pp. 28 – 29 et 64. M. Antonio Panella, Directeur des Archives de Florence, a l'intention de publier de nouveau la correspondance du grand-duc de Toscane et de Pierre le Grand. Sur le matériel concernant la langue finnoise fourni par Martin Fogel à Cosme III, cf. E. N. Setälä, *Lisiä suomalais-ugrilaisen kielentutkimuksen historiaan*, Helsinki, 1892, pp. 3—36, et Emilio Teza, *Del »Nomenclator finnicus» mandato da Martino Fogel in Italia*, dans les »Rendiconti della R. Accademia dei Lincei, Classe di scienze morali, storiche e filologiche», t. II, Roma 1893.

[2] Cf. E. Robiony, *Gli ultimi dei Medici e la successione al Granducato di Toscana*, Firenze, 1905, p. 8.

importants, puisqu'il se hâta de les transmettre à Florence, directement au grand-duc Ferdinand.[1]

Les liens de Negri avec la Florence du XVII^e siècle sont confirmés par les visites qu'il fit à Cosme III, et surtout par les vingt lettres encore inédites qu'il envoya entre 1678 et 1696 au bibliothécaire du grand-duc Antonio Magliabechi[2], l'un des grands noms de l'érudition européenne du siècle.

Dans les descriptions de Negri, si lucides et si claires, se fait sentir l'influence du nouvel esprit scientifique qui rayonnait de Florence, et dont les écrits de Redi et les *Saggi di naturali esperienze*, rédigés par Magalotti et publiés par l'Académie del Cimento, sont d'insignes monuments. A ce propos mériteraient d'être reproduites ici les belles pages sur le renne, pleines de vivacité et de détails bien saisis, qui composent une image vivante de cet animal dans le milieu qui lui est propre[3], mais comme cette description serait trop longue, il faut se limiter à n'en donner que le commencement:

»Le renne (»*rangifero*») est un animal quadrupède, ressemblant au cerf pour sa forme et son poil, quoique un peu plus petit. Comme celui-ci il a les cornes grandes et rameuses, toutefois pas si droites, mais presque ovales, légèrement courbées l'une vers l'autre. En plus, deux autres branches beaucoup plus courtes sortent des deux premières, près du front, en sail-

---

[1] *Viaggio settentrionale*, p. XIV, et Gargiolli, préface citée, pp. XLII et LXIX—LXX. Toutefois Negri, suivi par Gargiolli, se trompe en plaçant cette rencontre à l'occasion du voyage de Magalotti avec Cosme de Médicis (1668—69). D'après les données fournies par Stefano Fermi, *Lorenzo Magalotti scienziato e letterato*, Piacenza, 1903, pp. 40 et 202, on peut établir qu'il s'agissait du premier voyage de Magalotti (1667—68), et que sa visite à Ravenne eut lieu à la date que j'ai indiquée. Magalotti a laissé une *Relazione del Regno di Svezia nel 1674*, inédite en italien, publiée en suédois par C. M. Stenbock (*Sverige under år 1674*, Stockholm, 1912).

[2] Cf. Gargiolli, préface citée, pp. XLI, XLII et LVI.

[3] *Viaggio settentrionale*, pp. 21—25.

lant devant le museau; il les emploie pour écarter les glaçons qui l'empêchent de boire, et aussi dans d'autres occurrences . . .».

En comparaison, les pages presque contemporaines consacrées par Scheffer au même sujet sont encore dans le style érudit du moyen âge, car le professeur upsalien ne descend pas à des détails descriptifs, mais cite les auteurs qui, à partir de Paul Diacre, ont parlé des rennes, et s'efforce d'établir si Olaus Magnus attribue deux ou bien trois branches à leur ramure.[1]

Dans le dessein d'enrichir son manuscrit de renseignements plus complets sur les lieux qu'il avait parcourus, Negri se tenait en contact avec le secrétaire de la reine Christine[2] et d'autres

[1] L'*Enciclopedia Italiana*, en général très sérieuse, laisse toutefois échapper à propos de Negri (t. XXIV, p. 527) une affirmation complètement fantaisiste, à savoir que dans le *Viaggio settentrionale* »*sont insérés de longs morceaux copiés tels quels de* l'Historia *d'Olaus Magnus et de la* Lapponia *de J. Scheffer*». Si l'on se donne la peine de lire ces trois ouvrages, on peut constater que pas une seule phrase de Negri n'est copiée dans Olaus Magnus ni dans Scheffer. Bien au contraire, Negri fait précéder son *Viaggio* par dix pages d'*Annotazioni sopra l'Opera di Olao Magno*, où il relève les absurdités de cet auteur. Dans une lettre à Magliabechi du 23 décembre 1691 (Gargiolli, préface citée, pp. LIX—LX), il lui demande »*ce livre de Skeffero avec les additions en langue française, si je me rappelle avoir bien entendu, parce que je ne l'ai jamais vu*». Il s'agit de la traduction française. La même requête avait été déjà adressée au grand-duc, comme il résulte de la lettre du 16 septembre 1691, et sera répétée dans l'autre du 13 janvier 1692 (j'ai pu voir les deux lettres, inédites, à la Bibliothèque Nationale de Florence, Ms. Magl. VIII, 688). A la p. 32 de son livre, Negri déclare expressément avoir tiré de »Skeffero» le renseignement que le premier à envoyer en Laponie des prêtres et des baillis avait été Gustave Vasa: c'est tout ce dont il lui est redevable.

[2] C'était Anders Galdenblad, secrétaire de Christine à Rome pour le département des affaires suédoises (cf. J. Arckenholtz, *Mémoires concernant Christine reine de Suède*, etc., Amsterdam, 1751, t. II, p. 270), qui après la mort de la reine resta définitivement en Italie. Homme très savant et catholique zélé, il invita à quitter la Suède ses deux frères: Lars qui fut colonel au service de Venise, et Johan, successivement dragon en Hongrie et jésuite.

seigneurs suédois, danois et norvégiens qui étaient de passage en Italie ou y avaient fixé leur demeure. Parmi les personnes qui lui avaient promis les renseignements qu'il demandait, Negri mentionne aussi »monsieur Patin».[1] On ne doit pas penser qu'il s'agisse de Guy Patin (lequel ne s'occupa jamais de voyages, et au contraire n'admettait même pas qu'on pût mourir dans un autre lit que celui où l'on était né), mais de son fils Charles, qui avait été obligé de quitter la France après une affaire de commerce de livres prohibés[2], et s'était réfugié à Padoue, où il était professeur de médecine à l'Université.

J'ai eu l'occasion d'étudier en Suède la correspondance de Johan Gabriel Sparwenfeld[3], conservée à la Bibliothèque épiscopale de Linköping, où il y a, entre autres, sept lettres de Charles Patin et de ses deux filles Charlotte et Gabrielle, écrites entre 1692 et 1693. Par ces lettres on voit que l'infatigable chercheur suédois de mémoires concernant les anciens Goths, pendant son séjour à Padoue s'était lié d'une amitié très cordiale avec cette savante famille française. Il est donc évident que Charles Patin

---

[1] Lettre citée du 23 décembre 1691 (préface de Gargiolli, p. LVII).

[2] René Pintard, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, Paris 1943, p. 431. A Padoue avaient enseigné Galilée et Cremonini. »*Où jouirait-on, dans les pays du Sud, de pareille indépendance? Cosmopolite et tolérante, Padoue est pour les catholiques ce qu'est Leyde pour les réformés*» (même ouvrage, p. 106).

[3] Sur ce personnage remarquable, d'un esprit vraiment européen, qui avait beaucoup voyagé et était en rapport avec les plus célèbres savants de son siècle, voir C. V. Jacobowsky, *J. G. Sparwenfeld. Bidrag till en biografi*, Stockholm, 1932, où sont reproduits quelques passages de la correspondance avec les Patin (p. 208 et suiv.). Sparwenfeld enrichit la Bibliothèque royale de Stockholm et l'Université d'Upsal d'importants livres manuscrits et imprimés, entre autres italiens. Cf. Paul Högberg, *Manuscrits italiens dans les bibliothèques suédoises* (»Rivista delle biblioteche e degli archivi», 1914, pp. 44—81), et O. Wieselgren, *Manoscritti italiani esistenti nella Regia Biblioteca di Stoccolma* (»Nordisk tidskrift för bok- och biblioteksväsen», 1929, pp. 94—103).

a pu promettre à Negri des renseignements sur la Suède, étant sûr de pouvoir les obtenir de Sparwenfeld. Lui-même d'ailleurs avait publié à Paris en 1662 la deuxième édition d'un petit ouvrage (trop superficiel toutefois pour pouvoir être utile à Negri) contenant quelques renseignements sur les régions nordiques: l'*Itinerarium* de Louis Henri de Loménie de Brienne, lequel avait pénétré jusqu'à Umeå en mars 1655.

Negri ajoute aussi avoir visité plusieurs fois Charles Patin à Padoue, et raconte avec admiration qu'il lui avait entendu dire à propos de Galien et d'Hippocrate: »Eux, c'étaient des géants, et nous sommes des pygmées; toutefois, comme nous sommes montés sur leurs épaules, nous voyons plus loin».[1]

On peut suivre ici le passage, à Padoue et à Ravenne, d'une comparaison qui dégage un esprit alors puissamment révolutionnaire. Je suppose que le médecin Charles Patin l'avait trouvée dans un livre qui lui devait être bien connu, les *Œuvres* d'Ambroise Paré, dont la préface contient précisément la même remarque à propos des anciens: »Nous auons appris du bon père Guidon, que nous sommes comme l'enfant, qui est sur le col du Géant: c'est-à-dire, que par leurs escrits nous voyons ce qu'ils ont veu, et pouuons encore voir et entendre dauantage».[2] Qui est ce »bon père Guidon»? Il s'agit de Guy de Chauliac, médecin des papes d'Avignon, considéré comme le père de la chirurgie française à cause de son traité intitulé *Grande chirurgie* (1363), dont la diffusion fut immense, et auquel Ambroise Paré lui aussi était redevable de sa première formation de chirurgien.[3] Chose étonnante, en 1865 encore Claude Bernard, le fondateur de la médecine expérimentale, s'exprimait en termes identiques: »Les grands hommes ont été comparés

---

[1] *Viaggio settentrionale*, p. 142.

[2] Cité par Hubert Gillot, *La querelle des anciens et des modernes en France*, Nancy, 1914, p. 96.

[3] Cf. l'introduction de J. F. Malgaigne aux *Œuvres complètes* d'Ambroise Paré (Paris, 1840—41), t. I, pp. LVIII et CCXXX.

à des géants sur les épaules desquels sont montés des pygmées, qui cependant voient plus loin qu'eux».[1]

Cette comparaison a donc circulé durant cinq cents ans, si elle ne remonte pas encore plus loin. Elle fut peut-être suggérée la première fois par quelque image géante de saint Christophe, paisiblement contemplée. La grande crise spirituelle du XVII^e siècle, déplaçant vers l'avenir l'âge d'or de l'humanité, chargea la vieille comparaison de l'idée toute actuelle du progrès scientifique, et la répandit partout avec la force mystérieuse qui rejaillit à un moment donné sur un mot ou — ce qui est encore moins — sur un homme.

Negri attendit en vain les renseignements que ses connaissances avaient promis de lui envoyer. A cause de ces retards, et à cause aussi de sa grande activité de prêtre et de citoyen, la révision de son manuscrit dura plusieurs années. Désireux de lui donner la plus grande exactitude possible, Negri était, à l'âge de soixante ans, disposé à retourner encore une fois dans ce Nord qui avait été la grande aventure de sa vie, pour contrôler sur place certains renseignements relatifs à quelques points restés douteux. C'est pourquoi il adressa une supplique à Cosme III pour obtenir une subvention très modeste de 100 doubles, afin de pouvoir refaire le voyage vers le Cap Nord.[2] Mais il n'en fut rien, et Francesco Negri dut se contenter d'ajouter à son manuscrit seulement les notices qu'il avait déjà à sa disposition.

Mais lorsqu'il fut arrivé à peu près à mi-chemin du remaniement de son ouvrage et qu'il s'était déjà entendu avec un imprimeur, le 27 décembre 1698 il dut tout interrompre. Cette Mort qui est représentée sur tant de monuments funèbres du XVII^e siècle tenant dans sa main la faux ou le sablier, l'avait

---

[1] Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, 1865, p. 74.

[2] Lettre à Magliabechi du 30 janvier 1683 dans Gargiolli, préface citée, p. LIII.

touché à l'épaule, pour l'inviter à un voyage bien plus long et incertain que celui de l'extrême Thulé.

Le manuscrit du livre fut ainsi publié tel quel deux ans plus tard, et nous avons vu qu'il devait avoir bien peu de succès. Il était cependant le témoignage d'une vie extraordinaire, qui fut toute pleine d'énergie, de noblesse et de candeur.

ROBERTO WEISS

Professor Dr. Agathe Lasch zum Gedächtnis

Ansprache im Neuphilologischen Verein in Helsinki am 29. März 1947

In diesen Tagen hat uns die erschütternde Nachricht erreicht, dass auch Fräulein Professor Dr. Agathe Lasch als Opfer des Weltkrieges erlegen sei. Der berühmten Vertreterin der germanischen Philologie wollen auch wir in unserem Verein gedenken, und zwar habe ich als ihre letzte Schülerin die Ehrenpflicht diese anspruchslosen Worte vom Leben und der Bedeutung der hervorragenden Philologin zu sprechen.

Agathe Lasch wurde am 4. Juli 1879 in Berlin geboren. Weil die höhere Frauenbildung damals noch nicht so gewöhnlich war, hielt der Vater, ein jüdischer Arzt, das weitere Studium auch der begabten Tochter nicht für notwendig, sondern sie musste sich mit der Ausbildung als Volksschullehrerin begnügen. Sie war auch mehrere Jahre als Lehrerin in Berlin und Halle tätig. Sie hatte sich aber sogleich dabei die Möglichkeit zum Studieren erkämpft, und nach dem bestandenen Gymnasialabitur begann sie die philologischen Studien in Halle. Dort fängt sie unter dem Einfluss des Phonetikers und Mundartenforschers Otto Bremer die Erforschung der niederdeutschen Grammatik und Sprachgeschichte an, die von da an das feste Ziel ihrer Lebensarbeit wurde. Im Jahre 1907 gab sie ihre Lehrerinnenanstellung in Halle auf und widmete

sich ganz dem Studium in Heidelberg, und zwar hier unter Leitung des Meisters der altdeutschen Grammatik Wilhelm Braune, der die ausgezeichnete Schülerin während der entbehrungsreichen Jahre gern unterstützte. Schon im Jahre 1909 wurde Agathe Lasch mit 74 Seiten ihrer Erstlingsarbeit, Geschichte der Schriftsprache in Berlin bis zur Mitte des 16. Jahrhunderts, promoviert. Das ganze Buch (350 S.) erschien im folgenden Jahre und fand so gute Aufnahme nicht nur bei der deutschen Kritik, sondern auch im Auslande, dass es ihr die Berufung nach Amerika an die bekannte Frauenhochschule Bryn Mawr bei Philadelphia einbrachte. Dort war Agathe Lasch von 1910 bis 1916 als Associate of Teutonic Philology, und seit 1913 als Associate Professor of Teutonic Philology angestellt. Dabei hatte sie ihr wissenschaftliches Ziel nicht vergessen, sondern hat sprachwissenschaftliche Artikel an deutsche Zeitschriften geliefert, während die Verfertigung ihrer mnd. Grammatik in den ersten Jahren ihre Hauptarbeit bildete, die auch schon 1914 erschien.

Die wissenschaftliche Arbeit von Prof. Lasch ist so eng mit ihren äusseren Lebensumständen verknüpft, dass man kaum von dem einen oder dem anderen getrennt sprechen kann. Sobald ihre Grammatik fertig war, beschäftigte sie sich schon mit einer neuen Arbeit über die Übergangszeit vom Mittelniederdeutschen zum Neuniederdeutschen. Der Aufsatz »Plattdeutsch» ist der erste Teil der dazu gehörenden Untersuchungen, und zugleich der letzte Beitrag aus Amerika, denn die Zeit des dreijährigen Anstellungsvertrages mit der Frauenhochschule Bryn Mawr war abgelaufen. Die Hochschule bot ihr die Erneuerung an, aber Prof. Lasch lehnte das Anerbieten ab, denn ihr nationales Empfinden verlangte, dass sie in die Heimat zurückkehrte.

In Hamburg wartete sie schon auf eine neue Tätigkeit als Assistentin des Deutschen Seminars der dortigen Hochschule. Zugleich hatte sie die Leitung des eben begründeten niederdeutschen Wörterbuch-Archivs in den Händen.

Als dann die Hamburgische Universität im Jahre 1919 gegründet wurde, habilitierte Agathe Lasch sich für die niederdeutsche Philologie in demselben Jahre. Am 29 Juni 1923 wurde sie mit Senatsbeschluss zum Professor ernannt, und verwaltete vom Jahre 1926 (17. December) an das neugegründete Extraordinariat für nd. Philologie. Die akademische Lehrertätigkeit in Hamburg bildet den Höhepunkt ihres praktischen Lebenswerkes. Hier hatte sie die Gelegenheit, ihre reichen Kenntnisse praktisch zu verwerten und auf ihre lebendige Art den Schülern zu übermitteln. In ihren Vorlesungen und Übungen bildete die nd. Sprachgeschichte immer die Grundlage, von der sie geschickt die Fäden einerseits rückwärts zum altsächsischen, andererseits vorwärts zum Neuhochdeutschen lenken konnte und auf diese Weise das Nd. in die Gesamtentwicklung des Deutschen stellte, was schon von Anfang an in allen ihren Arbeiten das Thema bildete. Mit souveräner Sachkenntnis und ausführlicher Gründlichkeit hat sie immer in ihren Vorlesungen nach ihren eigenen Methoden die sprachgeschichtlichen Erscheinungen erklärt. Daneben hielt sie stets Vorlesungen, in denen die literargeschichtliche Seite der Denkmäler besprochen wurde. Die Studentengenerationen, die während der zirka anderthalb Jahrzehnte unter Leitung von Prof. Lasch an der Hamburgischen Universität studierten, haben besonders gute philologische Schulung erhalten. Wenn ich noch heute meine Aufzeichnungen von ihren Vorlesungen betrachte, so bin ich erstaunt, wie vielseitige Erklärung z. B. der Sächsischen Weltchronik und den Reimvorreden des Sachsenspiegels bei den Seminarübungen zu Teil wurde. Dabei gab sie ihren Schülern Doktorarbeiten über gut ausgewählte Themen, die zur Verwirklichung ihres ursprünglichen Programms für die Koordinierung der nd. und nhd. Sprachforschung dienten. Bei deren Abfassung war Prof. Lasch immer mit gutem Rat behilflich. Auch sonst war ihr Verhältnis zu ihren Schülern sehr offen und freundlich. Auch ich als Ausländerin habe oft ihre Gastfreundschaft genossen und sogar einen

Weihnachtsabend mit ihr beim Christbaum in ihrer gemütlichen Wohnung gefeiert.

Die fruchtbare philologische Tätigkeit von Prof. Lasch wurde jedoch durch eine verhängnisvolle Begebenheit unterbrochen. Die nationalsozialistische Regierung, die die Führung Deutschlands im Jahre 1933 übernahm, verlangte aus rassischen Gründen die Entlassung von Prof. Lasch sowie vieler anderer. Dank einer ausländischen Petition, die Prof. Erik Rooth in Lund mit mehreren Namen von schwedischen Hochschullehrern anfertigte, wurde es Prof. Lasch gestattet, ihre Vorlesungen noch im Wintersemester 1933/34 zu halten. Aber schon am 30. Juni desselben Jahres wurde dies entgültig verboten. Nun fingen die schweren Jahre der Entbehrungen an. Zwar wurde ihr volle Pension zugebilligt, aber dass ihre Freiheit und Möglichkeit zur wissenschaftlichen Arbeit beschränkt wurde, das war das grosse Leid für einen Menschen mit so unendlicher Schaffenslust, wie sie es war. Man kann von ihr sagen, dass die Wissenschaft auch den Hauptinhalt ihres Lebens bildete - ja sogar mehr für sie bedeutete, als das Leben selbst. Man denke nur daran, wie schwer ihr das Scheiden aus ihrem akademischen Beruf in Hamburg fiel. Die Tränen flossen ihr immer aus den Augen, wenn sie davon sprach: »Wem würde ich schaden, wenn ich arbeiten dürfte?» Aus Hamburg siedelte Prof. Lasch im Jahre 1937 zu ihren Schwestern nach Berlin über, wo sie doch noch eine hübsche Wohnung von drei Zimmern in Grunewald hatte.

Wie ich schon anfangs erwähnte, war ich die letzte Schülerin von Prof. Lasch, und zwar grade hier während ihres Berliner Aufenthalts in den nächsten Vorkriegsjahren (1938—39), wo ich die Gelegenheit hatte noch ihren Privatunterricht zu geniessen, indem wir mehrere nd. Denkmäler zusammen durchgearbeitet haben. Hier wurde auch das Thema für »Die mnd. Übersetzung der sog. Hieronymusbriefe» gefunden. Es machte ihr noch eine Freude, dass diese wichtigen Texte aus dem Dunkel der Bibliothek zur Ausarbeitung gezogen wurden,

denn die wissenschaftliche Tätigkeit bildete ihren liebsten Interessenkreis. Aber in Berlin konnte Prof. Lasch sich nur in sehr beschränktem Masse mit den wissenschaftlichen Dingen beschäftigen. Die immer schlimmer werdenden Einschränkungen ihrer Freiheit machten ihr Leben sehr unglücklich, besonders weil die Möglichkeit zur wissenschaftlichen Arbeit immer mehr erschwert wurde. Ende 1938 wurde ihr der Zutritt zur Bibliothek verboten. In dieser Hinsicht konnte ich ihr durch das Beschaffen von Büchern aus den Bibliotheken etwas helfen. Trotz allem setzte sie ihre Forschungen fort, soweit es möglich war, obgleich ihre Arbeiten schon lange nicht in Deutschland erscheinen durften. Einige Aufsätze aus ihren letzten Jahren wurden auch in dieser Zeitschrift veröffentlicht.

Als dunkle Ahnung schwebte aber Prof. Lasch schon in diesen Vorkriegsjahren das grausame Schicksal ihres Volkstammes vor. Oft brach sie während unserer Gespräche in Tränen aus und sprach: »Wenn der Krieg kommt, ist es unser aller Ende. Wir sind vogelfrei, auch die Tiere werden gepflegt und geschützt, wir aber nicht». Früher hatte Prof. Lasch immer gesagt: »Ich bin nicht besonders religiös, mir genügt das Wissenschaftliche und das Künstlerische». Jetzt aber wandte sie sich auch nach oben um Gottes Hilfe zu erbitten. Es tat mir von Herzen weh, ihr Leiden zu sehen. Wir versuchten auch mit Prof. Katara, der auch zu dieser Zeit in Berlin arbeitete, sie aus Deutschland wegzuschaffen. Prof. Lasch wäre auch gern nach Finnland gekommen, und es war schon die Rede davon, sie als Lektor der deutschen Sprache an die hiesige Universität zu berufen, aber die damaligen Machthaber gestatteten ihr auch das nicht. Ebenso wurde ihre Berufung an die estnische Universität Dorpat Anfang 1939 durch das deutsche auswärtige Amt verhindert.

Nach dem Ausbruch des Krieges wurde die Lage von Prof. Lasch immer schlimmer. Ihre Bewegungsfreiheit und die Möglichkeit zur wissenschaftlichen Arbeit wurde immer mehr erschwert. Der Zutritt zu den Bibliotheken war schon

früher verboten, jetzt aber wurden ihr auch ihre eigenen Bücher fortgenommen. Ende August 1939 musste auch ich aus Berlin weg, und wir konnten danach nur durch Briefwechsel in Verbindung bleiben, und zwar bis Anfang August 1942, wo ich den letzten Brief von ihr erhielt. Da spricht sie ihre Freude darüber aus, dass meine »Hieronymusbriefe« inzwischen fertig geworden waren — ein Beweis dafür, wie jede Leistung auf dem Gebiete der Sprachwissenschaft ihr Befriedigung bereiten konnte, auch noch zur Zeit der schwersten Prüfungen. — Durch Prof. Borchlings Artikel erfuhren wir, dass Prof. Lasch schon am 12. August 1942 verhaftet und 3 Tage danach aus Berlin einem unbekannten Schicksale entgegen fortgebracht wurde. Dass dies so geschehen ist, wurde auch aus anderer ebenso sicherer Quelle bestätigt. Als ich diese Zeilen geschrieben hatte, bekam ich einen Brief aus Hamburg, von Fräulein C. de l'Aigles, die von Prof. Lasch gebeten wurde, mir persönlich von ihren letzten Tagen zu berichten, so bald das Schreiben wieder möglich wäre. Fräulein de L'Aigles hatte Prof. Lasch oft in Berlin besucht und erzählt von ihrer Verhaftung folgendes:

»Anfang August habe ich sie zum letztenmal gesehen. Ich kam in ein kahles Zimmer. Alle Bücher waren am Tag vorher fortgeholt. 'Nun wird es auch nicht mehr lange dauern, bis ich selbst wegkomme', sagte sie . . . Sie versprach mir zu telegrafieren, wenn sie die Nachricht zur Abreise bekäme. Man hatte dann immer noch 2 Tage Zeit. Sie rechnete damit, dass sie allein wegkommen würde, weil ihre beiden Schwestern in Arbeit waren und dadurch vorläufig geschützt waren. Sie selbst hatte sich auch gemeldet, war aber nicht zur Arbeit genommen worden». Frl. de l'Aigles schreibt weiter: »Zehn Tage nach meinem Besuch hatte ich noch kein Telegramm bekommen und fuhr hin, um sie noch einmal zu besuchen. Auf mein Klingeln wurde nicht aufgemacht . . . Nachmittags konnte ich mit jemandem zugleich in die Haustür hinein, die ja sonst verschlossen war. Da fand ich an der Wohnungstür die schreck-

lichen Zettel, die die Polizei auf Schlüsselloch und Türritze klebte, wenn die Bewohner abgeholt waren. Ich ging zur Hauswartin. Sie sagte, dass Prof. Lasch vor zwei Tagen am Morgen die Nachricht bekommen hatte, dass sie am gleichen Abend abgeholt würden, alle drei. Die Schwestern hatten noch gewartet, dass sie von ihren Arbeitsstellen reklamiert würden, aber die Polizei hätte alle drei am Abend geholt. Fräulein Professor wäre sehr aufgeregt gewesen.

Der Transport ist am 15. August abgegangen und ist nicht in Theresienstadt [wohin die Züge fahren sollten] angekommen. (Die Hamburger Universität hat sich später danach erkundigt). Fräulein Professor hatte mir schon gesagt, es wäre die Nachricht durchgedrungen, dass die Juden jetzt in Eisenbahnwagen vergast würden. — Diese Nachricht ist durch die Verhandlungen im Nürnberger Prozess bestätigt worden: seit 1942 sind Frauen und Kinder in Eisenbahnwagen vergast. — Alles, was man ihr wünschen kann, ist, dass ihre Qual kurz gewesen sein möge».

Wir können noch einen Blick in die Gedankenwelt von Prof. Lasch in ihren letzten schweren Tagen durch den Brief von Fräulein de L'Aigles werfen:

»Der Abschied vom Leben ist ihr aber nicht leicht gewesen. Als sie Anfang -42 erfuhr, dass aus Hamburg jemand beantragt hatte, falls sie fortkäme, möchte ihre Bibliothek nicht zerstreut werden, sondern für ein wissenschaftliches Institut erhalten bleiben, war sie sehr aufgeregt und sagte: 'Das ist doch die einzige Hoffnung, die man noch hat, dass man vergessen werden könnte; in der französischen Revolution sind doch auch manche vergessen worden. Nun gibt es für mich keine Hoffnung mehr'.

Aber von dem, was ihr bevorstand, sprach sie nur ausnahmsweise. Sie sagte: 'Das Bewusstsein ist immer da, aber das Leben steht darüber, und solange man im Leben ist, nimmt man auch noch am Leben teil'.

Meistens sprach sie von Literatur und Wissenschaft, ganz

wie früher, nur dass sie alles noch lebendiger und intensiver empfand auf dem dunklen Hintergrund. Überhaupt, so pessimistisch sie sonst oft über den Wert der Menschen gedacht hatte, in dieser Zeit, wo sie so viele schreckliche Erfahrungen machte, hat sie an dem Wert der Menschen nie gezweifelt. Der Wiederaufbau, der nach dem Zusammenbruch kommen müsste, war ihr eine Selbstverständlichkeit.

Sie las viel, am liebsten Biografien. Aber die Schicksale, mit denen die Erlebenden sich gequält hatten, erschienen ihr unbedeutend im Vergleich mit dem Schicksal, auf das sie sich vorbereitete. 'Parias und Sklaven haben es besser, als wir', sagte sie einmal. 'Ein Paria kann gehen, wohin er will, und ein Sklave kann einen guten Herrn bekommen, aber für uns gibt es keine Hoffnung'. Im Mai freute sie sich noch am Blühen in den Gärten. 'Das ist die einzige Freude, die man noch hat', sagte sie».

Bis zum Ende ihres Lebens war Prof. Lasch mit der Sprachwissenschaft beschäftigt. Auch noch in den letzten schweren Zeiten dachte sie immer nur an die Möglichkeit zu arbeiten. »Im Winter 1942 hatte sie noch wissenschaftlich weitergearbeitet. Aber ihren letzten Aufsatz über das Wort »Döns», das sie aus dem Tschechischen ableitete, hat sie nicht mehr ins Reine geschrieben, weil das Bewusstsein der Sinnlosigkeit zu stark in ihr wurde», indem sie das Reinschreiben für unnötig hielt. Zeitweilig liess sie also den Mut sinken, aber im Grunde war sie doch von der Wissenschaft erfüllt, so dass sie nicht anderes konnte, als an Weiterarbeit denken. Noch in den letzten Tagen zu hause, wo alle ihre Bücher schon abgeholt waren, freute sie sich darüber, dass all ihre handschriftlichen Notizen in den Zettelkasten nicht mit fortgenommen waren. 'Es ist wie eine kleine handschriftliche Bibliothek, und ich bin nun dabei, sie zu ordnen', schreibt sie in ihrem letzten Brief. Ja sogar für ihre letzte Reise hatte sie sich mit Arbeitsmitteln versehen, und zwar zwei von ihren eigenen Büchern mitgenommen: Die niederdeutschen Stadturkunden und die Handschrift ihrer liebsten

Arbeit, der »Über die Lübecker Stadtschreiber», denn sie meinte: 'Man kann ja doch stilistisch noch manches finden, wenn man nur ein Buch mit Texten zum Lesen hat'. (Eine andere Handschrift davon hatte sie an eine alte Verwandte in Tilsit geschickt, in der Vorstellung, dass sie da sicher aufbewart wäre.) – Sie hoffte, dass man ihr diese beiden Bücher bei der Revision lassen würde.

Von den wissenschaftlichen Arbeiten von Prof. Lasch haben wir schon anfangs ihre Erstlingsarbeit erwähnt: Geschichte der Schriftsprache in Berlin bis zur Mitte des 16. Jhs. (Dortmund 1910). Den Mittelpunkt des Buches bildet die nd. Kanzleisprache, die doch so mustergültig in die Geschichte der hochdeutschen Schriftsprache hineingestellt ist, dass ihr Buch den Weg für die Sprachgeschichten anderer Städte und Landschaften gezeigt hat.

Das Hauptwerk von Prof. Lasch ist ihre Mittelniederdeutsche Grammatik (in Braunes Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte, B. 99 Halle 1914). Diese bildet nicht nur eine vorzügliche Darstellung der mnd. Grammatik, sondern ist zugleich die Grundlage der Erforschung der mnd. Schriftsprache. Die wichtigste neue These in Laschs Grammatik ist die Zerdehnung, wogegen Theodor Frings, der Vertreter der Methode der Dialektgeographie, sich erhob. Das veranlasste einen Streit zwischen den zwei hervorragenden Forschern, der betreffs der Entstehung der Tonlängen unentschieden blieb. Auch der Umlaut ist eine umstrittene Frage der mnd. Grammatik. Lasch nimmt den Umlaut im weitesten Umfang auch im Mittelniederdeutschen gegen Lübben u.a. ältere Forscher an. Laschs mnd. Grammatik hat jedoch ihre Stellung bis heute ohne Konkurrenz behauptet. Für eine neue Auflage hatte Lasch schon fortlaufend Material gesammelt.

Nach der mnd. Grammatik fing Agathe Lasch sogleich an, eine andere Lücke in der nd. Sprachgeschichte auszufüllen. Es galt nun die Übergangszeit vom Mnd. zum Neuniederdeutschen, die Zeit von 1550 bis 1800. Ihr in Amerika entstan-

dener Aufsatz »Plattdeutsch» ist der erste derartige Beitrag, der die ursprüngliche Bedeutung dieser Bezeichnung klarmacht.

Nach ihrer Rückkehr aus Amerika beschäftigte A. Lasch sich mit der Neubearbeitung des mnd. Handwörterbuches (von Lübben-Walther) und mit dem Hamburgischen Nd. Wörterbuch, das sie selbst allein geschaffen hat. Bei dieser Arbeit wurde Lasch mit den neueren Mundarten des Nieder-Elbe-Gebietes so vertraut, dass sie schon 1918 die wertvollen »Beiträge zur Geschichte des Neuniederdeutschen in Hamburg» (Nd. Jb. 44: 1 –50) herausgeben und damit eine weitere Lücke in den fehlenden Untersuchungen der Übergangszeit ausfüllen konnte. Zu dieser Zeit gebrauchte A. Lasch als Quellenmaterial Literaturdenkmäler, die für die Übergangszeit von Bedeutung waren, und zwar veröffentlichte sie als dritten Beitrag in der von ihr selbst redigierten Festschrift zum 70. Geburtstag Wilhelm Braunes (Dortmund 1920) einen ausführlichen Aufsatz über »Die Mundart in den nordniedersächsichen Zwischenspielen des 17. Jahrhunderts.»

Eine ganz eigenartige sprachliche Arbeit bildet Laschs folgendes Buch »Aus alten nd. Stadtbüchern», das im Jahre 1925 als Beitrag zu den von Lasch, Borchling und R. Petsch begründeten »Hamburgische Texte und Untersuchungen zur deutschen Philologie (1925) erschien. In diesem Buche werden ältere und jüngere Quellen der Kanzleisprache von 12 Städten nebeneinander in besonders sorgfältiger Weise behandelt, wobei sowohl die handschriftlichen und Kanzleiverhältnisse der Texte wie die einzelnen Wörter sprachlich und sachlich erklärt werden. Das Buch ist ein Charakteristikum der einzelnen Sprachlandschaften, und dient zugleich dazu, die sprachgeschichtliche Metode der Verfasserin für ihre beabsichtigte 2. Auflage der mnd. Grammatik vorzuführen.

Unter den vielen Aufsätzen und Besprechungen, die Agathe Lasch in den Zeitschriften des Nd. Vereins, im »Anzeiger für deutsches Altertum» oder in den »Germanistischen Jahresberichten» – für die sie die Abteilung »Niederdeutsch» (1920 –25)

redigierte — veröffentlicht hat, ist wenigstens ihr Festvortrag bei der 50-Jahrfeier des nd. Vereins in Hamburg 1924 zu nennen: »Vom Werden und Wesen des Mittelniederdeutschen». Dies bildet das Programm für den Zweck aller Arbeiten der Verfasserin: Das Mittelniederdeutsche ist das Zentrum der Nd. Philologie, von dem die Fäden zum Altsächsischen und andererseits zum Neuniederdeutschen gezogen werden müssen.

Im Jahre 1928 erschien auch die erste Lieferung des Mnd. Handwörterbuches, ganz von A. Lasch bearbeitet, ebenso die später erschienenen Lieferungen 2, 4, 6, 7 vollständig, 5 und 8 teilweise. Das neue Wörterbuch übertrifft das alte Lübben-Walther nicht nur in bezug auf den Umfang, sondern auch auf den bereicherten Inhalt.

In demselben Jahre (1928) erscheint das letzte Buch von Agathe Lasch »Berlinisch. Eine berlinische Sprachgeschichte». Diese Arbeit führt die Verfasserin auf das Gebiet ihres ersten wissenschaftlichen Werkes und ist die einzige von ihren Arbeiten, in welcher an das streng Wissenschaftliche sich etwas Populäres anknüpft, was ihre zarte Anhänglichkeit an die Vaterstadt abspiegelt.

Danach richtet Agathe Lasch ihre Pläne auf die Untersuchung des Altsächsischen und seiner Unterdialekte, die den Ausgangspunkt für das Mittelniederdeutsche nach ihren früheren Errungenschaften bilden müssen. Einen neuen Stoss auf diesem Wege geben die in den Jahren 1927—28 gefundenen Runeninschriften, die Prof. Lasch in ihrem Aufsatz »Voraltsächsische Runeninschriften aus der Unterweser» (Nd. Jb. 56/57, S. 163—179) für runenzeitliche nd. Sprachdenkmäler aus dem 6. Jh. hält.

Ein zweiter Beitrag zur Geschichte des Altsächsischen sind »Die altsächsischen Psalmenfragmente» (in: Niederdeutsche Studien. Festschrift für Conrad Borchling, Neumünster 1932), das dieses Lubliner Psalter in die grosse Entwicklungsreihe der deutschen Psalmenübersetzungen einordnet.

Die letzten publizierten Arbeiten von Prof. Lasch sind das

»Altsächsische Taufgelöbnis» (Neuphil. Mitt. 1935, S. 92 33.), das ebenso die Frage nach Eigenart der altsächsischen Einzelmundarten aufhellt, und »Palatales *k* im Altniederdeutschen (Neuphil. Mitt. 1939, S. 241 ff.).

Auch die finnische Germanistik schuldet Prof. Lasch vielen Dank, die während mehrerer Jahre ihrer Tätigkeit mit unseren Germanisten in Verbindung gestanden hat. Besonders Prof. P. Katara hat schon seit den gemeinsamen Heidelberger Studienjahren mit Prof. Lasch zusammengearbeitet und dabei manche Gedanken und Einflüsse von ihr erhalten. Unser Verein gedenkt heute Prof. Laschs in dankbarer Erinnerung, und beklagt tief, dass der hervorragenden Vertreterin der Germanistik ein so verhängnisvolles Schicksal zu Teil geworden ist, und zwar seitens des Landes, für dessen Sprache sie ihre grossartige Lebensarbeit geleistet hat, und seitens des Volkes, das sie trotz allem so innerlich liebte. »Die deutsche Sprache ist meine Muttersprache, die ich von Herzen liebe», hatte sie auch mir immer wieder versichert. Fräulein de l'Aigles schreibt noch davon: »Ergreifend war, wie ihre Liebe zu Deutschland und zum deutschen Volk unverändert blieb, ja, wenn es möglich war, sich noch steigerte. 'Das Bewusstsein, deutsch zu empfinden, kann mir ja niemand nehmen', sagte Professor Lasch.»

Martta Jaatinen

Besprechungen

Contes pieux en vers du XIV^e^ siècle tirés du recueil intitulé *Le tombel de Chartrouse* et publiés par **E. Walberg.** (Acta Reg. Societatis humaniorum litterarum Lundensis, XLII.) Lund, Gleerup, 1946. XLIX-181 pages in-8.

Ce recueil, dont il a déjà été question ici même (1944, à propos de la *Vision de saint Foursi*), contient un prologue et trente et un contes, dont M. Walberg publie cette fois, avec la maîtrise qu'on lui connaît, le prologue et neuf récits mira-

culeux restés inédits à l'exception de la légende des danseurs maudits déjà imprimée par Gaston Raynaud dans les *Mélanges Wilmotte* et réimprimée, après la mort de Raynaud, dans ses *Mélanges de philologie romane* en 1913. Dans l'introduction il y a lieu de signaler surtout l'étude sur les sources, dont il ressort que la légende de saint Jean Damascène (IV) se présente ici dans une rédaction qui ressemble beaucoup à celles de Vincent de Beauvais et du recueil bien connu du manuscrit fr. 818 de la Bibliothèque nationale, que l'histoire de Sérapion et saint Théon (V) vient de Jean Cassien tandis que la légende des danseurs maudits (VI), déjà mentionnée, vient de Guillaume de Malmesbury par l'intermédiaire de Vincent de Beauvais. De Jean Cassien vient encore le jeune moine tenté du péché de la chair (VIII). L'épisode de la vie de saint Ambroise qui forme le nº X remonte à la *Légende dorée*. Le nº XVIII (*Saint Alexis*) présente, en comparaison de la forme classique de la légende, une addition relative à Radagais roi des Ostrogoths inspirée par la *Cité de Dieu* de saint Augustin. Le nº XXII (*Saint Serveul*) vient des *Dialogues* de saint Grégoire. A propos du mauvais clerc frappé par la foudre (nº XXIII) le texte même nomme Pierre Damien. Mais l'histoire de la Juive de Ségovie accusée d'adultère et sauvée par la sainte Vierge (XXIV) n'a pas été retrouvée ailleurs. Toute cette étude paraît convaincante et, comme on pouvait s'y attendre, le texte aussi est établi d'une manière impeccable. Je n'y ai trouvé que bien peu à redire.

XVIII 280 il est dit du jeune Alexis que le soir de ses noces il *Sembla assez tost des caroles*. La correction proposée en note est inutile, puisqu'il suffit d'imprimer *S'embla*. Il s'agit de *soi embler* »se dérober, s'enfuir», comme XVIII 372: *et puis s'embla De ses parens celeement*. — A la table des noms l'éditeur enregistre *Rages* XVIII 384, qui est le nom ancien d'Edessa. Mais comme la forme ordinaire de ce nom est en ancien français *Rohais* (voir Holger Petersen Dyggve, *Onomastique des trouvères*), il faut interpréter, là et dans le texte même, *Rages* comme *Ragés*. — Le surnom d'*Appoleine de Liople* VIII 204 n'est pas expliqué. Ne faut-il pas imprimer *d'Eliople* (Héliopolis)? – Selon XXIII 95—6, les pervers, quand ils atteindront la fin de leur vie,

> Ou piz d'enfer chaitifs maindront
> Ou trop tart lours pechiez plaindront.

Ou piz d'enfer est traduit au glossaire »dans les pires tourments

de l'enfer». Je pense que *piz* n'est pas »pis» (p e i u s) mais *puiz* avec la réduction normande de *ui* en *i* dont traite l'éditeur dans son étude linguistique. Le »puits de l'enfer» est un terme tout à fait courant.

ARTHUR LÅNGFORS

Emil Låftman, *Fiasko* (Nysvenska studier, XXVI, Uppsala, 1947, p. 83—95).

»Faire fiasco» est une expression de formation assez récente, semble-t-il, qui a pénétré de l'italien dans beaucoup de langues. En allemand, le premier exemple enregistré se trouve chez Henri Heine en 1837 et est, selon Kluge, dû à l'imitation du français, où cependant on n'a noté »faire fiasco» qu'en 1841 (Dauzat, *Dict. étymologique*). Dès 1847 on le rencontre en suédois, où il est venu probablement par l'intermédiaire de l'allemand, en anglais dès 1855 (*New English Dictionary*). En italien même il est signalé en 1808, mais les dictionnaires ne l'enregistrent pas avant le début de notre siècle. C'est la formule »faire fiasco» qui est primaire, puis le substantif s'en est détaché pour signifier, d'une manière générale, un »echec complet dans quelque genre que ce soit» (Larousse). Un *fiasco* ou »fiasque» est une bouteille à col long et à panse large protégée par un tressage d'une espèce de plan es des marais (ital. *sala*), et non de paille comme disent certains dictionnaires, entre autres le Larousse. Quel rapport cela a-t-il avec un »échec complet»? Les tentatives faites jusqu'à présent pour expliquer l'origine de l'expression ne méritent pas d'être citées: elles sont toutes inadmissibles. Suivant la bonne méthode qui s'impose à quiconque étudie »les mots et les choses», M. Låftman s'est renseigné là où on fabrique les bouteilles et similaires. En s'adressant à deux ingénieurs suédois directeurs de verreries, voici ce qu'il a appris.

L'ouvrier qui veut fabriquer un récipient quelconque cueille au bout du tuyau qui est son outil principal, et dont le nom technique est canne, une petite masse de verre qu'il amène à la forme voulue en soufflant dans la canne et en imprimant à celle-ci des mouvemets divers, et d'abord un mouvement rotatoire. Si, à la suite de l'inexpérience de l'ouvrier ou à cause d'un moment d'inattention, ce mouvement cesse ou un faux mouvement se produit, la masse vitreuse qui a formé, appro-

ximativement, un globe au bout de la canne se met à pencher, la partie du globe par laquelle celui-ci est attaché au débouché de la canne s'allonge — parce qu'à cet endroit la masse vitreuse conserve le plus longtemps sa viscosité — et forme une sorte de patte allongée ressemblant au col long d'un *fiasco* et à laquelle reste suspendu le globe, dont la forme rappelle la panse du *fiasco*. L'objet raté n'est plus bon que pour la refonte. En d'autres termes, l'ouvrier a fait un *fiasco*, et ses camarades ne manquent pas de le lui dire. Deux dessins de l'article de M. L. illustrent l'un la bonne manière de procéder, l'autre le . . . fiasco.

Je crois l'explication de M. Låftman définitive. Il ne nous reste qu'à nous étonner du chemin que prennent parfois les mots pour conquérir le monde.

ARTHUR LÅNGFORS

Mitteilungen

Professor A. LÅNGFORS wurde am 5. Dezember 1947 zum Associé de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres gewählt.

Einheimische Veröffentlichung: TAUNO NURMELA, Traduction en vers français du XIIIe siècle de l'épître de saint Jérôme à Eustochium, publiée pour la première fois (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B LX, 2).

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: A. LÅNGFORS, Deux proverbes obscurs, in Romania, LXIX (1946), S. 246—8. — TAUNO F. MUSTANOJA, Finnish Work on Medieval MSS. 1939—1946 (Studies and Editions), in Scriptorium, I (1947), S. 326—8.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: ERIK VON KRAEMER, Le type du faux mendiant dans les littératures romanes depuis le moyen âge jusqu'au XVIIe siècle, bespr. von Marcel Bataillon in Revue de littérature comparée, XXI (1947), S. 465—6. — A. LÅNGFORS, Deux recueils de sottes chansons, bespr. von A. Jeanroy, Albert Henry u. Noël Dupire in Romania LXIX (1946), S. 257—70; von Urban T. Holmes Jr in Speculum, XXII (1947), S. 651—2. — HOLGER PETERSEN DYGGVE, Moniot d'Arras et Moniot de Paris, deux trouvères du XIIIe siècle, bespr. von J. Straka in Časopis pro moderní filologii, XXV (1939), S. 368—9. — HUGO SUOLAHTI †, Das Spruchgedicht von Salomon und Markolf (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B LIX, 2), bespr. von John Holmberg in Studia Neophilologica, XIX (1947), S. 321—3. — VEIKKO VÄÄNÄNEN, Gloses marginales des Miracles de Gautier de Coinci (Ann. Acad. Scient. Fenn., B LIII), bespr. von Archer Taylor in Speculum, XXII (1947), S. 275.

Über unregelmässige Lautentwicklung

Es liegt keineswegs in meiner Absicht, die alte Streitfrage über die »Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze» in ihrer ganzen Tragweite hier wieder aufzurollen. Mein diesbezügliches credo, das mit demjenigen vieler anderer übereinstimmt, darf ich aber ablegen: In Anbetracht der immer wieder festgestellten weitgehenden Regelmässigkeit der lautlichen Entwicklung sind die »Lautgesetze» als förderliche Arbeitshypothesen zu betrachten. Wie sie sonst zu beurteilen und zu definieren sind, gehört auf ein anderes Blatt und soll hier nicht mehr als notwendig erörtert werden.

Wenn ich heute zu diesem Problemkreis zurückkehre, so geschieht das in der Hauptsache, um an einige Sonderfälle »nichtlautgesetzlicher» Entwicklung zu erinnern, die — obgleich nicht unbekannt — in diesem Zusammenhang noch nicht die gebührende Beachtung gefunden haben und manchmal schief beurteilt wurden.

So zahlreiche »Ausnahmen von den Lautgesetzen» sind im Laufe der Zeit nachgewiesen worden, dass wohl jeder Unvoreingenommene die Unzulänglichkeit der ursprünglichen Formuliering des junggrammatischen Lehrsatzes zuzugeben bereit ist. »Die Lautgesetze wirken ausmahmslos» war die Losung der Junggrammatiker, und ihr überragender Kodifikator Hermann Paul hat verdeutlichend ergänzt, dass die »lautgesetzlichen Veränderungen» [im Gegensatz zu den durch die Analogie hervorgerufenen] »ohne Rücksicht auf die Bedeutung» vor sich gehen. Auch die spätere, bereits vorsichtigere Formulierung »Die Lautgesetze wirken ausnahmslos innerhalb desselben Dialektes» kann uns heute nicht befriedigen. Nicht einmal »Die Lautgesetze wirken ausnahmslos innerhalb desselben Dialektes unter gleichen lautlichen Bedingungen», obgleich der letzte Zusatz bereits eine so weitgehende Einschränkung des Geltungsbereiches der Lautgesetze bedeutet, dass sie nur noch auf vollständig gleichlautende Wörter bezogen werden dürften.

Eine nähere Betrachtung der Ausnahmen zeigt aber gerade, dass nicht nur lautliche, von der Bedeutung unabhängige Bedingungen von Wichtigkeit sind, und so müsste eine auch dieser Tatsache gerecht werdende Formulierung etwa lauten: »Die Lautgesetze wirken ausnahmslos [innerhalb eines bestimmten Zeitraumes und] innerhalb desselben Dialektes unter gleichen Bedingungen.» Ein folgerichtiges und strenges Festhalten an diesem Wortlaut würde aber die praktische Bedeutung der Lautgesetze aufheben.

Für den hier ins Auge gefassten Zweck genügt folgende Fragestellung: Welches sind — abgesehen von der durch die Junggrammatiker betonten und in ihrem Sinne verstandenen Wirkung der Analogie — die hauptsächlichsten Ursachen, die Abweichungen von der empirisch festgestellten regelmässigen Lautentwicklung verursachen?

Heute werden wohl die meisten Sprachforscher schon bereit sein einzuräumen, dass die Homonymie eine solche Wirkung haben kann, indem die Sprache (selbstredend = die Sprechenden) in gewissen Fällen der Homonymie durch nicht-lautgesetzliche Veränderungen ausweicht.

Dass auch die Funktion eines Wortes bzw. eines Teiles des Wortes unregelmässige Lautentwicklung zur Folge haben kann, wird besonders nach den Darlegungen Wilhelm Horns (Sprachkörper und Sprachfunktion [1921; 2. Aufl. 1923]) recht allgemein zugegeben, obgleich in einigen wesentlichen Punkten recht weitgehende Meinungsverschiedenheiten immer noch herrschen. Sehr zähe wird z.B. an der Auffassung festgehalten, dass nicht die Funktion, sondern der häufige Gebrauch einiger Ausdrücke die Ursache der nicht-lautgesetzlichen Schwächung ihres Lautkörpers sei. Manches scheint auch zugunsten dieser Meinung zu sprechen, die seinerzeit von so ausgezeichneten Kennern des sprachlichen Lebens vertreten wurde wie Friedrich Diez, Hugo Schuchardt, Wilhelm Thomsen und neuerdings Walther von Wartburg. Es ist somit nicht überflüssig, nochmals dieser Frage genauer nachzugehen.

Zunächst schicke ich sicherheitshalber die Bemerkung voraus, dass Funktion hier besonders als syntaktische Beziehungsbedeutung, aber auch im allgemeinen Sinne als Bedeutungsfunktion, die von jener nicht gut getrennt werden kann, gefasst wird.

Dafür, dass die Funktion und nicht die Häufigkeit die Ursache der Schwächung ist, spricht die Tatsache, dass ein und dasselbe Wort in verschiedener Lautgestalt auftreten kann je nach seiner Funktion. So hat sich z.B. latein. *meum seniorem* bekanntlich in frz. *monseigneur* 'mein Herr (von geistlichen und weltlichen Würdenträgern)' und *monsieur* 'mein Herr (als leere Höflichkeitsformel auf jeden beliebigen bezogen)' gespalten. Eine ähnliche Entwicklung liegt in engl. *sire* 'Majestät', 'Ahnherr' und *sir* 'Herr (als Anrede wie frz. *monsieur*)' vor, die beide auf afrz. *sire* zurückgehen. Und im Schwed. sind aus einer gemeinsamen Grundform *herre Gud* 'Herr Gott' und etwa *Herr Andersson* 'Herr A.' entstanden, eine Entwicklung, die auch dem Mhd. bekannt war. Man möge nun nicht etwa entgegnen, dass es sich in diesen Fällen um zwei verschiedene Wörter handle, die zwar einen gemeinsamen Ursprung haben, sich aber als Folge der Bedeutungsspaltung bereits getrennt haben und von denen das eine Glied des Wortpaares wegen des besonders häufigen Gebrauchs lautlich geschwächt wurde. Diese Erklärung stösst bereits bei dem russ. Formenpaar *государь* und *сударь* bzw. blosses *-с* auf Schwierigkeiten. Hier ist es zu keiner konsequenten Verknüpfung von jeder Bedeutung mit einer nur zu ihr gehörenden Bedeutung gekommen. Die volle Form *государь* hat nämlich sowohl die Bedeutung 'Herrscher', 'Majestät' als auch 'Herr (in der gewöhnlichen Anrede)'; *сударь* und *-с* haben allerdings nur die letztere Bedeutung. Noch weniger passt die Auffassung von der Häufigkeit auf solche Fälle wie die deutschen Doppelformen vom Pronomen der 2. Pers. Sg. *du* — *dau* (vgl. Wilhelm Schulze, Zeitschr. f. deutsche Mundarten 1920 S. 175 ff., wo auch sonstiges Material). Hier kann ursprünglich von zwei Bedeutungen keine

Rede sein, obgleich die Form *dau* später als eine Art Interjektion gebraucht wurde, sondern von diesem Wortpaar ist *dau* die betonte bzw. emphatische Form, *du* dagegen die minderbetonte.

Es ist eine allgemein bekannte Tatsache, dass gerade die Pronomina oft Doppelformen aufweisen, die auf ihrer Betontheit bzw. Unbetontheit beruhen. Die lautliche Abschwächung dieser Pronominalformen geht, wie schon die Junggrammatiker gesehen haben, darauf zurück, dass sie im Satzzusammenhang oft eine untergeordnete Rolle spielten oder, um mit Brugmann (Vergleichende Laut-, Stammbildungs- und Flexionslehre der indogermanischen Sprachen I² [1897] S. 952) zu sprechen: »das logisch Bedeutsamere wurde hervorgehoben, das logisch minder Bedeutsame niedergehalten.» Mit anderen Worten: über weniger Wichtiges gleitet die Sprache sozusagen leichter hinweg, und so wird es leicht auch lautlich geschwächt.

Es gilt nun, noch ein paar Schritte weiter zu tun, um alle diese Erscheinungen auf einen gemeinsamen Nenner zu bringen. Denn m. E. ist mit den Anrede- und Grussformeln usw. gerade dasselbz geschehen. Ihr Bedeutungsumfang braucht sich nicht immer verändert zu haben — obgleich auch dies oft geschehen ist —, die Hauptsache ist, dass wenigstens ihr Ausdrucksinhalt, ihre Ausdrucksfülle sich vermindert hat. Sie sind eben weniger »bedeutsame», weniger »wichtige» Bestandteile der Rede geworden. Dies führt dann zur Minderbetontheit und als ihre Folge tritt die Schwächung des Lautkörpers ein. Die Entwicklung der Zusammensetzungen und agglutinierten Endungen ist ein ähnlicher Vorgang: zuerst Abschwächung der Funktion und Verlust der Selbständigkeit, als Folge davon Minderbetontheit und daraus sich ergebende lautliche Abschwächung.

Die letzte Ursache dieser Entwicklung ist somit in der Funktion des Wortes zu suchen, und die Schwächung der Funktion ist oft mit einer zunächst okkasionellen Veränderung der Begriffsbedeutung verknüpft. So ergibt es sich, dass die jung-

grammatische Behauptung, nach der die lautgesetzlichen Veränderungen ohne Rücksicht auf die Bedeutung vor sich gehen, in eine Sackgasse führt, weil die von ihnen verlangten »gleichen lautlichen Bedingungen», in diesem Falle der Satzakzent, in letzter Instanz auf die Funktion bzw. Bedeutung zurückgeht. Die Junggrammatiker hatten eben von der Sprache noch eine allzu einseitige Auffassung, um einsehen zu können, dass ausser den durch die Analogie — so wie sie die Analogie auffassten — bedingten Veränderungen auch viele andere von der Bedeutung abhängig waren. Erst ein tieferes Verständnis dafür, wie viel der Geist auch für die früher allzu einseitig als physiologisch betrachteten Veränderungen bedeutet, konnte dieser Einsicht den Weg ebnen.

Gegen die Annahme, dass die Häufigkeit des Gebrauches die Ursache der Abschwächung des Lautkörpers sei, spricht ferner die Beobachtung, dass gerade oft gebrauchte Wörter und Formen sich dem Gedächtnis gut einprägen und deswegen häufig auch lautlich besonders stabil und störenden Einflüssen weniger ausgesetzt sind.

Es sind somit triftige Gründe, die davor warnen, in der Häufigkeit eines Wortes den Grund zu seiner lautlichen Schwächung zu sehen. Es soll aber nicht verschwiegen werden, dass auch die Häufigkeit in einem entfernteren Zusammenhang zu der Abschwächung des Lautkörpers stehen kann. Ein besonders häufiger Gebrauch eines Wortes in einem stereotypen Zusammenhang führt oft zu einer entsprechenden Mechanisierung des Ausdrucks. Daraus kann als Folge eine gewisse Abnahme der Gewichtigkeit des Wortes, d.h. seiner syntaktischen Beziehungsbedeutung und seiner Ausdrucksfülle eintreten, und dies führt wieder zur Minderbetontheit und zur lautlichen Schwächung. Auch in derartigen Fällen ist also die Funktionsschwächung die primäre und ausschlaggebende Ursache.

Als ein nicht unwesentliches Beweisstück ist ferner auch der entgegengesetzte Fall hervorzuheben: das Verhalten der Sprache hinsichtlich besonders funktionswichtiger Redeteile.

Schon früh wurden gelegentlich Beobachtungen gemacht, die darauf hinzudeuten schienen, dass Laute, denen als Flexionsendungen eine besonders wichtige Funktion oblag, gegen lautliche Abschwächungstendenzen auffallend wiederstandsfähig waren und dass sie oft eine nicht-lautgesetzliche Entwicklung aufwiesen. Da es immer noch, sogar nach den Ausführungen Horns, nicht an Zweiflern fehlt, möchte ich ein paar Ergänzungen zu der Darstellung Horns sowie zu der von ihm angeführten Literatur bringen.

Obgleich es m. E. keinem Zwifel unterliegt, dass in vielen Fällen es gerade die Funktionswichtigkeit ist, die eine Endung vor lautgesetzlicher Abschwächung bzw. vor lautgesetzlichem Abfall geschützt hat, möchte ich hervorheben, dass diese Erklärung keineswegs für alle derartige Fälle die einzig mögliche und erschöpfende ist. Eine Endung kann in lautgesetzlicher Weise abgefallen sein, um dann wieder auf analogischem Wege restauriert zu werden. Die Voraussetzung dafür ist, dass die betr. Endung nicht überall geschwunden ist, sondern dass sie in besonderen Fällen entweder wegen der lautlichen Struktur der fraglichen Formen oder aus satzphonetischen Gründen lautgesetzlich erhalten blieb. Gerade diese Fälle konnten dann den Ausgangspunkt der analogischen Wiederherstellung der Endung bilden. Nur wenn die ununterbrochene Erhaltung der Endung auch in der bedrohten Stellung bezeugt ist, kann diese Möglichkeit ausser Acht gelassen werden. Aber auch dann kann die Erhaltung der Endung durch die sozusagen präventive Wirkung der Analogie verursacht sein, indem die Fälle mit lautgesetzlich erhaltener Endung auf dem Wege des Systemzwangs die bedrohte Endung vor dem Schwund retteten. Eine derartige Analogie geht offenbar bereits weitgehend auf die Funktionswichtigkeit zurück. Wenn die Analogie somit schon präventiv gewirkt hat, handelt es sich um die sogenannte erhaltende Analogie, wenn aber die Analogie die bereits abgefallene Endung restaurierte, stehen wir der »falschen» Analogie gegenüber. Die Berufung auf die Analo-

gie erklärt aber auch in diesen Fällen nur w i e eine lautgesetzlich zum Schwand verurteilte Endung erhalten blieb, nicht w e s h a l b. Gelegentlich mag die Ursache der Wirkung der Analogie in der Häufigkeit bzw. in der Gewichtigkeit der Formen mit lautgesetzlich erhaltener Endung sein, meistens wird die letzte Ursache in der Funktion zu suchen sein, d.h. in dem Drang, ein augenfälliges morphologisches Kennzeichen beizubehalten.

Auch wenn man von den unsicheren Fällen absieht, bleiben — wie gesagt – genügend solche da, in denen offensichtlich gerade die Funktionswichtigkeit der ausschlaggebende Faktor gewesen ist. Es ist m. E. mehr als wahrscheinlich, dass auch hier die Funktionswichtigkeit Hand in Hand mit der Betonung geht. Wenn man genaue phonetische Messungen vor der Abschwächung bzw. vor dem Schwund vornehmen könnte, wäre somit zu erwarten, dass ein und dieselbe Endung in funktionswichtiger Verwendung, in der sie sich auch später ungeschwächt erhielt, eine stärkere Betonung zeigen würde als in funktionsarmer Verwendung, in der sie später der Schwächung bzw. dem Schwund zum Opfer fallen sollte.

Und jetzt die Nachträge zu dem Buche Horns, die keineswegs Vollständigkeit anstreben, sondern nur einige Ergänzungen zu seinen in diesem Punkt etwas spärlichen Angaben bieten sollen. — Für das deutsche Sprachgebiet hat Konrad Zwierzina in seinen minutiösen Reimstudien beobachtet, dass in mittelhochdeutscher Zeit das Endungs-*e* der Verbalformen sehr häufig viel konservativer behandelt wird als das Endungs-*e* der Nominal- und Adverbialformen (vgl. besonders Z f d A 44 [1900] S. 50). — In nordfranzösischen Mundarten stellt Jules Gilliéron (J. Gilliéron et Mario Roques, Etudes de géographie linguistique [1912] S. 102 ff.) interessante Schwankungen in Bezug auf den Abfall des auslautenden *-s* fest: Die Wörter zeigen hier ein verschiedenes Verhalten, das auf dem Wort selbst beruht, auf seiner Bedeutung, seiner lexikalischen Familie, seiner syntaktischen Rolle und seiner Umgebung im Satz;

die verschiedenen morphologischen Funktionen eines Wortes stützen in verschiedener Weise das auslautende *-s*. — Im Italienischen fällt im Venezianischen auslautendes *-e* nach *r* und *l* weg, bleibt aber nach Giulio Bertoni (Italia dialettale [1916] S. 111) erhalten, wenn dieses *-e* die Pluralendung der Feminina ist. Und in einer allgemeinen Übersicht über die venetischen Dialekte stellt Bertoni (ibid. S. 115 ff.) fest, dass *-e*, das nach *n* sonst wegfällt, als Pluralendung der Feminina erhalten bleibt, und dass in derselben Weise das sonst ebenfalls apokopierte auslautende *-o* erhalten bleibt, wenn es als Endung der 1. Person Sing. der Verba fungiert. In derartigen Fällen hat natürlich die Erhaltung des auslautenden Vokals nach anderen Konsonanten, aber in derselben flexivischen Funktion einen Stützpunkt gebildet. — An estnischem Sprachmaterial hat Lauri Kettunen (Lautgeschichtliche Darstellung über den Vokalismus des kodaferschen Dialekts [Diss. Helsinki 1913] S. 158 und Eestin kielen äännehistoria [1917] S. 57 § 158 und S. 87 § 259) die Beobachtung gemacht, dass trotz dem allgemeinen Schwund des auslautenden *-n* im Estn. dieser Laut sich in der 1. Person Sing. der Verba erhalten hat; etwa im Anfang des 17. Jahrhunderts war auslautendes *-n* hier im Schwinden begriffen, hatte sich aber vor vokalisch anlautenden Wörtern noch erhalten, um dann von dieser Position aus wegen seiner Funktionswichtigkeit auf analogischem Wege in der ersten Person Sing. in jeder Stellung wieder hergestellt zu werden. Und die Erhaltung der Endung *-ja* der nomina agentis im Nominativ Sing., wo sie lautgesetzlich hätte schwinden müssen, erklärt Kettunen durch analogische Übertragung aus den obliquen Kasus, in denen *-ja-* sich lautgesetzlich erhalten hatte; auch in diesem Falle war die Ursache der Übertragung die Funktion der Silbe *-ja*. — Bei der Behandlung der Substantivflexion in den schwedischen Mundarten Finnlands nimmt Olav Ahlbäck gelegentlich an, dass die bereits geschwundene Endung analogisch restauriert wurde, aber auch die ununterbrochene Erhaltung der Pluralendung *-a* in sonst apokopierenden Mundarten

hält er für möglich (vgl. O. Ahlbäck, Studier över substantivböjningen i Finlands svenska folkmål [Diss. Helsinki 1946] z.B. S. 47, 127—129 und bes. 131); auch in diesen Fällen wird die Analogie der Formen mit erhaltener Endung eine wichtige Rolle gespielt haben.

Dass die Emphase auf die lautliche Entwicklung einwirken kann, wurde bereits oben (S. 147 ff.) anlässlich der Doppelformen *dau* — *du* erwähnt. Es ist eine durchaus natürliche Erscheinung, dass beim Sprechen die Artikulation durch die Gemütslage des Sprechers beeinflusst werden kann. Wer daran zweifelt, möge sich etwa durch Kurt Ketterer (Psychologisches Moment und Vokalquantität in der alemannischen Mundart von Lenzkirch im Schwarzwald [1930]) bekehren lassen, der an der Hand genauer phonetischen Messungen festgestellt hat, dass die »sensitive, gefühlsbedingte» Rede in der von ihm untersuchten Mundart dazu neigt, die Kürzen der »sachlichen, überwiegend intellektuell bestimmten» sowie der »energischen, durch Affekt bestimmten» Rede zu längen. Ebenso leicht versteht es sich, dass Wörter bzw. Formen, die oft in gefühlsbedingter oder sonst von der normalen Rede abweichender Gemütslage gebraucht werden, auch auf die Dauer eine von dem gewöhnlichen Lautstand abweichende Form erhalten können, und somit eine unregelmässige Lautentwicklung aufweisen.

Es ist nicht hier der Ort, all die verschiedenen Abweichungen zu behandeln, die durch die Gemütslage bedingt sein können. Es genügt, auf einige Fälle hinzuweisen. Dass die Konsonantenverdoppelung zur Steigerung der Expressivität der Wörter in vielen Sprachen, so besonders auch im Germanischen und in manchen anderen indogermanischen Sprachen verwendet wurde, geben wohl die meisten heute zu (vgl. neuerdings A. Martinet, La gémination consonantique d'origine expressive dans les langues germaniques [1937], und W. Wissmann, Ausdrucksworte und Lautverschiebung, Z f d A 76 [1939]). So heisst es z.B. im Deutschen *rupfen* neben *raufen* u.s.w.; auch die Kurz-

bzw. Kosenamen wie *Otto* neben *Otmar* bzw. *Otfrid*, *Focke* neben *Volkwart* sind in diesem Zusammenhang zu erwähnen. Und eine ähnliche Erscheinung auf dem Gebiet des Vokalismus illustriert z.B. das Nebeneinander von *ĕsel* als Tiername und *ę̄sel* als Schimpfwort in rheinischen Mundarten (vgl. Ferd. Sommer, Stimmung und Laut, Germanisch-Romanische Monatsschrift 8 [1920] S. 132).

Aber auch das Gegenteil, d.h. Kürzung, kann durch die Emphase bzw. den Affekt eintreten. Es ist nicht leicht, die verschiedenen Äusserungen des Affekts auf einen gemeinsamen Nenner zu bringen. Nach E. Gamillscheg (Neuphilologische Monatsschrift 1 [1930] S. 17) äussert sich die Wirkung des Affekts »in dem Sichentgegenstellen gegen die Entwicklungstendenzen, die in den affektarmen Wörtern sich auswirken». Das trifft oft zu, aber keineswegs immer. Wenn z.B. ein Finne das Wort *saatana* 'Satan', das bereits normaliter ein langes *a* in der ersten Silbe hat, in besonders starkem Affekt als Fluch ausspricht, so kürzt er nicht etwa dieses *a*, sondern dehnt es oft noch zu einem überlangen Laut: *saaatana!* Ähnlich lautet in seinem Munde das Wort *hullu* 'verrückt', das ein geminiertes *l* hat, in affektischer Aussprache etwa *hulllu*. Dass auch die Qualität der Laute durch die Gemütslage beeinflusst werden kann, darf besonders nach den letzten Ausführungen Horns (Neue Wege der Sprachforschung [1939] S. 13 ff.), nicht bezweifelt werden.

Eine recht häufige Beobachtung ist es, dass unter dem Affekt eine Silbe des Wortes so stark betont wird, dass eine Vernachlässigung und lautliche Schwächung der übrigen als Folge eintreten kann. So erklären sich z.B. die dialektischen italien. Imperativformen *gua* < *guarda* und *te* < *tene* (vgl. z.B. E. Hoffmann-Krayer, Beiträge zur germanischen Sprachwissenschaft [1924] S. 38 ff., Horn, ibid. S. 68 ff. und Horn, Sprachkörper und Sprachfunktion § 31 ff.). Primus Lessiak (Beiträge zur Geschichte des deutschen Konsonantismus [1933] S. 23 Anm. 1) macht beiläufig die Feststellung, dass man in Mittelkärnten

Übergang von sonorem *w* in der Emphase in *b* beobachten kann. Beispiele für hierher gehörende Erscheinungen finden sich ferner bei Ferd. Sommer, Stimmung und Laut (Germanisch-Romanische Monatsschrift 8 [1920] S. 129 ff. und 193 ff.).

Der Affekt schafft sich eben auf so viele verschiedene und widerspruchsvolle Weisen Luft, dass wir uns m. E. mit einer ganz allgemeinen Formulierung begnügen müssen, wie etwa: der Affekt führt oft zu Abweichungen von den in affektfreier Rede waltenden Quantitäts- und Qualitätsverhältnissen.

Der Affekt, der sich also nur in einem Teil der Wörter und Wortformen auf Grund ihrer besonderen Funktion bzw. Bedeutung geltend macht, führt somit gelegentlich zu bleibenden lautlichen Veränderungen, die in Anbetracht ihres Charakters als nicht-lautgesetzlich zu bezeichnen sind.

Mit dem Affekt berührt sich oft die Lautsymbolik. Die oben erwähnte affektische Konsonantenverdoppelung könnte man ebenso gut als eine lautsymbolische Erscheinung zum Ansdruck der Intensität u.s.w. auffassen. Die Lautsymbolik ist etwas sehr Relatives und schwer Greifbares. Ein Laut oder ein Lautgebilde, die in einem kleineren oder grösseren Sprachkreis als direkte Symbole z.B. für Kleinheit empfunden werden, brauchen in einem anderen Sprachkreis keineswegs dieselbe Eigenschaft zu haben, sondern können etwas ganz anderes oder überhaupt garnichts symbolisieren. Alte urtümliche Neigungen und späte, durch Assoziationen an das vorhandene Sprachmaterial entstandene junge lautsymbolische Empfindungen — so z.B. wenn in gewissen Sprachen *i* als Symbol für Licht, Helligkeit u. dgl. empfunden wird, weil dieser Laut als Folge der Lautentwicklung in zentralen Bestandteilen des Wortschatzes mit dieser Bedeutung verknüpft erscheint —, gehen nebeneinander her und vereinigen sich oft zu einem unentwirrbaren Ganzen. Die Hauptsache ist, dass ein Gefühl für die symbolische Bedeutung der Laute in verschiedenen Sprachen und Zeiten vorhanden gewesen ist (vgl. bes. A. Debrunner, Lautsymbolik in alter und neuester Zeit, Germanisch-Romanische Monatsschrift 14

[1926] S. 321 ff.)[1] Dieses Gefühl hat gelegentlich auch die lautliche Entwicklung beeinflusst. Und zwar kann dies sich sowohl in unregelmässigen Veränderungen zur Herstellung der Lautsymbolik äussern, als auch in der Verhinderung der lautgesetzlichen Veränderungen, um die Zerstörung bereits bestehender Lautsymbolik zu vermeiden; in den Fällen der zuletztgenannten Art könnte man auch, von einem etwas anderen Standpunkt die Sache betrachtend, sagen, dass der betreffende Laut immer von neuem unter dem Einfluss der Lautsymbolik in unveränderter Form erzeugt wird.

Eine noch direktere Beziehung zur Bedeutung als bei den lautsymbolischen Wörtern besteht bei den onomatopoetischen, die auf Nachahmung beruhen, und zwar, weil die aus Lauten bestehende Sprache nur Wesensgleiches, d.h. Laute, nachzuahmen imstande ist — anderes kann sie nur symbolisieren —, auf Nachahmung von Naturlauten. Nicht-lautgesetzliche Entwicklung und Nichteintreten lautgesetzlicher Entwicklung sind bei diesen Wörtern keine Seltenheit, und zwar aus derselben Ursache wie bei den lautsymbolischen. Die oft vorkommenden Doppelformen dieser Bildungen fallen auf, wie z.B. mhd. *brimmen* neben gleichbedeutendem nhd. *brummen*, das ebenfalls bereits im Mhd. gebräuchlich war; ähnlich steht im Finnischen in der Bedeutung 'rieseln (vom Wasser)' nebeneinander *liristä* und *lorista*. Man kann das eine Glied dieser Paare als Spielform bzw. Reimwortbildung zu dem anderen auffassen, und dann würde unregelmässige Lautentwicklung vorliegen. Aber es ist auch möglich, dass den beiden Gliedern eine verschiedene Variation des Naturlautes zugrunde liegt oder dass sie auf ver-

[1] (Korrekturnote) Gerade vor der Drucklegung erreicht mich durch die Liebenswürdigkeit des Verfassers: Anton Sieberer, Primäre oder sekundäre Lautbedeutsamkeit? (Anzeiger der phil.-hist. Klasse der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Jahrgang 1947, Nr. 7). Sieberer betont neben der sekundären Lautsymbolik besonders die Rolle der von vielen geleugneten primären Lautbedeutsamkeit.

schiedenen Auffassungen des gehörten Lautes, d.h. auf verschiedenen Gehörseindrücken beruhen.

Wegen der ganzen Art der Lautsymbolik ist das Material insofern undankbar, dass bindend »beweisende» Beispiele kaum aufzutreiben sind und andere Erklärungsmöglichkeiten oft vorhanden sind. Ich begnüge mich damit, hier einige Beispiele nicht-lautgesetzlicher Entwicklung anzuführen, bei deren Deutung Einfluss der Lautsymbolik oder der Onomatopöie zur Hilfe genommen wurde; dabei unterlasse ich nicht, auf andere, wenn auch weniger wahrscheinliche, daneben bestehende Erklärungsmöglichkeiten hinzuweisen. — Die Entstehung der mndl. und mhd. Form *busûn(e)* neben *busîn(e)* 'Posaune', die beide auf afrz. *buisine* zurückgehen, denkt sich J. Franck und im Auschluss an ihn Wilhelm Horn (Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur 21 [1899], 2, S. 46) folgendermassen: *-ûne* sei »an Stelle von *-îne* getreten, weil es für den Posaunenton charakteristisch ist; vielleicht war dabei auch das *û* von *tambûre*, *tambûse* von Einfluss.» Was Franck seinerzeit annahm und Horn unterschreibt, hat manches für sich; eine onomatopoetische bzw. lautsymbolische Veränderung ist hier gut denkbar. Es ist aber auch möglich, obgleich nicht sehr wahrscheinlich, dass das *û* der Tonsilbe durch Assimilation an das *u* der Vortonsilbe entstanden ist; auch könnte man an eine Verallgemeinerung der in romanischen Entlehnungen sowohl im Mndl. wie Mhd. oft auftretenden Endung *ûn* denken, wobei allerdings die Lautsymbolik sehr wohl als ausschlaggebender Faktor hat mitwirken können. - H. Ammann, der die lautliche Entwicklung mehrerer deutscher Wörter mit Hilfe der Lautsymbolik zu deuten versucht (Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung 1 [1925] S. 221 ff.), hält das deutsche Wort *Flaum* < latein. *pluma* für ein besonders geeignetes Beispiel lautsymbolischer Aussprachedifferenzierung bzw. Aussprachewahl. Falls, wie gewöhnlich angenommen, die Form mit anlautendem *f-* anstatt des zu erwartenden *pf-* aus dem ostmd. Mundartgebiet in die Schriftsprache aufgenommen

wurde, so hätte die Lautsymbolik die Aufnahme gerade dieser Form veranlasst, deren »weiches» *f* die Weichheit des Flaumes zu symbolisieren besonders geeignet gewesen sei. In diesem Falle könnte man aber m. E. auch an die störende Wirkung der Homonymie mit *Pflaume* < latein. *prunum* denken; die Möglichkeit des Einflusses von *Flaus* 'Büschel Wolle'' 'dickwolliger Rock' und vielleicht sogar *Vlies* 'zottiges Fell' auf den Anlaut unseres Wortes ist auch nicht ohne Weiteres von der Hand zu weisen. — Die im Schweizerdeutschen vorkommende auffallende Form *klîn* für *klein* möchte E. Hoffmann-Krayer (Beiträge zur germ. Sprachwiss. S. 47) darauf zurückführen, dass auf weiten Gebieten und zwar nicht nur auf deutschsprachigen — *i* lautsymbolisch für den Begriff 'klein' verwendet worden sei. Behaghel (Geschichte der deutschen Sprache[5] [1928] S. 185 und 495) fasst diese Form als auf altem Ablaut beruhend auf, was kaum zu überzeugen vermag. Frings PBB 53 [1929] S. 454 ff.) hat wohl die Hauptursache richtig erkannt, wenn er *klîn* als eine Alemannisierung von *klein*, also als eine hyperalemannische Form auffasst. — Tiefgreifende Umformungen hat das ahd. *gouh* erlebt, das ursprunglich zu den lautnachahmenden Vogelnamen gehörte und urgerm. etwa **gauka-* gelautet haben wird. Durch die Wirkung der Auslautgesetze und durch die zweite Lautverschiebung ist das Wort im Ahd. seines lautnachahmenden Charakters verlustig gegangen. Das mhd. *guckgouch* und mhd. *Kuckuck* sind offenbar Versuche, diesen Charakter wieder herzustellen. Heute lebt *Gauch* als Vogelname im deutschen Sprachgebiet nur noch im Alemannischen; in der übertragenen Bedeutung 'Narr' hat es sich bekanntlich besser behauptet. Ähnlich ist es dem ahd. *ûwila* ergangen, dessen lautmalendes *û* schon durch den mhd. Umlaut stark verändert und durch die Diphthongierung in der Form *Eule* völlig zerstört wurde; obgleich auch das lautgesetzliche *Eule* sich halten konnte, ist daneben eine lautnachahmende Bildung *Uhu* auf den Plan getreten.

Dann noch ein Hinweis auf die vielen in der Rede gele-

gentlich vorkommenden lautsymbolischen Veränderungen, die — obgleich sie jedenfalls vorläufig keine endgültigen und bestehenden Resultate gezeitigt haben — ein interessantes Licht auf die durch Lautsymbolik verursachte nicht-lautgesetzliche Entwicklung werfen. So erzählt Ammann (o.c. S. 233), dass in Heidelberg von jemand, der dicke Backen hat, gesagt wird: *er hat dücke, dücke Backen;* hier ist das »dünne» *i* sozusagen symbolisch zu *ü* »verdickt» worden. Und in dem oben erwähnten finn. *hullu* 'verrückt' lässt sich gelegentlich eine symbolische bzw. affektische Erweichung des *u*- und *l*-Lautes wahrnehmen.

Oft scheint bei den lautsymbolischen und lautnachahmenden Bildungen noch eine besondere Freude am Spielen mit den Lauten sich gelten zu machen. Die Bedeutung des Spieltriebes im Leben der Sprache ist vorläufig nur wenig behandelt worden. Seine Rolle bei der Aufnahme von fremdem Wortgut habe ich (Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors 8 [1925] S. 283 ff.) zu beleuchten versucht. Dass auch verschiedene lautliche Erscheinungen auf den Spieltrieb zurückgehen, ist ebenfalls dargetan worden. So tritt im Deutschen z.B. der Form *Busen* eine neue scherzhafte Gelegenheitsbildung *Busam* als Reimwort zu *ruhsam* zur Seite; oder es wird *Pistole* zu *Pikstole, Loch* zu *Lolch* u.s.w. verdreht (vgl. O. Behaghel, Neophilologus 8 [1923] S. 180 ff.). In Simon Roths Fremdwörterbuch vom Jahre 1571 (hgg. von E. Öhmann; 1936) werden unter der Rubrik »Bawren Latein» (S. 361) einige Verdrehungen wie *Supricatz* für *Supplicatz* erwähnt, die offenbar ihre Entstehung dem Spieltrieb verdanken. In der deutschen Studentensprache begegnet z.B. *fidol* für *fidel, Schnefter* für *Schneider* (vgl. z.B. Der flotte Bursch [1831] S. 34 und 80), *fidulitas* für *fidelitas* (von mir selbst kurz vor dem ersten Weltkrieg notiert), die ich ebenfalls als Spielformen betrachte (Ähnlich möchte ich auch Flexionsformen wie *gedocken* für *gedeckt* und *gemorken* für *gemerkt* beurteilen, die F. Kluge, Deutsche Studentensprache [1895] S. 66 als mundartliche Unregelmässigkeiten zu deuten

geneigt ist). Eingehender hat sich mit dem Einfluss des Spieltriebes auf die Sprache zuletzt, soweit ich sehen kann, Karl Jaberg (Spiel und Scherz in der Sprache, Festgabe Samuel Singer [1930] S. 67 ff.) beschäftigt, der sein Augenmerk geralde auf die lautliche Seite gerichtet hat. Er glaubt dabei feststelen zu können, dass einige Wörter wegen ihrer Lautgestalt sich besonders zum Spiel eignen. Je grösser z.B. die Silbenzahl, umso leichter sollen sich die Umformungen einstellen. Auch die Bedeutung soll dabei eine Rolle spielen: z.B. die Namen kleiner Säugetiere, Vögel, Reptilien und Insekte werden oft umgemodelt. Sehr eingehend behandelt Jaberg die Schicksale des lateinischen Namens des Schmetterlings, *papilio*, in italienischen Dialekten, wo uns eine grosse Anzahl von Spielformwn begegnet vom Typus *papa-*, *pappa-*, *parpa-*, *prapa-*, *palpa-*, *plapa-*, *pampa-*, *prampa-*, *para-*, *barba-*, *bara-*, *brampa-*, *farfa-*, *fraffa-*, *farva-*, *faffa-*. Als Ergänzung zu den Ausführungen Jabergs liesse sich noch darauf hinweisen, dass gerade dasselbe lateinischen *papilio* als Lehnwort im niederländischen und deutschen Sprachgebiet eine Menge von Spielformen entwickelt hat, wie *pepel*, *piepel*, *peipel*, *pupeller*, *bubeller* (vgl. Th. Frings, Germania Romana [1932] S. 173 ff.). Sicherlich hat auch die lautsymbolik im Falle *papilio* mitgewirkt, indem viele dieser Bildungen das Flattern des Schmetterlings zum Ausdruck bringen sollen. Ein Teil der angeführten Formen weist allerdings so weitgehende Umformungen auf, dass es sich mehr um Neubildungen mit Suffixen, Präfixen und Infixen, um Umstellungen ganzer Wortteile u.s.w.handelt, als um nicht-lautgesetzliche Veränderungen. Nur ein einziger Laut ist z.B. in den finnischen Formen *nöpö* und *töpö* aus *söpö* 'süss' (entlehnt aus schwed. *söt* 'süss') betroffen; dieser Ausdruck wird gern im Gespräch mit Kindern verwendet, und damit sind wir in den Kreis der Kinderstuben- und Lallwörter getreten, unter denen derartige Spielformen geradezu wuchern. — Viele der oben erwähnten Reimwortbildungen decken sich mit einigen Typen der Spielformen.

Unter den Interjektionen gibt es sowohl affektische, lautsymbolische als onomatopoetische und wohl auch Spielformen, und zwar ist eine scharfe Grenzziehung zwischen den verschiedenen Gruppen ebensowenig wie sonst durchzuführen. Die Interjektionen bieten bekanntlich gute Beispiele für unregelmässige Lautentwicklung. So ist es kein Zufall, dass die mhd. Interjektion *hû* immer noch heute in derselben Lautform erscheint, da die Diphthongierung zu **hau* ihre Expressivität bzw. Lautsymbolik zerstört hätte. Und Wörter wie *paff* und *puff* haben ihr anlautendes *p-* auch im Obd. behalten, weil sie durch die zweite Lautverschiebung ihrer lautnachahmenden Geltung verlustig gegangen wären.

Die euphemistischen Verdrehungen wie dtsch. *potz* < *Gott(e)s*, finn. *perkule* und *pentele* < *perkele* 'Teufel', frz. *morbleu* < *mort* [de] *dieu* — alles häufig gebrauchte Flüche — sind allgemein bekannt, aber in der Behandlung der unregelmässigen lautlichen Veränderungen spielen sie eine verhältnismässig bescheidene Rolle. Das mag zum Teil daran liegen, dass diese Veränderungen oft so weit gehen, dass es sich nicht nur um unregelmässige Lautentwicklung, sondern um weitgehende Umbildungen handelt (so z.B. wenn finn. *saatana* 'Satan' zu *saakeli* oder *saakuri* wird). Ein zweiter Grund ist zweifelsohne die Auffassung gewesen, dass man bewusste und beabsichtigte Verdrehungen, wie diese Bildungen in höherem oder geringerem Grad es sind, bei der Behandlung der unregelmässigen Lautentwicklung ausser Acht lassen könne — oder sogar solle. Dieser Standpunkt ist nicht berechtigt. Mit ähnlichem Recht könnte man auch die durch Homonymie verursachten unregelmässigen lautlichen Veränderungen aus der Erörterung ausschliessen, denn auch von ihnen ist ein Teil als bewusst zu bezeichnen (vgl. E. Öhmann, Über Homonymie und Homonyme im Deutschen [1934] S. 130 ff.), aber das zu verlangen wird wohl niemandem einfallen.

Mit den euphemistischen lautlichen Veränderungen berühren sich sehr nahe die tabuistischen, wie ja die Euphemismen

im Grunde Tabu-Erscheinungen der »guten Gesellschaft» sind, die nicht wie diese auf religiöse Scheu, sondern auf Anstandsrücksichten zurückgehen. Trotzdem dass die tabuistischen Lautveränderungen schon öfters behandelt wurden — besonders eingehend zuletzt von J. Vendryes — und dass dabei oft Erscheinungen, die unter die Rubrik »unregelmässige Lautentwicklung» gehören, zur Sprache gelangten, ist die volle Bedeutung dieser Erscheinungen im Leben der Sprache keineswegs allgemein bekannt. Jetzt steht für diese Frage zur Verfügung eine Spezialarbeit von Wilhelm Havers (Neuere Literatur zum Sprachtabu, Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften in Wien Bd. 223, Abh. 5 [1946], die in anregender Weise auch die tabuisischen Lautveränderungen erörtert (S. 117 ff.).

Die euphemistischen bzw. tabuistischen Lautveränderungen berühren sich mit den durch Homonymie verursachten nicht nur in Bezug auf ihre Bewusstheit: In beiden Fällen machen sich Störungen geltend, die den Wunsch aufkommen lassen, ein mit einem bestimmten Bedeutungsinhalt verknüpftes Lautgebilde zu meiden, und dieses Ziel wird durch unregelmässige Lautveränderungen erreicht. Bei der Homonymie sind es zwei oder mehrere gleichlautende Wörter, die sich stören; die euphemistischen bzw. tabuistischen Störungen wiederum werden durch die irgendwie bedenkliche Bedeutung eines und desselben Wortes hervorgerufen. Ein gemeinsamer Zug ist ferner der momentane Charakter dieser lautlichen Veränderungen, der auch vielen anderen Arten der unregelmässigen Lautentwicklung eigen ist.

*

Zuletzt noch einige allgemeine Gesichtspunkte, die sich an die obigen Ausführungen anschliessen.

Es hat sich gezeigt, dass die Analogie in weiterem Sinne gefasst auch bei den nicht-lautgesetzlichen Veränderungen in

höherem Grade mitwirkt, als im allgemeinen angenommen wird. Dies ist eigentlich bei einer sozialen, in ein System gebrachten Tätigkeit wie die Sprache ganz natürlich: bereits Vorhandenes, Eingeübtes und Eingebürgertes dient gewöhnlich als Vorbild für Neues, d.h. für jede Abweichung von bestehenden Formen oder Entwicklungstendenzen. Wenn wir z.B. die expressive bzw. intensive Konsonantenverdoppelung von diesem Aspekt betrachten, so können wir sagen, dass diese Verdoppelung ein Wortbildungsmittel geworden ist, das zur Bildung von Wörtern mit intensiver und expressiver Bedeutung verwendet wird. Und allgemeiner formuliert: die nicht-lautgesetzlichen Veränderungen, die mit gewissen Bedeutungsveränderungen — auch qualitativen und gefühlsmässigen (in dem soeben erwähnten Falle mit einer Intensivierung der Bedeutung) — verknüpft sind, und die in mehreren Fällen einen ähnlichen Verlauf zeigen, können als Wortbildungsmittel betrachtet werden, deren Verbreitung durch analogische Übertragung geschieht. Auf diese Weise kann eine ursprüngliche sprachliche Ausdruckstätigkeit für die sprachliche Mitteilungstätigkeit nutzbar gemacht werden. Das kommt der Objektivierung einer subjektiven Ausdruckstätigkeit zur Zwecktätigkeit gleich — im Leben der Sprache ein Prozess von fundamentaler Bedeutung, der besonders bei der Entstehung der Sprache eine entscheidende Rolle gespielt haben wird.

Die Analogie wird gewöhnlich in zwei Unterarten zergliedert: die erhaltende und die »falsche» Analogie. Richtiger wäre, drei Arten zu unterscheiden: die erhaltende Analogie, die die Grundlage jedes sprachlichen Systems ist und die es in unveränderter Form erhält; die »falsche» Analogie, die Abweichungen von dem vorhandenen System verursacht; und die schöpferische Analogie, vermittelst deren der Ausbau des Systems, die Vermehrung der sprachlichen Ausdrucksmittel stattfindet. Diese dritte Art darf nicht als »falsch» bezeichnet werden, weil sie die Normen des vorhandenen Systems respektiert und befolgt; sie kann aber auch nicht als erhaltend charakterisiert

werden, weil sie nicht Vorhandenes konserviert, sondern Neues schafft. Wo durch eine analogische Veränderung eine neue Form mit einer neuen Bedeutung entsteht, handelt es sich um schöpferische Analogie. Wo aber der lautlichen Veränderung keine neue Bedeutungsfunktion entspricht, liegt ein Fall der »falschen» Analogie vor. Oft wird allerdings die Sache sich so verhalten, dass zuerst durch falsche Analogie eine neue Form gebildet wird, die dann durch später eintretende Bedeutungsspezialisierung eine eigene Bedeutungsfunktion erhält; die Voraussetzung ist, dass auch die ursprüngliche »richtige» Form erhalten bleibt, die gewöhnlich einen Teil ihres Bedeutungsinhaltes an die neugebildete Form abtritt.

Bei Erklärungen ex analogia wird oft nur zu zeigen versucht, w i e eine Veränderung durch ein gewisses bzw. durch mehrere Vorbilder zustande gekommen ist. Gelegentlich werden auch Ansätze dazu gemacht, die Frage w a r u m zu beantworten, indem auf die Häufigkeit, Gewichtigkeit u.s.w. des Vorbildes bzw. der Vorbilder hingewiesen wird. Bei den analogischen Veränderungen, die durch Affekt, Lautsymbolik und Funktionswichtigkeit hervorgerufen worden sind, liegt die letzte Ursache, die treibende Kraft klar zutage.

Emil Öhmann

Neidgetroffen

In einer amerikanischen germanistischen Zeitschrift ist jüngst eine Reihe von Artikeln erschienen, die sich um den Sinn des dunkeln Goetheschen Jugendgedichts »Wandrers Sturmlied» bemühten: von Wolfgang F. Michael (*Germanic Review* XIX [1944], pp. 176—9), mir selbst (*ibid.* XX [1945], pp. 161—5) und dem Meisterdeuter Hermann J. J. Weigand (*ibid.* XXI [1946], pp. 166—72). Hier sei nur *eine* Stelle der erneuten Diskussion unterworfen, in der Weigand einem Vers, dessen Problematik er zuerst erkannt und gründlicher Diskus-

sion unterworfen hat, »das was dasteht» mir nicht genügend in Anschlag zu bringen scheint. Ich meine das »neidgetroffen» in Str. 9:

Weh weh innre Wärme
Seelenwärme
Mittelpunkt
Glüh ihm entgegen
Phöb Apollen
Kalt wird sonst
Sein Fürstenblick
Über dich vorüber gleiten
Neidgetroffen
Auf der Ceder Kraft verweilen
Die zu grünen
Sein nicht harrt.

Weigand schreibt: »'Neidgetroffen' lässt sich zwanglos nur auf den Fürstenblick Apollos beziehen. Das Auge des Gottes ist von einer plötzlichen Regung des Neides ergriffen» — so weit bin ich einverstanden. Aber Weigand fährt fort: »Wen könnte Apollo beneiden? . . . Keinesfalls die Zeder, die doch schliesslich nur Teil an dem hat, was ihm selber in höchstem Masse eignet.» So sei denn *Neid* in dem älteren, affektischen Sinn gebraucht für 'hass, groll, zorn, feindschaft, feindseliger eifer': »Wir sehen den Blick des Gottes, wie er über den schwächlichen Sterblichen hingleitet, von Unmut, Abneigung, Verachtung umflort. Wir sehen noch ein Nachschwingen dieser zürnenden Abwehr in dem wohlgefälligen Verweilen eines Blickes auf der Zeder.» Allerdings wäre dieser Gebrauch von *Neid*, wie Weigand selbst sagt, ein hapax legomenon in der Sprache Goethes. Mir scheint aber der Tatbestand des Neides (oder allenfalls der ihm nahestehenden Eifersucht wie denn auch die ältere Sprache diesen Gebrauch von 'Neid' kennt, s. Kluge-Goetze) eindeutig gegeben durch den von 'Zeder' abhängigen Relativsatz 'Die zu grünen Sein nicht harrt', der ja den Grund des Neides enthält: die antiken Götter sind nun einmal 'neidisch' (*τὸ θεῖον πᾶν ἐστι φθονερόν*, Herodot) oder 'eifersüchtig' — nicht bloss auf das Mehrhaben anderer oder auf das Haben anderer (die von Weigand erwogene, aber abgelehnte *dog in the manger*

attitude): der Gott ist eifersüchtig darauf, dass die Zeder ihn zum Grünen nicht braucht. Der Fürstenblick kann m. E. nicht gleichzeitig den Dichterwanderer ignorieren und affektgetroffen sein (Weigands abschwächendes Epitheton 'umflort' passt nicht zu den heftigen Affekten des Unmuts, der Abneigung, der Verachtung). Ignorieren ist affektlos, gleichsam mechanisch-passiv gleitet der keinen Widerstand findende Blick des Fürsten, gewöhnt wie er ist, Potenzen und Grössendimensionen instinktiv abzuschätzen, über eine *non-entity* hinweg — bis ihn etwas Positiveres trifft, anhält, zum Verweilen zwingt. Das durative 'verweilen' ist dem 'gleiten' parallel, zugleich aber auch gegensätzlich zu dem momentanen 'neidgetroffen'. Dies 'getroffen' soll uns 'treffen': es hat das Plötzliche des Einschlagens eines Blitzes (es ist keineswegs ein verebbendes Nachgrollen des Donners wie Weigand es malt). Das Anhalten in einem spannungsvollen Augenblick ist durch das von Weigand trefflich herausgestellte rhythmische Schweben des Zweitakters zwischen zwei Viertaktern kräftig unterstrichen. Weil der Fürstenblick über den Wanderer hinwegsah, ist er noch nicht wohlwollend dem Anblick der Zeder aufgeschlossen: er ist immer noch 'kalt', nicht einfühlsam, der eines Sonnen*königs* (nicht einer wärmenden königlichen Sonne) dessen launische Strahlen den einen treffen, den anderen nicht. Wir befinden uns hier in der stilistischen Barockatmosphäre des Jahrhunderts Ludwigs XIV. — die Zerteilung des Sonnenherrschers in ein Innen ('innre Glut' der vorhergehenden Strophe, das man wohl aus den zwei Versen über Pindar in die parallelen zwei Verse »[bist] Was der Welt / Phoebus Apoll ist» hineinbeziehen darf) und ein Aussen (den Blick, den er der Welt zeigt = die Strahlen, die die Sonne aussendet) ist barock, wenngleich dieser auf die Sonne übertragene Gegensatz dem im ganzen Gedicht zwischen Aussen und Innen (Sturmlandschaft-Hütte, innere Wärme ([Seelenwärme] -äusseres Frieren) waltenden Gegensatz parallel geht. Der Fürstenblick passt in eine barocke Höflingsatmosphäre. Da fällt uns denn ein, dass

der herrscherliche Gott den Dichter nicht bemerkt, weil dieser ihm nicht '*entgegenglüht*': nicht nur inneres Glühen allein — was Goethe von sich fordert — verlangt jener Barockfürst, sondern *Entgegen*glühen, d. h. ein inneres Glühen, das sich nach aussen darstellt, das dem Gott als Spender der inneren Wärme enthusiastische Dankbarkeit und Ergebenheit bezeigt, in der Art begeisterter Untertanen, die ihrem Fürsten entgegensingen, entgegentanzen mögen (ich könnte mir ein Synonym 'lobglühen' denken, wie denn Beer-Hofmann in seinem modernen Psalmenstyl ein *lobduften* nach *lobsingen* gebildet hat). Wir können uns denken, dass das 'glüh *entgegen* Phoeb-Apollen' (das vorbereitet war durch das enthusiastische 'Wird dem Schlossensturm / *Entgegen* singen / Wie die Lerche' von Str. 2) die ganze byzantinische Herrscher-Höflingsatmosphäre erzeugt hat. Wenn der hoffärtige Gott d a s nicht, das Entgegenglühen nicht, vom Dichter erhalten kann, ist dieser für ihn Luft. Er wird aber auch nicht seinen Blick auf den wie selbstverständlich getreuen Untertanen, den Laubbäumen, die nun wirklich ihr Grünen der Sonne verdanken, verweilen lassen (sie sind nicht erwähnt, wir müssen sie aus dem Gegensatz der Zeder heraus ergänzen), — er wird erst dort Halt machen, wo er Widerstand findet, wo seine Macht beschränkt ist: *da* trifft ihn der Blitzstrahl des Neides. Die Zeder glüht ihm ja auch nicht entgegen, aber sie glüht, d. h. blüht, aus innerer Kraft. Keine Rede davon dass ein verweilender Blick nur ein solcher des Wohlgefallens sein müsse (wenngleich dies die häufigste Situation ist, in der der Blick verweilt)! — und er muss auch nicht aus Zürnen (über den Dichter) und Wohlgefallen (an der Zeder) gemischt sein. Nein, der kalte Fürstenblick ist der des reinen Neides darüber, dass hier eine Pflanze steht, die der allwärmenden Kraft der Sonne nicht bedarf, um zu 'glühen'.

Man beachte, dass Apollo in unserem Gedicht nur ein minderer Potentat ist gegenüber dem Allgott Jupiter Pluvius, aus dem Goethes Lied 'quillt', in den es einmündet, bei dem es

bis zum Schluss verweilt, wie Weigand gegen mich richtig bewiesen hat — jener ist deutlich was die klassische Philologie einen 'Sondergott' nennt (Goethe selbst heisst den kastalischen Quell einen 'Nebenbach ... . abseits von dir . . . Jupiter Pluvius'). Der Neid darüber, dass seine Macht am Zedernbaum halt macht, wäre also wohl am Platze — denn Neid entsteht aus beschränkter Macht.

Was meiner Deutung entgegensteht – und darüber würde ich gern Weigands Rat hören —, scheint mir bloss die Tatsache dass wir über das Verhältnis des (hypothetischen) Nicht-Entgegenglühens des Dichters zum Aus-sich-heraus-Grünen der Zeder im Texte nichts Deutliches lessen können: ist etwa der Gedanke der, dass der Dichter sein Dichten nur der überirdischen Macht des Apollo verdanken kann, daher ihm entgegenglühen möchte, während es Pflanzen gibt (wie die Zeder: nicht alle Pflanzen sind eingeschlossen, siehe die Laubbäume), die eine in sich ruhende Kraft unabhängig entfalten können — mit anderen Worten, dass der apollinische oder genialische Mensch des Göttlichen unbedingter bedarf als die Natur? Wir würden also hier das alte Thema des Vergleichs des Menschen mit der Natur vorfinden.

Andere Einwände scheinen mir nicht berechtigt: die keineswegs gewagte Prolepsis malt das plötzliche Eintreten des Neidaffektes (wir haben ja dieselbe Voranstellung bei '*kalt* wird sonst sein Fürstenblick'): Sehen und Neiden ist Eins. Endlich die vorauszusetzende dreifache Einstellung gegenüber dem Gott (in meiner Deutung: das Entgegenglühen des Dichters, das Grünen aus sich selbst der Zeder, das von Goethe verschwiegene Grünen unter der Sonnenwirkung der Laubbäume) scheint mir nicht »erkünstelt im Rahmen einer Dichtung, die einfache, starke, ungebrochene Gefühle atmet», wie Weigand meint. Die Gefühle in »Wanderers Sturmlied» sind stark und ungebrochen, aber deren geistig-thematische Bearbeitung in solch pindarisierender Dichtung (vgl. z. B. in unserer Stelle die Ineinssetzung von Glühen und Grünen, die Unterscheidung

einer wärmenden königlichen Sonne — eines kalten Sonnenkönigs, und im ganzen Gedicht das vielfältige Beziehungsspiel) ist doch geistig, gelehrt, ja zuinnerst philologisch. Das ist ja auch der Grund, warum wir Philologen mit unserer individuellen Deutungsfreude und Erudition uns auf den Plan gerufen fühlen und nur von einer Symphilologie des freundschaftlichen Streits, der wägenden Diskussion voneinander Lernender und miteinander Strebender die endliche Herausklärung des objektiven Sinns des gelehrt-gefühlvollen Gedichts erhoffen können.

Leo Spitzer

L'espagnol emperrarse et quelques expressions analogues

Dans *La Malquerida*, un des drames de Jacinto Benavente on rencontre le passage suivant:

Esteban: ¿Quién te ha dicho a ti que yo no quiero ver al tío Eusebio?

Juliana: El Rubio ha sido quien me ha dicho y que usted no quería verle, porque está muy emperrao en que usted no se ha puesto de su parte con la justicia (II, 1).

Comme ce drame se joue dans les milieux ruraux, la langue des personnages porte l'empreinte du parler plus ou moins vulgaire des paysans. »The careless speech of the peasant is reproduced with a naturalness that reflects the author's intimate association with rural peoples. — — The language — — becomes the picturesque dialect of the peasant», dit l'éditeur de cette pièce dans son introduction. Dans le passage cité le mot *emperrao* présente le participe passé en *-ado* qui apparaît ailleurs aussi sans *d* (*casao* = *casado*, *hablao* = *hablado*, *herío* = *herido*, etc.). Ce qui nous intéresse ici, c'est la formation du verbe *emperrarse*. Ce mot employé ici familièrement pour »irritarse»

ou »encolerizarse» (Larousse), »wütend werden», »wütend um sich beissen» (Tolhausen) a dû être formé sur *perro* »chien» comme *empobrecerse* (sur *pobre*) avec la signification »devenir pauvre» ou *ennoviarse* »se marier» de *novio* »mari». Il aurait donc signifié à l'origine »devenir comme un chien (méchant)» et, pris au figuré, »irritarse» et »wütend werden» en général. Ainsi il se rattache à un groupe d'expressions assez nombreuses dans d'autres langues romanes aussi, où l'idée du chien a contribué à former des locutions plus ou moins analogues. En voici quelques exemples.

Un chien qui tient la queue entre les jambes fait l'impression d'avoir honte ou de craindre quelque chose, une impression attestée même en Finlande où l'on entend dire, en finn. »häntä koipien välissä», en suéd. »med svansen mellan benen», »il est comme un chien, la queue entre les jambes» pour exprimer que la personne en question se sent honteuse. C'est sans doute ce qu'a signifié le vieux *caudardu* (du lat. *cauda*) »mit eingezogenem Schwanze, feige» (Meyer-Lübke) qu'on rencontre déjà dans la Chanson de Roland sous la forme *codart*, en italien *codardo* et en espagnol *cobarde*[1] avec la signification »pusillanime», »lâche» et »poltron» partout, et avec une masse de formes dérivées (cfr. chez Cervantès, Don Quijote, cap. VIII: »temeroso y *acobardado* y sin color en el rostro»).

En italien on connaît le mot *accanito* avec la signification »ostinato, con impazienza degli ostacoli esterni o interni» (Tommaseo) et *accanimento* au sens figuré »applicazione intensa ed assidua a una cosa»: »lavorare con *accanimento*» (Palazzi). Ces formes remontent au verbe *accanirsi* »stizzirsi che fa il cane o altro animale irritato o per impeto proprio» (Tommaseo) et au figuré »darsi con ardore e cura ostinata a un lavoro» (Palazzi). On serait tenté de voir dans ce mot une allusion au chien de chasse que, selon l'habitude des anciens veneurs, on

[1] L'espagnol *cobarde* avec *b* est peut-être emprunté au français et tiré d'une forme postérieure *coart*, *couart* écrit *covart*, prononcée *cobart*.

avait fait jeûner pour le rendre plus excité à la proie. Le verbe *accanirsi* correspond donc au français *s'acharner* (*acharner* du vfr. *charn* carnem viande) qui au figuré peut s'attribuer à l'homme, et, tout comme *accanirsi*, à n'importe quel travail: »être *acharné* à l'étude, au jeu», etc.

Sur des idées à l'origine pareilles repose aussi le français *ameuter* qui provenant de la *meute* dans la signification de groupement de chiens de chasse peut être employé au sens figuré d'exciter, soulever le peuple, et la forme réfléchie *s'ameuter* dans une proposition comme celle-ci: »rien ne gênait plus l'empereur que de voir *le peuple s'ameuter autour de lui*», manière de s'exprimer où la gêne de l'empereur évoque l'angoisse du gibier *aux abois*, cette dernière locution voulant dire au figuré »dans une situation désespérée.»

Enfin le chien de chasse n'a-t-il pas aussi contribué à former la locution être *âpre à la curée*, qui repose sur l'habitude du chasseur de donner au chien une *curée*, ou plus anciennement une *cuirée*, c.-à-d. une partie du *cuir* (du gibier), pour lui fortifier la disposition à la chasse: le chien devient avide de manger la *curée* et, de là au figuré, une personne qui est *âpre à la curée* est »excessivement désireux de lucre et d'emplois.»

W. O. Renkonen

Besprechungen

The *Didot Perceval*, according to the Manuscripts of Modena and Paris edited by **William Roach.** Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1941. 348 pages. Prix $ 4.00.

Le *Didot Perceval* — ainsi nommé d'après le manuscrit actuel 4166 des nouvelles acquisitions françaises de la Bibliothèque nationale qui appartenait naguère au libraire et bibliophile bien connu Ambroise Firmin-Didot — avait été publié en 1875 par E. Hucher d'après le manuscrit que je viens de nommer (*D*) et en 1909 par Miss J. Weston d'après le ms. de Modène E 39 (*E*). Ces deux éditions laissant à désirer, il était indiqué de réimprimer ce texte intéressant. Mais avant de procéder à l'établisse-

ment d'un texte critique, c'est-a-dire »composite», qui nécessairement, étant donné les grandes divergences que présentent les deux copies conservées, comporte une certaine portion d'arbitraire, il fallait donner le texte littéral des deux manuscrits, et M. Roach les a en effet imprimés tous les deux, l'un (*E*) en haut, l'autre (*D*) au bas de la page. Ils diffèrent aussi par l'étendue, la rédaction *E* comptant 2674 lignes d'impression, tandis que *D* n'en a que 1980. La différence n'est pas due uniquement à la présence ou absence de divers épisodes mais aussi à la rédaction, tantôt prolixe, tantôt serrée. Quelques pages de l'introduction de M. R. auraient avantageusement pu être employées à une étude du style, qui cependant n'a pas été donnée. Elle aurait peut-être relevé une certaine différence dans les intentions des deux hommes qui tenaient la plume.

La majeure partie de l'introduction est formée par une étude sur la composition du roman et sur ses sources. L'éditeur y distingue une quinzaine de motifs dont il cherche les parallèles dans d'autres romans relatifs à Perceval pour en élucider les relations mutuelles, et il aboutit, par une démonstration assez compliquée, à ce résultat que le *Didot Perceval* est probablement, comme l'avait déjà suggéré E. Brugger, un remaniement du *Perceval* de Robert de Borron et antérieur au roman de Manessier qui, à son tour, est antérieur à 1227.

Le texte de *E* a été corrigé avec prudence et les leçons rejetées sont données en note. Pour *D*, considéré comme *extremely corrupt*, la seule correction consiste dans l'addition entre crochets des mots nécessaires pour le contexte mais évidemment oubliés par le copiste; mais rien de ce qui se trouve dans le manuscrit n'a été supprimé. Ce procédé parfaitement admissible aurait cependant pu être pratiqué avec plus de rigueur. Ainsi il était nécessaire d'ajouter le verbe de la proposition temporelle 413 *queençois que je ne me* [*parte*] *mengiez aveuc moy.* De même 902 *ele fust* [*puis*] *la plus bele fame del monde;* 1026 *si en ot grant* [*merveille*]; 1242 *Et* [*quant*] *Percevaux les oï de Deu parler:* 1702 *et erent tuit blanc* [*et*] *chanuz*; 1899 *Atant vint Gauweins et prist* [*un*] *paien et li dit*; App. 152 *je vos avoi bien* [*dit*] *que assez touz* (tôt) *vendroit.*

M. R. se défend de vouloir nier la valeur du manuscrit *D* pour l'appréciation du *Didot Perceval*, mais l'a pourtant négligé tout au moins en ceci qu'il n'a pas admis dans son glossaire

le vocabulaire souvent fort intéressant de ce texte et en a passé sous silence le dialecte très particulier (un dialecte de l'Ouest) dont il existe peu de témoignages littéraires.

M. R. écrit dans la préface: »Aucune étude sur la langue n'est donnée dans l'introduction. La raison de cette omission est qu'une telle étude ne révélerait rien sur la question d'auteur ni sur la date de l'œuvre. Il y a peu de chances qu'un trait linguistique quelconque de la version originale subsiste dans un ouvrage qui a subi la transposition en prose des vers qui sont à la base du *Didot Perceval*. Si l'on ajoute cet autre fait que de longs passages de l'original ont été omis et des sections plus longues encore d'autres ouvrages y ont été interpolées — après avoir été, à leur tour, remaniées et adaptées — il ne reste aucune chance d'obtenir, à l'aide d'une étude linguistique des textes existants, des informations pertinentes.» A ce propos, je me permets de faire remarquer à M. Roach que le but d'une étude linguistique n'est pas seulement de contribuer à nous révéler quelque chose sur des compositions littéraires qui n'existent plus et qu'on ne peut s'imaginer que d'une manière bien incertaine. Sa fonction est surtout de nous inviter à regarder avec la plus grande attention possible les textes qui *existent*, et cette attention soutenue nous aide précisément à mieux comprendre ce que ces textes ont à nous dire. Comment, sans étude linguistique préalable, saurait-on ce qui, dans un texte comme notre *D* par exemple, est correct et ce qu'il faudra chercher à amender? Comment savoir qu'il ne faut pas imprimer, comme le fait M. R., *parmie* 384, 1147, etc., *enmie* 290, *deme* 1775, etc.? On le saura dès que l'étude linguistique nous aura révélé que le rédacteur de *D* appartient à une région ou **iei* se réduit à *ie* (*piés* p e i u s 288) ou *e*, tandis qu'en français du centre (et même ailleurs) il aboutit à *i*. Il faut donc *parmié enmié, demé*. Ainsi *emperre* (*et amena grant emperre* 1758) n'est pas non plus une leçon douteuse (cf. p. 319), c'est une variante dialectale de *empire* »force armée»; *empere* (Godefroy, IX, 442c) est même attesté à la rime.

Conformément au manuscrit *D*, on lit 1434 *del eaume* (c.-à-d. *de l'eaume*); mais 377 *sor l'eaume* a été corrigé par l'éditeur en *sor le* [*he*]*aume*, retouche d'autant moins justifiée que le copiste de *D* écrit 1355 *erraut* (hérauts). La *Chanson de Roland* n'a-t-elle pas *constamment elme*?

Ne pouvant donner ici une esquisse même sommaire du

dialecte de *D*, je me bornerai à quelques remarques éparses en tâchant surtout de répondre aux questions posées par M. Roach dans les notes.

Voici d'abord un mot intéressant méconnu par l'éditeur. C'est dans la scène de l'échiquier ensorcelé. Perceval est entré dans un château qui semble inhabité. Dans la salle il voit devant la fenêtre un échiquier avec les pièces dessus, *come por joïr*. Il pousse une pièce et voici l'échiquier qui joue contre lui. Il en pousse une autre, même résultat. Il s'assied, et joue pour de bon et est maté trois fois par son partenaire fantôme. Dépité, il ramasse les pièces et veut les jeter dehors, quand la demoiselle du château apparaît à la fenêtre de l'étage supérieur et lui ordonne de les remettre sur l'échiquier. Il les y jette en effet et les pièces s'y placent d'elles mêmes en bon ordre: *Percevaus. . . rasist les eskés deseure, et il meïsme par aus seus s'i raseoient miels que nus hom ne les i peüst raseïr*. Telle est la leçon de *E* 501, tandis que *D*484 lit, selon l'interprétation de M. R.:. . . *Percevaux. . . vint a l'eschequier et les geta desus, et chaï un des eschais si revait en son leu ausi bien come si l'en les i eüst asis*. L'éditeur y voit, semble-t-il, le verbe *chaïr* (*cheoir*) »tomber». Mais le singulier *un des eschais* est en contradiction avec le pluriel *les i eüst asis*. M. R. fait remarquer (p. 318) que le manuscrit porte *chai.j.*, et il ajoute: »error for *chascun*?» Il n'y a pas d'erreur, *chaiun* est une variante de *chaün*, *cheün* (Tobler-Lommatzsch, II, 332, Meyer-Lübke 1755; manque dans Godefroy) qui est déjà dans les Serments de Strasbourg (*cadhuna cosa*). Le nouvel exemple est précieux puisqu'il indique que ce mot rare (on n'en a signalé que cinq exemples, dont trois dans les *Livres des Rois*) vivait encore au XIII^{e} siècle dans le dialecte que représente le manuscrit Didot.

P. 319, M. R. écrit, à propos de App. 91: »*prou* can be read either *prou* or *pron;* error for *perron*?» Il faut certainement lire *pron*, reste seulement à savoir s'il est nécessaire de corriger: *pron* pour *perron* n'est pas plus extraordinaire que *prilleus* pour *perilleus*, et le copiste de *D* écrit plusieurs fois *pron* (p. ex. 1056 et App. 174). Dans *Romania*, L (1924), p. 26–27, j'ai traité de ce phénomène à propos du *Miroir de Vie et de Mort* de Robert de L'Omme.

Voici, pour finir, deux remarques concernant le manuscrit de Modène. M. Roach demande (p. 315) quel est le sens de 1003: *le nuit plut si bien que Dex la voit molt bien u prendre*. Il faut compléter *que Dex* [*ne*] *la* [*sa*]*voit molt bien u prendre:*

»cette nuit-là il plut si fort que Dieu ne savait pas très bien où prendre toute l'eau qu'il y fallait.»[1] — *Et lors* (Vénus) *li* (à Pâris) *amonesta feme tele que il n'ot onques si bele el monde* (Hélène); *mais il acata trop cier se biauté* 2247; lire *amenistra* »procura» et supprimer »*amonester* to put out, show» au glossaire.

M. Roach a fait beaucoup pour augmenter nos connaissances des romans bretons. Il faut espérer que dans ses travaux ultérieurs il aura l'occasion de revenir sur le *Didot Perceval* et qu'alors il complétera, sur les points indiqués ci-dessus, les renseignements qu'il nous a déjà fournis dans ce beau volume.

ARTHUR LÅNGFORS

Floriant et Florete, edited by **Harry F. Williams.** University of Michigan Publications, Language and Literature, Volume XXIII. Ann Arbor, University of Michigan Press; London, Geoffrey Cumberlege, Oxford University Press, 1947. XV—316 pages. Prix: relié toile, doll. 4.

En 1873, l'infatigable Francisque Michel publia, pour le Roxburghe Club, à cent exemplaires, ce roman d'un peu plus de huit mille vers d'après l'unique manuscrit qui se trouvait depuis le début du XVII[e] siècle dans la bibliothèque de la famille Lothian à Newbattle Abbey, Midlothian, Ecosse. Depuis

---

[1] Cette formule curieuse remonte, semble-t-il, à Chrestien de Troyes. A propos de la querelle de succession survenue à la suite de la mort du seigneur de la Noire Espine, il est dit, dans *Yvain*, qu'une »pucelle» est »entrée dans la quete»:

Et cele erra au lonc del jor
Tote sole grant ambleüre
Tant que vint a la nuit oscure,
Si li enuia mout la nuiz,
Et de ce dobla li enuiz
Qu'il plovoit a si grant desroi
Con Damedés avoit de quoi,
Et fu el bois mout an parfont,
Et la nuiz et li bois li font
Grant enui, mes plus li enuie
Que li bois ne la nuiz la pluie.

»Il pleuvait si fort que toutes les réserves d'eau dont Dieu disposait y passèrent.»

on l'avait perdu de vue. En 1941 il est entré à la Public Library de New York grâce à une généreuse donatrice, Mrs Morris Hawkes.

Floriant et Florete est un roman de la Table Ronde dans ce sens que les personnages agissants (et la figuration) appartiennent à l'entourage du roi Arthur. Mais l'empreinte des romans d'aventure, des romans antiques et des chansons de geste est apparente. Les »monologues intérieurs» sont du pur Chrétien de Troyes. Des passages de *Claris et Laris*, commencé en 1268, se retrouvent dans *Floriant*, comme l'avait remarqué dès 1888 Gaston Paris, mais il serait difficile de dire de quel côté est l'emprunt. L'aspect linguistique de *Floriant* est en effet assez déconcertant. Au premier abord, le caractère dialectal n'est pas très marqué, c'est la langue littéraire du début du XIV^e^ siècle (date du manuscrit). Mais à y regarder de plus près, on y remarque un mélange de traits anciens et de traits dialectaux inattendus dont quelques-uns indiquent plutôt l'Est. Ne pouvant pas entrer ici dans les détails, je dirai seulement que deux explications me paraissent plausibles. Ou bien il y a là un »substrat» assez ancien qui apparaît sous le remaniement d'un rédacteur plus moderne, ou bien l'auteur s'est amusé à émailler son poème de traits empruntés à différents dialectes. Ils ont été relevés avec diligence par le nouvel éditeur.

Malgré quelques longueurs et la répétition fastidieuse de scènes de combat qui se ressemblent, ce roman est d'une lecture assez agréable sans rien offrir cependant d'original au point de vue du contenu ou du style. C'est l'histoire d'une trahison qui aboutit, nécessairement, au châtiment du coupable et à l'ascension triomphal du héros, parangon de toutes les vertus chevaleresques et qui épouse la merveilleuse fille de l'empereur ennemi. C'est en même temps une sorte de manuel de courtoisie, ce qui a dû plaire particulièrement aux lecteurs contemporains. L'auteur y fait aussi une publicité discrète pour lui-même et ses confrères des lettres:

Tout ce li conteeur contoient,
Et il volentiers les ooient 6240
Et se miroient es biaus dis,
S'en devenoient mieux apris,
Quar qui romanz velt escouter
Et es biaus dis se velt mirer 6244
Merveil est s'il ne s'en amende,
S'il est ensi qu'il i entende. . .

L'action se déroule en grande partie en Sicile, ce qui pose un petit problème de géographie. Sur leur route à Constantinople, Floriant et Florette *Le Fair prenent outre a nagier* (6744), qui est le Capo del Faro, pointe nord-est de la Sicile, sur le détroit de Messine, comme l'a bien vu M. Williams, puis

> Em poi d'eure l'ont trespassé,
> En Calarbre sunt arrivé
> A *Lakatoué* droitement. 6747

Un spécialiste de la topographie de la Sicile nous dira peut-être s'il y a en face du cap du Faro une localité dont le nom ressemble à *Lakatoué*.

M. W. a corrigé les erreurs évidentes du manuscrit, un peu trop timidement à mon avis. Les leçons rejetées, au lieu d'être placées au bas des pages, sont relégées à la fin du texte, ce qui n'est guère commode pour le critique, et fâcheusement refondues avec les notes explicatives, au reste trop peu nombreuses. Le texte établi par M. Williams donne lieu à de nombreuses remarques dont j'offre ici un petit choix.

223 *Mes ja sovent oï retraire*, lire *j'a* (=*j'ai*). 370 *Lors commença a embracier*, corr. *l'embracier*. Ce verbe n'est pas, comme il est dit aux notes, p. 247, *embrasier* (lire *embraser*?), mais bien »embrasser»: le traître embrassa hypocritement le roi qu'il venait de tuer. Il aurait été utile de dire qu'au v. 372, *fu* est la première personne (= *fui*). 745 Le jeune héros du roman ne pouvait pas avoir *Les cheveux blanz recercelez*, mais *blonz*, c'est peut-être une faute d'impression. 795 *Quar* fait fonction de *que*. — Dans le passage suivant il s'agit d'une tapisserie dont était décoré le bateau de Floriant:

> Et aprés en l'autre partie
> Iert Adan et Evain escris
> Si com Dex forma paradis, — 860
> Par lor orgueil les jeta fors, —
> Comment il engenrerent lors
> Abel, lor premerain enfant. . .

La phrase est impossible. Je crois que la faute est au v. 860, qu'on pourrait facilement corriger ainsi: *Si com Dex fors du paradis Par lor orgueil les jeta fors*. Il est vrai que la répétition de *fors* est embarrassante, mais le poète n'y regardait sans doute pas de si près. —

(*Caïn*) Qui tant fu fel et forcenez
Et plains de grande mesprison 867
Que il ocist en traïson
Abel. . .

Il faut sans doute corriger *Et si plains de grant mesprison.* 933 *Pour veoir le tans si fait bel,* imprimer *s'i,* c.-à-d. *s'il.* — Dans l'énumération des quinze barons du roi Arthur que tenait prisonniers un chevalier étranger, il y a sûrement une erreur à l'endroit du dixième:

Melians de Lis fu octemes
Et Carrados Briebas novemes.
Dis furent au Noir Chevalier 957
Et li onzieme, au mien cuidier,
Fu Girflés par non apelez.

Il ne serait pas impossible de mettre le vers sur pieds tant bien que mal (*Li dismes le Noir Chevalier*). Mais ce qui est curieux, c'est que le vers 957, tel qu'il se lit dans le manuscrit et dans le texte de M. Williams, se retrouve à peu près dans la même teneur (toutefois la déclinaison y est correcte) dans la liste des navires que commandaient les compagnons de Floriant: *.X. en ot li Noirs Chevaliers* (2657). 1160 Le ms. lit *Si com vint trestous armez,* l'éditeur lit, pour corriger le vers trop court, *Si comme vint,* je lirais plutôt *Si com i vint.* 1297 et 1798 *bliaux,* imprimer *blïaux.* 1473—4 *lanciés: fichiés,* lire *lancies: fichies,* le régime étant le fém. *poes* »pattes». 1534 *A tant sont en lor voies entrees,* ce qui fait un vers trop long. La leçon correcte est *en lor voie* (les »pucelles» de la reine n'en prennent qu'une seule). 1613 *mors et vaincue,* corr. *morte et v.* 1871 *C'une tente em peüssions fere.* Dans ce qui précède, il n'y a pas de »nous»; la désinence monsyllabique *-ions* n'est pas probable; corr. *C'une tente em peüst on fere.*

Que ja tresses ne *couperoient* 1873
Se de celes non qui avroient
Chevalier a conduiseor.

Corr. *conteroient* et suppr. la note, p. 248. — 2897-9 Florete, l'héroïne du roman,

Blanche et vermeille avoit la face,
Plus clere que cristaus ne glace.
Petit menton *vout en fossé. . .*

L'éditeur ne fournit aucun commentaire à ce vers bizarre. Je suppose est que *vout* doit être lu *rout* (de *re-* et *avoir*); *en fossé* est sûrement *enfossé* »muni d'une fossette». 3068 Corr. *Et li rois* [*de*] *Libe Cador.* L'omission est peut-être due à un accident typographique, puisque le même vers (à la graphie près) se rencontre plusieurs fois dans le poème (3244, 3262). — 3186 *Fierent et en costé et en lez,* vers trop long, lire *en coste.* Le v. 7514 est presque identique: *Il fiert et en coste et de lez.* 3230 Il n'était pas inutile de dire que *part* est pour *pert,* de p a r e r e. 3482 *Certes, si* (corr. *s'i*) *pouoie voler, Tot maintenant i voleroie.* 3532 *Comment lairai ge donc ester,* lire *Comment? Lairai ge. . .* 3672 *Monreaus,* imprimer *Monrëaus.* 3913—15 *Cil* est pour *ci.* 4061 *Vous la porrïez molt avoir,* corr. *porriez molt* [*bien*] *avoir.* 4267 *Car* est le *car* exhortatif; supprimer le point du v. 4267 et le point d'interrogation du v. suivant et lire:

»Que feromes nos, damoisele?»
Fait ele. »Car nos conseillons
Comment a aus parler porrons.» 4268

4359 Vers trop court, corr. *Quar se* [*je*] *lez m'amie estoie.* 4529 *Sui,* lire *suï.* 4880 *Que nos metissiens a la voie.* En lisant le *t* comme un *c* que le copiste met très souvent à la place de l'*s,* on obtient la forme normale *mesissiens.* 4970—1 *Il i venra, se vous voulez, Et vous i venez* (corr. *venrez*) *d'autre part.* 5115 *Dont n'i ai ge riens mespris,* vers trop court, corr. *D. n'i ai ge* [*de*] *r. m.* Cf. 5536 *Ma fille ne mesprist de rien.* 5408—9 Florian est sur le point de vaincre son adversaire, le traître Maragoz. D'un coup d'épée il lui a coupé l'oreille et le raille cruellement:

Vous estes repris a ambler,
Vassal, l'oreille avez perdue.

L'éditeur n'offre aucun commentaire sauf qu'il traduit au glossaire, à tort, *repris* par »blâmé». Faut-il vraiment présumer que le lecteur moyen comprenne immédiatement que *ambler* est »voler»? *Repris* est employé ici à peu près comme dans »repris de justice». Au moyen âge on coupait l'oreille aux voleurs.[1] 5709 Corr. *Toute sa terre* [*a*] *commandee.* 6030 *Si erent,* lire *S'ierent,* autrement le vers est trop long. 6078 *Quant il vindrent; il* est pour *i.* 6162 *Dont il illi avoit planté* n'est pas un vers

[1] Voir mon édition de *Deux recueils de sottes chansons,* Bodléienne, Douce 308, et Bibliothèque Nationale fr. 24432 (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B LIII, 4, Helsinki, 1945), p. 81.

admissible. Aucune remarque de l'éditeur. *Il* a évidemment été écrit deux fois, *illi* étant pour *il i*. Il faudrait donc supprimer *il* et compléter le vers (p. ex. en ajoutant *grant* devant *planté*, mais ce serait là une correction tout à fait arbitraire). 6093 Selon la note de l'éditeur, p. 253, dans la rime *nus: communs* il y aurait la forme nasalisée *nuns*. On pourrait aussi lire *uns: communs* (»pas un n'a vu. . .«). 6191—2 Ces vers sont identiques à 6255—6. 6258 Je ne crois pas beaucoup à l'existence d'une forme *puimants* »piments», j'imprimerais *piumants*, qui est abondamment attesté; p.ex. chez Gautier de Coinci il forme équivoque avec *piument* »pieusement». 6327—8 *les nés chargiés: apareilliés*, il faut le fém. *chargies: apareillies*. 6362 *En la cité, si* (corr. *s'i* comme il est proposé dubitativement dans la note, p. 253) *demouroit*. 6462 *Pour la mere Dieu de proier*, corr. *de-proier*. 6600 *Ses chevaliers* est pour *ces ch.* 6619—20 *Qui est le mieudre chevalier Du molt*, corr. *Du mont*. 6986—7 *Si a la fort lance veüe Que ses sires laissié* (corr. *laissie*) *avoit*. 7701 *La l'i* (corr. *li*) *vi .M. paiens tuer*. 7738 *Tout en font retenir* (corr. *retentir*) *le gaut*. 8130—1 *Et il se fet douter si fort Qui* (corr. *Que*) *traïtour ne losengier*. . .

Les corrections que réclame la ponctuation sont trop nombreuses pour que je puisse en donner un relevé à peu près complet. En voici cependant quelques-unes. 111 virgule. 175 point. 235 virg. 283 virg. 406 point. 505 point. 557 virg. 707 virg. 708 point. 734 virg. 775 virg. 833 point. 891 virg. 1042 virg. 1310 effacer le point. 1565 virg. et ainsi toujours devant le *si* copulatif. 1998 virg. 2033 virg. 2394 virg. 2461 point. 2525 point. 2594 virg. 2845 virg. 2894 effacer la virg. 3012 virg. après *est*. 3595 virg. 3617 virg. 3619 point. 3641 virg. 3670 virg. 4047 virg. 4098 effacer le point (mais le passage doit être corrompu, puisque 4098 *Et trop grant doulor demener* est à peu près identique à 4100 *Et trop grant dolor demenoient*). 4318 virg. après *prent*. 4535 virg. 4536 effacer la virg. 4876 point. 4877 effacer le point-virgule ou le remplacer par une virgule. 4912 virg. 5067 virg. 5098 effacer la virg. 5099 ajouter une virgule après *terre*. 6048 effacer la virg. 6209 virg. après *loiauté*. 6236 eff. prem. virg. 6264 point. 6266 effacer le point-virgule. 6272 effacer la virg. 6273 aj. une virg. après *evesque*. 6374 virg. 6419 point. 6421 effacer la virg. 6494 point. 6604 point. 6660 point. 6697 point. 6964 virg. après *destrier*. 7009 point. 7011 point. 7012 effacer le point. 7112 point. 7115 point. 7116 effacer le point. 7151 point. 7152 effacer le point. 7153 virg. 7168 effacer le point. 7169

point. 7727 effacer le point. 7728 virg. 7954 deux virgules. 7997 point. 7998 effacer le point-virgule.

Les pages 256—304 sont occupées par une liste complète des rimes dans l'ordre où elles apparaissent dans le texte, chaque couple occupant une ligne. Il y a là un gaspillage énorme de place: p. ex. la rime banale *vont* : *sont* est notée treize fois et, dans l'ordre inverse, *sont* : *vont*, deux fois, occupant ainsi quinze lignes d'une colonne.

Le glossaire est très insuffisant et le choix des mots qui y sont admis est fait sur des principes que je ne puis approuver. Ainsi, n'y sont pas admis, p. ex., les mots dont Godefroy fournit au moins quatre exemples dans le sens requis par le texte. Mais le fait que les dictionnaires enregistrent trois ou quatre fois un mot ne prouve pas qu'il manque d'intérêt pour la lexicographie. Ces trois ou quatre exemples peuvent provenir d'un seul et même auteur ou, à tout le moins, d'une même région, et il intéresse grandement la lexicographie de savoir s'il s'agit d'un terme à aire limitée ou s'il a été d'un usage plus répandu. Tant qu'on établit des glossaires qui sont, comme celui de M. Williams, une simple énumération, des éléments importants de la langue d'un auteur risquent de passer inaperçus. En voici un exemple concernant le texte de *Floriant*. Une formule affectionnée par le poète apparaît d'abord dans le passage suivant:

»Sire, laissiez m'en couvenir,
Fait Florete, si ferai bien.
Je ne m'en tenroie por rien 6690
Qu'aveques vous ne m'en alasse.
Je sai bien se je demorasse
Que je ne pourroie pas vivre.

Floriant veut aller en Bretagne et charge son fidèle serviteur Omer, pendant son absence, de la gestion de sa maison. Omer cherche à le détourner de son projet de voyage et Floriant répond:

»Ce ne vaut rien,
Je ne m'en tenroie pour rien.» 6718

Gauvain reconnaît Floriant dans le héros qui, anonyme, vient de briller par les armes et dit au roi Arthur qu'il convient d'aller à sa rencontre:

»Biaus niés, fet li rois, tu dis bien.
Je ne m'en tenroie por rien.» 7957

Cette formule, qui signifie »pour rien je n'y manquerais» etc., n'a pas été enregistré par les dictionnaires.

Arthur Långfors

Håkan Tjerneld, *Moamin et Ghatrif.* Traités de fauconnerie et de chiens de chasse, in-8, IV- 444 pages, Stockholm—Paris, 1945.

Sur les conseils éclairés de son maître, M. Gunnar Tilander, à qui il rend un très juste hommage, M. T. nous procure l'édition de deux traités de fauconnerie. Le premier, de l'hébreu Moamin, fut traduit en latin, avant avril 1241, par le philosophe et médecin Théodore; le second, du persan Ghatrif, fut aussi traduit dans la même langue. Du texte latin nous avons d'assez nombreux manuscrits: M. T. en donne une description détaillée et en établit le classement. Avant 1272, Daniel Deloc de Cremone en fit une version française que M. T. reproduit. C'est une œuvre intéressante, mais encore plus pour la forme que pour le fond. Elle abonde en termes techniques ou orientaux, tant pour la désignation des oiseaux de proie que pour la pharmacopée, tout à la fois fruste et compliquée, qui leur était appliquée en cas de maladie. Détail fort important pour les lexicographes: M. T. déclare qu'il a relevé plus d'une centaine de mots dont il faut reculer sensiblement la date de la première apparition. A la langue elle-même il consacre une assez longue étude sur laquelle nous reviendrons plus loin. Le texte est accompagné d'un apparat critique qui permet de confronter souvent le français et le latin. Un copieux glossaire, farci de notes érudites, aide à élucider beaucoup de difficultés. En résumé, travail très soigné et fort précieuse contribution.

Voici plusieurs séries d'observations qu'une lecture attentive a pu nous suggérer.

La traduction française nous est fournie par un manuscrit unique de la Bibliothèque S.-Marc à Venise. Ce ms. a été exécuté par un scribe dont le nom est mentionné à la fin du traité de Ghatrif: Angelus de Franchonia. Reconnaissons que ce copiste s'est assez mal acquitté de sa tâche. Relevant les »particularités dues au scribe», M. T. signale, p. 8, des confusions de voyelles, de consonnes, de groupes de lettres; il relève aussi des mots mal coupés ou joints capricieusement. Nous ne pouvons savoir si le copiste disposait d'un original en mauvais état ou si sa connaissance du français était notoirement insuffisante, mais, en tout cas, le résultat reste assez défectueux et les erreurs ne sont pas rares. Heureusement le latin a permis à M. T. d'en corriger un grand nombre. Peut-être aurait-il

pu aller plus loin encore. En particulier, nous avons remarqué deux passages où une rectification paraît s'imposer: II 2,5 *prenez charn de cuissez de herbiz sis drames;* de même, II 47,46 *lait de herbiz* . . . M. T. écrit au glossaire: »L'explication de la forme *herbiz* fait difficulté, car il faudrait supposer la chute du *b* initial par dissimilation, développement du mot inconnu ailleurs, sauf à quelques localités de la Sardaigne, voir *AIS*, carte 1068.» Si phonétiquement la transformation de *berbiz* en *herbiz* est peu probable dans notre texte, paléographiquement la confusion de *b* et de *h* est très possible, surtout pour un scribe peu expérimenté; du reste I Prologue, 6, M. T. n'a pas hésité à corriger *bublement* en *hu*[*m*]*blement*. Pour la même raison, il convient, semble-t-il, de modifier *boblier* dans la phrase suivante: II 59,18 *aprés ce vos voil aprendre une cose qi ne fet mie a boblier, qar molt est bone et profitable* . . . Après avoir observé qu'il n'y a pas de terme correspondant dans le latin, M. T. traduit *boblier* par »se moquer» et renvoie aux *Glanures lexicographiques* de M. Gunnar Tilander où *boblier* est rapproché de *bober* »railler»; il ajoute que ce verbe contient le radical [*bob*], *FEW* I, 419a. Nous proposons *hoblier* »oublier», qui convient parfaitement pour le sens.

Que faut-il penser du traducteur lui-même? A plusieurs reprises, il s'excuse de son faible savoir. Il nous déclare dans le Prologue de Moamin: *tot soie je de povre letreüre et de povre science garniç et tot soit greveuse chose a ma lange profferre le droit françois, por ce qe lombard sui, m'en entremetrai seüremant de buen cuer* . . . Dans le Prologue du livre IV, il revient sur *sa povre letreüre* et dans l'épilogue de Moamin, il se représente comme *de tout li plus cheitis et li moins saichans*. Il ne faut pas attacher trop d'importance aux protestations de ce genre, qui, de tout temps et surtout au moyen âge, apparaissent comme de simples formules. Il faut reconnaître que, pour Daniel de Crémone, elles sont assez justifiées. Sa traduction n'est pas très satisfaisante. Elle comporte de nombreuses lacunes que M. T. a soigneusement relevées. Parfois elle ajoute au texte des développements qui lui sont étrangers, parfois la concision vigoureuse du latin est délayée ou gauchement rendue. Tantôt le français s'écarte de son modèle, tantôt il est en contradiction avec lui et va jusqu'au faux sens ou au contresens. A titre de curiosité, nous citerons un passage qui laisse un peu perplexe: Ghatrif, 36,8, *encor li est mout buen por doner a maingier char de trois ranez et char de nible* . . . Le

latin donne *carnes erinacii* ou *ericii;* avec M. T., nous nous demandons comment le traducteur a pu rendre *erinaceus* »de hérisson» par *de nible* »de milan». Par contre, on a I 49,7 *char de erice ou de erinace.*

Daniel de Crémone était, nous l'avons vu, pleinement conscient des difficultés qu'il éprouvait, en sa qualité de lombard, pour s'exprimer en bon français. Comme d'autres œuvres du même genre, la langue qu'il emploie est tout à fait composite et dispaiate, le même mot revêtant parfois des formes très variées M. T. s'est efforcé d'en discerner les différents éléments et nous nous bornerons à ajouter quelques remarques. La langue des traités de fauconnerie témoigne de l'intense rayonnement qu'avaient à l'étranger le francien et les autres dialectes de France. Le trait principal à marquer tout d'abord, c'est la présence de nombreux vocables italiens, simplement francisés, et sans doute aurait-il été expédient d'en dresser une liste aussi complète que possible. Les emprunts faits à la phonétique et à la morphologie sont moins nombreux. Signalons toutefois des expressions comme *le medecine se doivent metre, le chien ont compaignie, ceste char sunt, ce qu'il avra en se boelles.* L'article *le,* le démonstratif *ceste,* le possessif *se* sont manifestement des pluriels; cette anomalie s'explique par le fait que l'*e* muet final en français est un *e* fermé en italien: d'où la confusion du singulier et du pluriel. D'autre part, M. T. souligne avec raison l'emploi de *son, sa, ses* comme possessifs de la pluralité. En voici quelques exemples: II 91,5 *ensi come vient as enfans qant il ont costroit suen ventre;* Ghatri 56,4 *q'il se fierent ensemble adonc o ses piez.* M. T. renvoie pertinemment à A. Tobler, *Vermischte Beiträge* II, 91. Le célèbre grammairien observe que cet emploi se constate dans l'ancien italien et, sporadiquement, dans des auteurs français comme Jehan de Condé, Philippe Mousket, Gilles li Muisis . . . Il est assez curieux de trouver le même tour dans le provençal moderne, voir Ed. Bourciez, *Eléments de linguistique romane*[2], p. 340.

Au cours de son étude, M. T. énumère quelques formes empruntées aux dialectes picard, lorrain, bourguignon. En fait, les picardismes et les wallonismes ne sont pas rares dans la traduction de Daniel de Crémone et nous sommes porté à croire qu'il connaissait des œuvres écrites dans le Nord de la France ou la Wallonie. Parmi les traits que nous avons notés, nous citerons d'abord ceux qui sont propres au picard: 1° traite-

ment de *c* devant *a: capitre, cangier, car* ou *carn, carboniere . . .*, voir *Aucassin* éd. Suchier[8], p. 67; 2° traitement de *c* devant *e* ou *i:* II 52,7 *donez chelle char;* Gh. 58,3 *ches choses . . .* voir *Aucassin,* p. 71; 3° -e l l u s aboutissant à *-iaus* : *biax,* voir *Aucassin,* p. 74; 4° *eaus* et *ceaus* pour *eux* et *ceux,* voir M. K. Pope, *From Latin to Modern French,* § 501; 5° *Soleaux* pour *soleil:* II 42,6 *liez le au soleaux;* on peut en rapprocher un passage de R. Monier, *Lois des pairs du castel de Lille,* p. 155: *et l'occirent entre deux solaux et de jours;* l'expression signifie »entre le lever et le coucher du soleil», mais, par inadvertance, *solaux* a été glosé par »soliveaux» avec un point d'interrogation; 6° *baingiez, oingiez, se desjongent* pour *baigniez, oigniez, se desjoignent;* nous avons étudié des doublets de ce genre dans notre article des *Mélanges Jean Haust* sur *l'n mouillé dans l'ancien picard.* Enumérons ensuite une série de particularités qui sont communes au picard et au wallon: 1° alternance de *ai* et *a: une meison baisse, le maitin, les plaintes de lor piez, por lor sainté mantenir, pan de lane . . .* voir *Aucassin* éd. M. Roques, p. XVII, J. Haust, *Médicinaire liégeois du XIII*e *siècle* p. 29 et 30; 2° alternance de *oi* et *o: oince, espoinge, oingle, jondre, se desjongent . . .*, voir *Aucassin,* p. XVII, J. Haust, *Médicinaire,* p. 34, A. Bayot, *Le Poème moral,* p. XCVI; 3° Alternance de *ui* et *u: nuils autres, cusse, por endure grosse pasture, condure, feu de luxuire . . .* voir *Aucassin,* p. XVII, J. Haust, *Médicinaire,* p. 36, A. Bayot, *Poème moral,* p. XCVI; 4° Réduction de *ie* a *i: a lor matire, un enfant virge, en mou* [»façon»] *d'un papir, devint* (devient), *vigne* (vienne) . . . voir *Aucassin,* p. XVIII; J. Haust, *Médicinaire,* p. 32; A. Bayot, *Poème moral,* p. LXV. Signalons enfin l'emploi de *au* pour *a,* qui est plus spécialement wallon: IV 41,[3]: *ardez chauscune de ces choses . . .* voir J. Haust, *Médicinaire,* p. 29; A. Bayot, *Poème moral,* p. XCIII.

Pour la syntaxe également, il y aurait à faire des rapprochements avec des documents du Nord de la France. Voici quelques cas: M. T. estime, p. 71, que »les tournures italianisantes, *cum il soit chouse qe,* II Prol. 2, *com il soit ensi qe,* Gh. 56,[5] sont suivies du subjonctif comme en italien.» Or la même expression accompagné du même mode est usuelle dans des pièces provenant des Archives du Nord: E. Hautcœur, *Cartulaire de Flines,* p. 120: *Comme il soit ensi ke je a l'abbie del Honneur Nostre Dame aie doné et otroiet quinze livrees de tiere* (1258). La locution *dusques a tant que* encore vivante dans le

parler populaire de nos régions se constate aussi dans les mêmes documents: E. Hautcœur, *Cartulaire de Flines*, p. 193: *dusques a tant que on aroit rendut et payet toutes les X livres* (1273). Par ailleurs, M. T. signale, p. 74, un emploi particulier de *por . . . a* + infinitif: IV 18,[3] *l'en doit porter avec soi . . . tantes oves com puisse souffrir por ses chiens a doner l'en . . .* Il y voit une contamination (*souffrir por ses chiens* × *souffrir a doner l'en*). Nous verrons que M. E. s'est mépris sur le sens de *souffrir* qu'il traduit par »suffire»; nous comprenons en effet: »on doit emporter avec soi autant d'œufs que l'on puisse se permettre pour donner à ses chiens», car nous pensons que la préposition *a* renforce le sens de *por* et forme redondance. Nous avons dans cette phrase une imitation assez gauche d'une construction courante dans le picard et dans le wallon. Elle comprend une préposition + régime direct + *a* + infinitif. On a dans *Aucassin* XXII, 19 *por les ex a crever*, dans R. Monier *Lois de Lille*, p. 203 *il estoient venut pour milleur jugement a avoir;* voir aussi A. Bayot, *Poème moral*, p. LXXV. Mentionnons enfin une tournure syntaxique qui consiste à répéter la conjonction *que* commandant une proposition complétive, après une incidente: I 21,[6] *li sage distrent qe, qant elle est de bone costumance, q'elle se tret a estre de rose color . . .* Nous avons souvent rencontré ce tour dans des textes picards et, dans Aucassin, il est employé à plusieurs reprises: IV 7, VIII 34, X 47, XIV 26, XVI 26 et 27.

Pour terminer, nous proposerons, au fil du texte, quelques menues retouches: Prologue I 12, *et aprés ce* [*poroiz oïr*] *de lor mues et de la maniere des meisons ou il doivent demorer en mue et du mori*[*r*] *de leur past . . .* La fin de la phrase ne présente pas de sens et, si nous nous reportons au développement annoncé, I 49 et 50, nous constatons qu'il n'est question que de la forme des volières et du mode de nourriture pendant la mue. D'autre part, M. T. énumère, p. 9, des confusions de groupes de lettres et signale, en particulier, *ri* pour *v*. Il nous paraît donc inutile de rétablir un *r* après *mori;* il suffit de lire *mou* »manière, façon». — I, 31,7 *et doit l'en tenir devant lui espessemant autres oissieax . . . et le doint sovant muer en diverses mains . . . doint* est, selon nous, une erreur du copiste pour *doit;* inversement II 3,7 le ms. donne *doit* qui a été heureusement corrigé en *doint*. — I 49,16 *qant ce devint, souffrés vos de ces mecines, qar ce sera tot li miaus . . .* l'expression *se souffrir* qui n'est pas enregistrée au glossaire signifie »se passer de,

s'abstenir de», voir Godefroy VII, 505c. Par contre *souffrir*, dans les exemples cités, veut dire, non point »suffire», mais »tolérer, se permettre»: il n'y a donc pas lieu de supposer une épenthèse de *r*. — II Prologue 11 *la qantité des mecines des oissieax de rapine, leqele furent esprovees par les sages anciens et aprens furent escrite . . . aprens* est sans doute une faute pour *aprés*, ou bien s'agit-il d'un cas d'épenthèse de *n*, voir p. 48? — II 35,8 *saichiez que l'enfermitez veillera dedenz et ne porra issir fors par la durece de la pel . . . veillier dedenz* est traduit par »devenir chronique» en parlant d'une maladie. M. T. renvoie a *enveillier* »devenir chronique» II, 74,2. Ce dernier sens convient bien pour traduire *l'enfermitez enveilliera* qui correspond au latin: *morbus inveterascet*. En effet, *enveillier* est une variante de *envieillir*, voir M. Roques, *Lexiques français du moyen âge* I 40 inveterascere enviellir; 174 inveterare enveyllir; 375 inveterascere envillir. Quant a *veillier* de v i g i l a r e nous le traduirons volontiers par »garder sa force, couver»; le latin donne: vigebit tunc ista infirmitas. — II 44,5 *de roses seches pistees i mete(e)z deus drames . . .* la correction de *meteez* est inutile. M. T., p. 41, rapproche de *meteez* les formes *solieez*, *voliees*, *irieez* du Roman de Renart. Le même redoublement de *l'e* se constate dans l'anglo-normand: *freez* pour *frez* > *ferez* de *ferir*, *resteez*, voir F. J. Tanquerey, *L'évolution du verbe en anglo-français*, p. 212, 213. Nous avons relevé dans des documents picards *ferees*, *volees*, *prendees:* G. Espinas, Une *guerre sociale interurbaine* p. 47 *pourquoi me ferees*? *Je sui de vo vile;* p. 75 *biau singneur, volees prendre ceste gent de Lille en le prison Mgr. le conte* (1284); G. Espinas, *Sire Jehan Boinebroke* p. 29 *puis ke vos i pierdés, por quoi les prendees*? (1287). Comment expliquer cette particularité? Une solution pertinente a été donnée par M. K. Pope, *From Latin to Modern French*, § 1235. Depuis le milieu du XIIIe siècle, le double *ee* paraît avoir été employé pour marquer l'allongement d'un *ę* ouvert dans des mots comme *pees*, *tees* (taces), *pleet*, *neestre*. On peut admettre que la même graphie servait à traduire l'allongement d'un *ę* fermé. Dans la terminaison *-iee* pour *ié*, le même procédé servirait non seulement à allonger l'*ę* fermé, mais à traduire la diérèse du groupe masculin *-i-é*, voir *Aucassin*, éd. Mario Roques, p. XVIII. — II 92,2 *et li fetes goter dau chief dusqu'a la crope le vin oi le borac . . .* à propos des derniers mots, M. T. se demande dans l'apparat critique si *oi* n'est pas une erreur du scribe pour *ot*, mais cette opinion est recti-

fiée dans l'Introduction, p. 38, où *oi* est considéré, à juste titre, comme une variante de *o* »avec»: c'est un autre exemple à ajouter à ceux que nous avons cités pour montrer l'alternance de *oi* et *o*. — III 9.2 *tailliez li la paine rompue dedenz la racine o u*[*ne*] *forge* . . . pour *forge* »ciseaux», M. T. observe avec raison que la forme française est *forces* et ajoute que, selon *FEW*, III 710[b] *forge* ne se trouverait que dans les patois du Havre et de Bray. Dans le picard, on a régulièrement *forche* et aussi *forge;* en raison de l'alternance de *-che* et *-ge*. — Gh. 25,2 *s'il avint qu'il retorche suen col pour soi garder arriere* . . . le sens n'est pas douteux: l'oiseau tourne son con en le tordaut. M. T. pense que *retorche* est l'italien *ritorca*. Nous croyons plutôt que c'est le subjonctif présent de *retordre*. A propos d'une forme similaire *detorce* (= *detorche*) *Roman de Troie* 21558, P. Fouché, *Le verbe français*, 130, remarque qu'elle peut être un reste de l'ancien paradigme phonétique, mais aussi une réfection en *-ce* (= *che*), comparable à celle de *perce* (perdre), *mece* (mettre).

Le Quesnoy (Nord)

Noël Dupire

Wolfgang Kayser, *Kleine deutsche Versschule.* Bern, A. Francke, 1946. (Sammlung Dalp, Bd. 21.) 118 S. Preis: Fr. s. 4. 60.

Die kleine deutsche Verslehre Kaysers ist gekennzeichnet durch Absage nicht nur an den verstiegenen Dogmatismus der Sievers, Saran und Heusler, sondern schlechtweg an die Theorie. Eine Verslehre ohne linguistische Grundlegung, ohne Anschluss an die Phonologie im Sinne der fortschrittlichen Prager Schule der Verswissenschaft. Die Kaysersche Skizze ist gekennzeichnet durch einen geschmackvollen Impressionismus.

Kayser schliesst in Übereinstimmung mit Heusler sämtliche Fragen der Melodie aus der Verslehre aus — mit der Begründung, dass die Sprachmelodie im Vers dieselbe bleibt wie in der Prosa. Das ist unbedingt falsch. Wie der Sprachakzent, so kann auch die Sprachmelodie im Vers organisiert werden. Die Sprachmelodie wird in der Strophe organisiert; die Sprachmelodie kann schliesslich auch am Aufbau freier Verse beteiligt sein. Kayser betrachtet als einziges eindeutiges Merkmal des Verses zum Unterschied von aller Prosa: dass die Betonungen in nahezu regelmässigen Abständen wieder-

kehren. Dies läuft nun keineswegs auf Heuslers Prinzip taktmässiger Gliederung hinaus. Nach Kayser steht fest, dass im lebendigen Vers keine regelmässigen Einschnitte nach Takten gehört werden. Die Auffassung Kaysers ist am alternierenden Vers orientiert. Natürlich kommt aber die deutsche Metrik mit dem Prinzip der Alternation ebensowenig wie mit irgendeinem anderen monistischen Prinzip aus. Die freien Rhythmen Klopstocks und Goethes stehen dem Alternieren fern; die freien Verse des Expressionismus werden von Kayser für bare Prosa erklärt. Der theoretische Standpunkt Kaysers stimmt allerdings zum künstlerischen Geschmack der letzten Zeit; in der deutschen Dichtung herrschten nämlich zuletzt keine freien, sondern nur alternierende Verse.

Kayser schliesst sich der Auffassung an, dass der ganze Unterschied zwischen Jambus und Trochäus im Vorhandensein oder Fehlen des Auftaktes beruht. Das ist nicht richtig, denn es kommt ganz besonders auf die Phrasierung an. Immerhin behauptet Kayser einen völlig verschiedenen Charakter von Jambus und Trochäus. Seiner Ansicht nach zieht die betonte Versanfang eine durchweg stärkere Artikulation im trochäischen Vers nach sich; der Trochäus ist im ganzen spröder und starrer, der Jambus weicher, gleitender, verhaltener. Das lässt sich nicht so hinnehmen. Jambus und Trochäus sind zweifellos verschiedene Tongestalten. Die steigende und die fallende Figur unterscheiden sich nicht allein durch die Anordnung der Teile; so erscheint die steigende Figur »gedrängter» als die fallende, usw. Aber jambische und trochäische Verse werden doch zunächst nicht als Tongestalten, sondern als Verse im Gegensatz zur Prosa gewertet. Und da hat schon Minor betont, dass man deutsch nicht in trochäischen Wörtern, sondern in jambischen Sätzen spricht; er hat bemerkt, dass im trochäischen Vers der Einfluss des Metrums auf den Stil (Syntax und Wortstellung) mit Händen zu greifen ist. Im Deutschen ist der konsequent trochäische Vers dem Jambus gegenüber der ausgeprägtere Vers. Aus dem Charakter des Trochäus geht die Neigung zum Skandieren hervor. Aus dem Charakter des Trochäus erklärt sich auch seine Verwendung in der komischen Poesie. Allerdings sind die vierfüssigen Trochäen im komischen Epos des 19. Jahrh. (Immermann, Heine) zunächst einmal parodistisch auf die spanischen Trochäen der Romanzendichtung (Herder, F. Schlegel, Fouqué) bezogen. Dass ein Metrum eine Bedeutung hat und was es für eine Bedeutung hat, hängt

eben von mannigfachen wechselnden Momenten ab. Die Bedeutung des Metrums in Goethes *Meeresstille* ist durch das Metrum in *Glückliche Fahrt* mitbestimmt.

Die vielberufene Frage der klingenden Schlüsse vom Typus *Es war ein König in Thúlè* löst Kayser folgendermassen: es setzt sich das Traditionsschema der vierhebigen Zeile durch. Die Frage ist zwar theoretisch nicht sehr bedeutend, aber erfordert doch eindringlichere Behandlung. Diese »schweren« klingenden Schlüsse geben sich vor allem dadurch kund, dass die Tonsilbe ausgehalten wird (*Thú-lè*); sie werden durch zweisilbige Druckwellen realisiert. Die »schweren« klingenden Schlüsse verleihen dreihebigen Versen eine symmetrische Struktur mit Abstufung; sie unterstreichen den Gegensatz männlicher und weiblicher Verse sowie die Anwesenheit von Versabschnitten.

Kayser versucht eine physiognomische Typologie der Rhythmen. Er liefert dabei das Beispiel einer eingehenden rhythmischen Analyse. Zugrundegelegt wird ein Brentanosches Lied:

Singet leise, leise, leise,
Singt ein flüsternd Wiegenlied,
Von dem Monde lernt die Weise,
Der so still am Himmel zieht.

Singt ein Lied so süss gelinde,
Wie die Quellen auf den Kieseln,
Wie die Bienen um die Linde
Summen, murmeln, flüstern, rieseln.

Kayser spricht vom Zauber des Rhythmus neben dem Zauber des Klanges. Seine rhythmische Analyse stellt fest: die erste Zeile dreifach gegliedert und langsam, die zweite Zeile mit nur zwei Haupthebungen fliesst rascher dahin, die dritte Zeile noch »schwingender« als die zweite, welche von der vierten wiederholt wird. Das »Schwingen« der dritten Zeile breitet sich in der zweiten Strophe aus und füllt hier die drei ersten Zeilen. Am Ende der dritten Zeile ist dann »das Dringliche des Rhythmus so stark geworden, dass er fast keinen Halt dulden will, sondern über die Zeilengrenze hinüberzuschwingen sucht. Bis dann der Anfang der vierten Zeile die Bewegung aufhält (wozu die beiden dunklen *u* wesentlich beitragen): noch ist die Kraft des rhythmischen Leitmotivs so gross, dass es keine Pause hinter *Summen* aufkommen lässt; aber nun beruhigt sich die Bewegung völlig, wir entgleiten uns nicht, fassen Fuss

in der Pause hinter *flüstern* und können in dem *ie* von *rieseln*, dem ersten langen Vokal nach fünf kurzvokaligen Hebungen und dem längsten des ganzen Gedichtes, die Bewegung ausschwingen und sich runden lassen.» Das alles ist recht vage. Die zweifellos starke rhythmische Bewegtheit dieses Gedichtes geht auf den Wechsel unabgestufter und abgestufter Verse zurück. Die erste Zeile unabgestuft, die zweite fallend abgestuft wie das Kompositum *Wiegenlied*, die dritte steigend abgestuft und die vierte wieder unabgestuft. Ebenso sind in der zweiten Strophe die beiden äusseren Verse unabgestuft, die inneren dagegen abgestuft und beide steigend. Das Fehlen einer syntaktischen Pause an der Grenze vom dritten und vierten Vers der zweiten Strophe, d.h. die entblösste Verspause erzielt ein Ritardando vor dem Schluss. Im übrigen hängt das Tempo des Verses von der Wortzahl ab.

Übergreifende Zusammenhänge der Verslehre werden kaum berührt; Kayser findet eine »Philosophie des Verses im Einleitungskapitel einer zweckgerichteten Verslehre» fehl am Ort. Immerhin hebt er hervor, dass mit dem Aufstieg der Sprache in die »höheren» Ordnungen des Verses ein Verlust an Realität eintritt. Das ist sehr richtig und verdient weitergeführt zu werden; gerade von hier aus lässt sich die dialektische Natur der Kunst, die Spannung zwischen autonomem Kunstwerk und Realität, der Bedeutungsgehalt der Formen, welche ein Kunstwerk als solches bestimmen, deutlich machen. Jedenfalls kommt dem Vers schon als Vers eine Bedeutung zu; diese Bedeutug ist mitbestimmt durch die Stellung der Poesie in einem gegebenen Kulturbezirk.

Die Kaysersche Verslehre ist glücklich in manchen Details. Aber die deutsche Verslehre braucht vor allem eine neue theoretische Grundlegung.

Brno P. Trost

Eingesandte Literatur

Gustave Cohen, Anthologie de la littérature française du moyen âge. Paris, Delagrave, 1946. 252 pages.

Marcel Cohen, Histoire d'une langue: le français (des lointaines origines à nos jours). Paris, Editions Hier et Aujourd'hui, 1947. 384 pages. Prix: 280 francs.

Albert Dauzat, Le génie de la langue française. Paris, Payot, 1944. 359 pages.

John W. Draper, Falstaff, »a Fool and Jester». Reprinted from Modern Language Quarterly, Vol. 7, No 4, December, 1947, p. 453—62.

Geschichten aus dem alten Frankreich, übertragen von *Erhard Lommatzsch*. 1. Reihe. Frankfurt am Main, J. Knecht, 1947. 239 S.

I Lai di *Maria di Francia*. Traduzione di *Ferdinando Neri*. Torino, Chiantore, 1946. XXXVI—421 p. in—8.

Ferdinand Mossé, Manuel de l'anglais du moyen âge, des origines au XIV^e^ siècle, I: Vieil anglais. Tome premier: Grammaire et textes. Paris, Aubier, Editions Montaigne, 1945. 345 pages.

Louis Mourin, Six sermons français inédits de Jean Gerson. Étude doctrinale et littéraire suivie de l'édition critique et de remarques linguistiques (Études de théologie et d'histoire de la spiritualité, VIII). Paris, J. Vrin, 1946. XIII—611 pages.

Emil Öhmann, Kieli ja Kulttuuri. Kielitieteen peruskysymyksiä. Aikamme kulttuuri, 3. Helsinki, Otava, 1947. 168 pages et 1 carte.

Gunnar Tilander, Pourquoi vieux français (aus)si com, (au)tant com, tel com sont-ils devenus (aus)si que, (au)tant que, tel que en français moderne? (Studier i modern språkvetenskap, utgivna av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm, XVI, p. 31—56). Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1947.

R.-L. Wagner, Introduction à la linguistique française. Société de publications romanes et françaises, sous la direction de Mario Roques, XXVII. Lille, Librairie Girard; Genève, Libr. Droz, 1947. 142 pages.

Walther von Wartburg, Précis de syntaxe du français contemporain. Berne, A. Francke S. A., 1947. 5—356 pages. Prix: relié toile, fr. suisses 13.-.

Walther von Wartburg, Problèmes et méthodes de la linguistique. Paris, Presses Universitaires de France, 1946. 7—214 pages. Prix: 200 fr.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

HELSINKI (FINNLAND)

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NÉOPHILOLOGIQUE

Vol. 47

INHALT DIESES AM 20. MÄRZ HERAUSGEGEBENEN HEFTES

Veikko Väänänen, Observations sur l'accent tonique dans les langues romanes (S. 1); **J. Malkiel,** Probleme des spanischen Adjektivabstraktums, I (S. 13). — Protokolle des Neuphilologischen Vereins (S. 45). — Eingesandte Literatur (S. 46). — Mitteilungen (S. 48).

Nr. 1-2 **XLVII-1946**

Die nächsten Hefte werden u. a. enthalten:

A. Långfors, Le danois de Pantagruel.

Holger Petersen Dyggve, Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française du moyen âge.

H. Suolahti †, Das Spruchgedicht von Salomon und Markolf.

Neuphilologische Mitteilungen, herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsinki (Helsingfors). Redaktion (seit 1939): A. Långfors, Prof. d. roman. Philologie, P. Katara, ao. Prof. d. deutschen Philologie. Jährlich acht Nummern. Jahrespreis Finn. Mark 35.—, bei der Redaktion Finn. Mark 30.— (nur für Finnland). Für die Mitglieder unentgeltlich.

Beiträge, Bücher und Zeitschriften an Prof. A. Långfors (Rahapajankatu 3 B), Abonnementsbeträge und Bestellungen an Mag. phil. Åke Furuhjelm (Johanneksentie 4) erbeten.

Inhalt der letzten Jahrgänge

XXXIX (1938). — 416 S. FM. 45 .— H. Suolahti, Verba auf *-(l)ieren;* Kritische Randbemerkungen; H. Petersen Dyggve, Le ms. fr. 1708 de la Bibl. nationale, II; Les seigneurs de Broyes et la date de la *Bible* de Guiot de Provins; L. Spitzer, *Voter socialiste;* Eine Stelle in Calderons Traktat über die Malerei; G. Alessio, Saggi di etimologia; D. Scheludko, Die Troubadours, der Papst und der Kaiser. A. Kolsen, Fünf provenzalische Dichtungen; Sechs Gedichte des Trobadors Serveri de Girona; H. Marchand, »Children will play»; J.-J. Salverda de Grave, Gaston Paris; K. Lewent, Das Scherzgedicht des Peire Duran; O. J. Tuulio, Sur les passages en espagnol d'Ibn Quzmān; V. Väänänen, Mots grecs changeant de déclinaison en latin; E. Lerch, Zur Interpretation Villons; A. H. Krappe, La source polonaise du conte *Jettatura* de Théophile Gautier; P. Aalto, Contribución à l'étymologie de *baraque.*

XL (1939). — 448 S. FM. 45. — P. Katara, Mnd. Urkunden aus dem Kloster Wöltingerode; Ein mnd. Reimgebet; O. Reuter, Thomas Deloney's Prose Style; Instances of »the which» in the Glossed Prose Psalter; V. Kiparsky, Altpreuss. *arelat-* 'eine Münze', belegt im Mittelfranz.; Y. M. Biese, Some Additions to the Oxford Dictionary; Neuenglisch *tick-tack* u. Verwandtes; E. K. Neuvonen, Algunos arabismos del español; E. Öhmann, Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland, I: Das deutsche Wort *Ketzer*, A. Lasch, Palatales *k* im Altniederdeutschen; O. J. Tuulio, Intorno alle origini dell'endecasillabo italiano; A. Kolsen, Provenzalische Streitgedichte; L. J. Vaganay, Notules; A. H. Krappe, Goethe et Balzac.

XLI (1940). — 192 S. FM. 45. — A. Långfors, Joseph Bédier; Notes lexicographiques; H. Petersen Dyggve, Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII^e^ et XIII^e^ siécles, VII—X; E. Lerch, Franz. *pavois*, engl. *pavis*, deutsch »auf den Schild erheben»; E. Öhmann, Zum spanischen Einfluss auf die deutsche Sprache; Zum sprachlichen Einfluss Italiens, II; V. Kiparsky, Philippe de Mézieres sur les rives de la Baltique; T. F. Salminen, An Anonymous French Religious Poem; E. Hagfors, Randbemerkungen zur deutschen Grammatik von Jakobsson-Öhmann.

XLII (1941). — 196 S. FM. 45. — Rita Lejeune, Moniot d'Arras et Moniot de Paris; E. Öhmann, Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland, III—VII; E. Müller, Die Form der Reifeprüfung in den neueren Sprachen; H. Petersen Dyggve, La valeur du ms. de la »Bible» de Guiot de Provins utilisé par Claude Fauchet; Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique francaise des XII^e^ et XIII^e^ siècles, XI—XIII; E. Auerbach, Sacrae Scripturae sermo humilis; A. Kolsen, Zwei Lieder des Trobadors Raimon de Miraval; A. Långfors, O. J. Tuulio (Tallgren) in memoriam; V. Kiparsky, La Finlande et deux femmes de lettres: Mme Khvostova et Mme de Staël.

XLIII (1942). — 208 S. FM. 45. — Muisto Eloranta, Couplets d'une romance d'Audefroi le Bastard incorporés dans un salut d'amour du XIII^e^ siècle; H. Petersen Dyggve, Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII^e^ et XIII^e^ siècles, XIV—XVI; E. Öhmann, Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland VIII—X; T. F. Salminen, Newly Discovered Extracts of the Enseignements Trebor; V. Kiparsky, Der Schwiegersohn als »Bekannter»; A. Långfors, Notes lexicographiques, II—III; E. Lerch, Das Futurum des zu Erwartenden im Französischen und im Deutschen; Roberto Weiss, In memoria di Paolo Emilio Pavolini.

XLIV (1943). — 224 S. FM. 45. — E. Öhmann, Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland, XI; D. Scheludko, Klagen über den Verfall der Welt bei den Trobadors; P. Katara, T. E. Karsten zum Gedächtnis; H. Petersen Dyggve, Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique francaise des XII^e^ et XIII^e^ siècles XVII—XVIII; T. Nurmela, Anc. fr. *caillier* et *faire le caillier;* A. Hämel, Tu autem; T. Markkanen, Le XLVII^e^ Arrêt d'Amours; K. Lewent, Zu einem Liede des Raimbaut d'Aurenca; U. Lindelöf, On some phonetic tendencies at work in present-day Standard English; Ph. Kraemer, Über den Brief, ein Versuch.

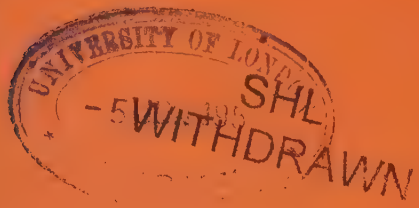
XLV (1944). — 192 S. FM. 45. — O. R. Reuter, To the Mem. of U. Lindelöf; E. Öhmann, Hugo Suolahti in memoriam; Die Zusammensetzungen mit rück u. zurück; H. Petersen Dyggve, Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII^e^ et XIII^e^ siècles, XIX—XXII; G. Schoppe, Rotwelsche Splitter aus dem Breslauer Stadtarchiv; H. Suolahti, Drei Fragezeichen im mittelhochdeutschen Wörterbuch; E. Lerch, »Témoin(s) mes parents»; V. Kiparsky, Mattradura 'une danse'; A. Långfors, Hugo Pipping in memoriam; T. Nurmela Le débat sur l'infinitif de narration dans les langues romanes.

XLVI (1945). — 208 S. FM. 45. — E. Öhmann, Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland; Gustav Schmidt in memoriam; Zur Klärung der Frage nach den sog, hyperkorrekten Sprachformen; H. Petersen Dyggve, Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII^e^ et XIII^e^ siècles; XXII—XXIV; V. Kiparsky, Der Siebengestirn als »Sieb»; Nochmals russ. рыдал 'Hebel'; K. Michaëlsson, Impressions de France; A. Långfors, Étienne de Fougères et Gautier de Coinci; J. Malkiel, Probleme des spanischen Adjektivabstraktums, I.

Ausserdem erschienen im Verlage des Vereins die *Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki*, Bde I—XIV, 8:o, und zwar in zwangloser Folge seit 1893.

Folgende Personen haben es gütigst übernommen, die Anmeldung neuer Abonnenten sowie die Einsendung der Abonnementsbeträge an die Redaktion zu vermitteln:

Hämeenlinna (*Tavastehus*): Mag. phil. Laina Viluksela.
Kotka: Mag. phil. K. A. Aarnio.
Lahti: Rektor A. A. Tähtinen.
Maarianhamina (*Mariehamn*): Rektor Bruno W. Forss.
Oulu (*Uleåborg*): Cand. phil. Ebba Rosendal.
Pori (*Björneborg*): Lektor Anna Holm.
Porvoo (*Borgå*): Frau Tyyni Lindroos.
Rauma: Mag. phil. Siviä Harjama.
Tornio:
Turku (*Åbo*): Mag. phil. Götha Weintraub.
Uusikaupunki (*Nystad*):



Helsinki 1946 Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Kirjapainon Oy.

B 29NOV1935